

Contes a Ninon

Emile Zola

The Project Gutenberg EBook of Contes a Ninon, by Emile Zola

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Contes a Ninon

Author: Emile Zola

Release Date: February, 2005 [EBook #7462]
[This file was first posted on May 4, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, CONTES A NINON *****

Sergio Cangiano, Carlo Traverso, Charles Franks
and the Online Distributed Proofreading Team.

This file was produced from images generously made available by the
Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

EMILE ZOLA

CONTES ? NINON

TABLE DES MATI?RES

A NINON

SIMPLICE

LE CARNET DE DANSE

CELLE QUI M'AIME

LA F?E AMOUREUSE

LE SANG

LES VOLEURS ET L'?NE

SOEUR-DES-PAUVRES

AVENTURES DU GRAND SIDOINE ET DU PETIT M?D?RIC

I. Mes h?ros

II. Ils se mettent en campagne

III. L?ger aper?u sur les momies

IV. Les poings de Sidoine

V. Le discours de M?d?ric

VI. M?d?ric mange des m?res

VII. O? Sidoine devient bavard.

VIII. L'aimable Primev?re, reine du royaume des
Heureux.

IX. O? M?d?ric vulgarise la G?ographie,
l'Astronomie, l'Histoire, la Th?ologie, la
Philosophie, les Sciences exactes, les Sciences
naturelles et autres menues Sciences.

X. De diverses rencontres, ?tranges et impr?vues,
que firent Sidoine et M?d?ric.

XI. Une ?cole mod?le.

XII. Morale.

A NINON

Les voici donc, mon amie, ces libres r?cits de notre jeune ?ge, que je
t'ai cont?s dans les campagnes de ma ch?re Provence, et que tu
?coutais d'une oreille attentive, en suivant vaguement du regard les
grandes lignes bleues des collines lointaines.

Les soirs de mai, ? l'heure o? la terre et le ciel s'an?antissaient avec lenteur dans une paix supr?me, je quittais la ville et gagnais les champs: les coteaux arides, couverts de ronces et de gen?vriers; ou bien les bords de la petite rivi?re, ce torrent de d?cembre, si discret aux beaux jours; ou encore un coin perdu de la plaine, ti?de des embrasements de midi, vastes terrains jaunes et rouges, plant?s d'amandiers aux branches maigres, de vieux oliviers grisonnants et de vignes laissant tra?ner sur le sol leurs ceps entrelac?s.

Pauvre terre dess?ch?e, elle flamboie au soleil, grise et nue, entre les prairies grasses de la Durance et les bois d'orangers du littoral. Je l'aime pour sa beaut? ?pre, ses roches d?sol?es, ses thyms et ses lavandes. Il y a dans celle vall?e st?rile je ne sais quel air br?lant de d?solation: un ?trange ouragan de passion semble avoir souffl? sur la contr?e; puis, un grand accablement s'est fait, et les campagnes, ardentes encore, se sont comme endormies dans un dernier d?sir. Aujourd'hui, au milieu de mes for?ts du Nord, lorsque je revois en pens?e ces poussieres et ces cailloux, je me sens un amour profond pour cette patrie s?v?re qui n'est pas la mienne. Sans doute, l'enfant rieur et les vieilles roches chagrines s'?taient autrefois pris de tendresse; et, maintenant, l'enfant devenu homme d?daigne les pr?s humides, les verdure noy?es, amoureux des grandes routes blanches et des montagnes br?l?es, o? son ?me, fra?che de ses quinze ans, a r?v? ses premiers songes.

Je gagnais les champs. L?, au milieu des terres labour?es ou sur les dalles des coteaux, lorsque je m'?tais couch? ? demi, perdu dans cette paix qui tombait des profondeurs du ciel, je te trouvais, en tournant la t?te, mollement couch?e ? ma droite, pensive, le menton dans la main, me regardant de tes grands yeux. Tu ?tais l'ange de mes solitudes, mon bon ange gardien que j'apercevais pr?s de moi, quelle que f?t ma retraite; tu lisais dans mon coeur mes secrets d?sirs, tu t'asseyais partout ? mon c?t?, ne pouvant ?tre o? je n'?tais pas. Aujourd'hui, j'explique ainsi ta pr?sence de chaque soir. Autrefois, sans jamais le voir venir, je n'avais point d'?tonnement ? rencontrer sans cesse tes clairs regards: je te savais fid?le, toujours en moi.

Ma ch?re ?me, tu me rendais plus douces les tristesses des soir?es m?lancoliques. Tu avais la beaut? d?sol?e de ces collines, leur p?leur de marbre, rougissante aux derniers baisers du soleil. Je ne sais quelle pens?e ?ternelle ?levait ton front et grandissait tes yeux. Puis, lorsqu'un sourire passait sur tes l?vres paresseuses, on e?t dit, dans la jeunesse et la splendeur soudaine de ton visage, ce rayon de mai qui fait monter toutes fleurs et toutes verdure de cette terre fr?missante, fleurs et verdure d'un jour que br?lent les soleils de juin. Il existait, entre toi et les horizons, de secr?tes harmonies qui me faisaient aimer les pierres des sentiers. La petite rivi?re avait ta voix; les ?toiles, ? leur lever, regardaient de ton regard; toutes choses, autour de moi, souriaient de ton sourire. Et toi, donnant ta gr?ce ? cette nature, tu en prenais les s?v?rit?s passionn?es. Je vous confondais l'une avec l'autre. A te voir, j'avais conscience de son ciel libre, et, lorsque mes yeux interrogeaient la vall?e, je retrouvais tes lignes souples et fortes dans les ondulations des terrains. C'est ? vous comparer ainsi que je me mis ? vous aimer follement toutes deux, ne sachant laquelle j'adorais davantage, de ma ch?re Provence ou de ma ch?re Ninon.

Chaque matin, mon amie, je me sens des besoins nouveaux de te remercier des jours d'autrefois. Tu fus charitable et douce, de

m'aimer un peu et de vivre en moi; dans cet âge où le cœur souffre d'être seul, tu m'apportas ton cœur pour épargner au mien toute souffrance. Si tu savais combien de pauvres âmes meurent aujourd'hui de solitude! Les temps sont durs ces âmes faites d'amour. Moi, je n'ai pas connu ces misères. Tu m'as présenté toute heure un visage de femme à adorer; tu as peuplé mon désert, te mêlant à mon sang, vivante dans ma pensée. Et moi, perdu en ces amours profondes, j'oubliais, te sentant en mon être. La joie suprême de notre hymen me faisait traverser en paix cette rude contrée des seize ans, où tant de mes compagnons ont laissé des lambeaux de leurs cœurs.

Créature étrange, aujourd'hui que tu es loin de moi et que je puis voir clair en mon âme, je trouve un autre plaisir à étudier pièce à pièce nos amours. Tu étais femme, belle et ardente, et je t'aimais en époux. Puis, je ne sais comment, parfois tu devenais une soeur, sans cesser d'être une amante; alors, je t'aimais en amant et en frère à la fois, avec toute la chasteté de l'affection, tout l'emportement du désir. D'autres fois, je trouvais en toi un compagnon, une robuste intelligence d'homme, et toujours aussi une enchantresse, une bien-aimée, dont je couvrais le visage de baisers, tout en lui en serrant la main en vieux camarade. Dans la folie de ma tendresse, je donnais ton beau corps que j'aimais tant, à chacune de mes affections. Songe divin, qui me faisait adorer en toi chaque créature, corps et âme, de toute ma puissance, en dehors du sexe et du sang. Tu contentais à la fois les ardeurs de mon imagination, les besoins de mon intelligence. Ainsi tu réalisais le rêve de l'ancienne Grèce, l'amante faite homme, aux exquises élégances de forme, à l'esprit viril, digne de science et de sagesse. Je t'adorais de tous mes amours, toi qui suffisais à mon être, toi dont la beauté innommée m'emplissait de mon rêve. Lorsque je sentais en moi ton corps souple, ton doux visage d'enfant, ta pensée faite de ma pensée, je goûtai dans son plein cette volupté inouïe, vainement cherchée aux anciens âges, de posséder une créature par tous les nerfs de ma chair, toutes les affections de mon cœur, toutes les facultés de mon intelligence.

Je gagnais les champs. Couché sur la terre, appuyant ta tête sur ma poitrine, je te parlais pendant de longues heures, le regard perdu dans l'immensité bleue de tes yeux. Je te parlais, insoucieux de mes paroles, selon mon caprice du moment. Parfois, me penchant vers toi, comme pour te bercer, je m'adressais à une petite fille naïve, qui ne veut point dormir et que l'on endort avec de belles histoires, leçons de charité et de sagesse; d'autres fois, mes lèvres sur tes lèvres, je contais à une bien-aimée les amours des fées ou les tendresses charmantes de deux jeunes amants; plus souvent encore, les jours où je souffrais de la sottise méchanceté de mes compagnons, et ces jours-là réunis ont fait les années de ma jeunesse, je te prenais la main, l'ironie aux lèvres, le doute et la négation au cœur, me plaignant à un frère des misères de ce monde, dans quelque conte désolant, satire pleine de larmes. Et toi, te pliant à mes caprices, tout en restant femme et épouse, tu étais tour à tour petite fille naïve, bien-aimée, frère consolateur. Tu entendais chacun de mes langages. Sans jamais répondre, tu m'écoutais, me laissant lire dans tes yeux les émotions, les gaietés et les tristesses de mes récits. Je t'ouvrais mon âme toute large, désireux de ne rien cacher. Je ne te traitais point comme ces amantes communes auxquelles les amants mesurent leurs pensées: je me donnais entier, sans jamais veiller à mes discours. Aussi, quels longs bavardages, quelles histoires étranges, filles du rêve! quels récits d'écousus, où l'invention s'en allait au hasard, et dont les seuls épisodes supportables étaient les baisers que nous échangeions!

Si quoique passant nous e?t ?pi?s le soir, au pied de nos rochers, je ne sais quelle singuli?re figure il e?t faite ? entendre mes paroles libres, et ? te voir les comprendre, ma petite fille na?ve, ma bien-aim?e, mon fr?re consolateur.

H?las! ces beaux soirs ne sont plus. Un jour est venu o? j'ai d? vous quitter, toi et les champs de Provence. Te souviens-tu, mon beau r?ve, nous nous sommes dit adieu, par une soir?e d'automne, au bord de la petite rivi?re. Les arbres d?pouill?s rendaient les horizons plus vastes et plus mornes; la campagne, ? cette heure avanc?e, couverte de feuilles s?ches, humide des premi?res pluies, s'?tendait noire, avec de grandes taches jaunes, comme un immense tapis de bure. Au ciel, les derniers rayons s'effa?aient, et, du levant, montait la nuit, mena?ante de brouillards, nuit sombre que devait suivre une aube inconnue. Il en ?tait de ma vie comme de ce ciel d'automne; l'astre de ma jeunesse venait de dispara?tre, la nuit de l'?ge montait, me gardant je ne savais quel avenir. Je me sentais des besoins cuisants de r?alit?; je me trouvais las du songe, las du printemps, las de toi, ma ch?re ?me, qui ?chappais ? mes ?treintes et ne pouvais, devant mes larmes, que me sourire avec tristesse. Nos amours divines ?taient bien finies; elles avaient, comme toutes choses, v?cu leur saison. C'est alors, voyant que tu te mourais en moi, que j'allai au bord de la petite rivi?re, dans la campagne moribonde, te donner mes baisers du d?part. Oh! l'amoureuse et triste soir?e! Je te baisai, ma blanche mourante, j'essayai une derni?re fois de te rendre la vie puissante de les beaux jours; je ne pus, car j'?tais moi-m?me ton bourreau. Tu montas en moi plus haut que le corps, plus haut que le coeur, et tu ne fus plus qu'un souvenir.

Voici bient?t sept ans que je t'ai quitt?e. Depuis le jour des adieux, dans mes joies et dans mes chagrins, j'ai souvent ?cout? ta voix, la voix caressante d'un souvenir, qui me demandait les contes de nos soir?es de Provence.

Je ne sais quel ?cho de nos roches sonores r?pond dans mon coeur. Toi que j'ai laiss?e loin de moi, tu m'adresses de ton exil des pri?res si touchantes, qu'il me semble les entendre tout au fond de mon ?tre. Ce doux fr?missement que laissent en nous les volupt?s pass?es, m'invite ? c?der ? tes d?sirs. Pauvre ombre disparue, si je dois te consoler par mes vieilles histoires, dans les solitudes o? vivent les chers fant?mes de nos songes ?vanouis, je sens combien moi-m?me je trouverai d'apaisement ? m'?couter te parler, comme aux jours de notre jeune ?ge.

J'accueille tes pri?res, je vais reprendre, un ? un, les contes de nos amours, non pas tous, car il en est qui ne sauraient ?tre dits une seconde fois, le soleil ayant fan?, d?s leur naissance, ces fleurs d?licates, trop divinement simples pour le grand jour; mais ceux de vie plus robuste, et dont la m?moire humaine, cette grossi?re machine, peut garder le souvenir.

H?las! je crains de me pr?parer ici de grands chagrins. C'est violer le secret de nos tendresses que de confier nos causeries au vent qui passe, et les amants indiscrets sont punis en ce monde par l'indiff?rente froideur de leurs confidents. Une esp?rance me reste: c'est qu'il ne se trouvera pas une seule personne en ce pays qui ait la tentation de lire nos histoires. Noire si?cle est vraiment bien trop occup?, pour s'arr?ter aux causeries de deux amants inconnus. Mes feuilles volantes passeront sans bruit dans la foule et te

parviendront vierges encore. Ainsi, je puis être fou tout ? mon aise; je puis, comme autrefois, aller ? l'aventure, insoucieux des sentiers. Toi seule me liras, je sais avec quelle indulgence.

Et maintenant, Ninon, j'ai satisfait tes vœux. Voici mes contes. N'!ve plus la voix en moi, cette voix du souvenir qui fait monter des larmes ? mes yeux. Laisse en paix mon cœur qui a besoin de repos, ne viens plus, dans mes jours de lutte, m'attrister en me rappelant nos paresseuses nuits. S'il te faut une promesse, je m'engage ? t'aimer encore, plus tard, lorsque j'aurai vainement cherché d'autres maîtresses en ce monde, et que j'en reviendrai ? mes premières amours. Alors, je regagnerai la Provence, je te retrouverai au bord de la petite rivière. L'hiver sera venu, un hiver triste et doux, avec un ciel clair et une terre pleine des espérances de la moisson future. Va, nous nous adorerons toute une saison nouvelle; nous reprendrons nos soirées paisibles, dans les campagnes aimées; nous achèverons notre rêve.

Attends-moi, ma chère ?me, vision fidèle, amante de l'enfant et du vieillard.

ÉMILE ZOLA.

1er octobre 1864.

CONTES A NINON

SIMPLICE

I

Il y avait autrefois,--écoute bien, Ninon, je tiens ce récit d'un vieux père,--il y avait autrefois, dans une île que la mer a depuis longtemps engloutie, un roi et une reine qui avaient un fils. Le roi était un grand roi: son verre était le plus profond de son empire; son père, la plus lourde; il tuait et buvait royalement. La reine était une belle reine: elle usait tant de fard qu'elle n'avait guère plus de quarante ans. Le fils était un niais.

Mais un niais de la plus grosse espèce, disaient les gens d'esprit du royaume. A seize ans, il fut emmené en guerre par le roi: il s'agissait d'exterminer certaine nation voisine qui avait le grand tort de posséder un territoire. Simplicite se comporta comme un sot: il sauva du carnage deux douzaines de femmes et trois douzaines et demie d'enfants; il faillit pleurer ? chaque coup d'épée qu'il donna; enfin la vue du champ de bataille, souillé de sang et encombré de cadavres, lui mit une telle pitié au cœur, qu'il n'en mangea pas de trois jours. C'était un grand sot, Ninon, comme tu vois.

A dix-sept ans, il dut assister ? un festin donné par son père ? tous

les grands gosiers du royaume. L' encore il commit sottise sur sottise. Il se contenta de quelques bouchées, parlant peu, ne jurant point. Son verre risquant de rester toujours plein devant lui, le roi, pour sauvegarder la dignité de la famille, se vit forcé de le vider de temps à autre en cachette.

A dix-huit ans, comme le poil lui poussait au menton, il fut remarqué par une dame d'honneur de la reine. Les dames d'honneur sont terribles, Ninon. La nôtre ne voulait rien moins que se faire embrasser par le jeune prince. Le pauvre enfant n'y songeait guère; il tremblait fort, lorsqu'elle lui adressait la parole, et se sauvait, dès qu'il apercevait le bord de ses jupes dans les jardins. Son père, qui était un bon père, voyait tout et riait dans sa barbe. Mais, comme la dame courait plus fort et que le baiser n'arrivait pas, il rougit d'avoir un tel fils, et donna lui-même le baiser demandé, toujours pour sauvegarder la dignité de sa race.

--Ah! le petit imbécile! disait ce grand roi qui avait de l'esprit.

II

Ce fut à vingt ans que Simplicite devint complètement idiot. Il rencontra une forêt et tomba amoureux.

Dans ces temps anciens, on n'embellissait point encore les arbres à coups de ciseaux, et la mode n'était pas de semer le gazon ni de sabler les allées. Les branches poussaient comme elles l'entendaient; Dieu seul se chargeait de modifier les ronces et de ménager les sentiers. La forêt que Simplicite rencontra était un immense nid de verdure, des feuilles et encore des feuilles, des charmilles impénétrables coupées par de majestueuses avenues. La mousse, ivre de rosée, s'y livrait à une débâche de croissance; les géantiers, allongeant leurs bras flexibles, se cherchaient dans les clairières pour exécuter des danses folles autour des grands arbres; les grands arbres eux-mêmes, tout en restant calmes et sereins, tordaient leur pied dans l'ombre et montaient en tumulte baiser les rayons du soleil. L'herbe verte croissait au hasard, sur les branches comme sur le sol; la feuille embrassait le bois, tandis que, dans leur hâte de s'épanouir, piquettes et myosotis, se trompant parfois, fleurissaient sur les vieux troncs abattus. Et toutes ces branches, toutes ces herbes, toutes ces fleurs chantaient; toutes se mêlaient, se pressaient, pour babiller plus à l'aise, pour se dire tout bas les mystérieuses amours des corolles. Un souffle de vie courait au fond des taillis ténébreux, donnant une voix à chaque brin de mousse dans les ineffables concerts de l'aurore et du crépuscule. C'était la fête immense du feuillage.

Les bêtes à bon Dieu, les scarabées, les libellules, les papillons, tous les beaux amoureux des haies fleuries, se donnaient rendez-vous aux quatre coins du bois. Ils y avaient établi leur petite république; les sentiers étaient leurs sentiers; les ruisseaux, leurs ruisseaux; la forêt, leur forêt. Ils se logeaient commodément au pied des arbres, sur les branches basses, dans les feuilles sèches, vivaient là comme chez eux, tranquillement et par droit de conquête. Ils avaient, d'ailleurs, en bonnes gens, abandonné les hautes branches aux

fauvettes et aux rossignols.

La forêt, qui chantait d'été par ses branches, par ses feuilles, par ses fleurs, chantait encore par ses insectes et par ses oiseaux.

III

Simplice devint en peu de jours un vieil ami de la forêt. Ils bavardèrent si follement ensemble, qu'elle lui enleva le peu de raison qui lui restait. Lorsqu'il la quitta pour venir s'enfermer entre quatre murs, s'asseoir devant une table, se coucher dans un lit, il demeurait tout songeur. Enfin, un beau matin, il abandonna soudain ses appartements et alla s'installer sous les feuillages aimés.

Lui, il se choisit un immense palais.

Son salon fut une vaste clairière ronde, d'environ mille toises de surface. De longues draperies vert sombre en ornaient le pourtour; cinq cents colonnes flexibles soutenaient, sous le plafond, un voile de dentelle couleur d'émeraude; le plafond lui-même était un large dôme de satin bleu changeant, semé de clous d'or.

Pour chambre à coucher, il eut un délicieux boudoir, plein de mystère et de fraîcheur. Le plancher ainsi que les murs en étaient cachés sous de moelleux lapis d'un travail inimitable. L'alcôve, creusée dans le roc par quelque géant, avec des parois de marbre rose et un sol de poussière de rubis.

Il eut aussi sa chambre de bains, une source d'eau vive, une baignoire de cristal perdue dans un bouquet de fleurs. Je ne te parlerai pas, Ninon, des mille galeries qui se croisaient dans le palais, ni des salles de danse et de spectacle, ni des jardins. C'était une de ces royales demeures comme Dieu sait en bâtir.

Le prince put désormais être un sot tout à son aise. Son père le crut changé en loup et chercha un héritier plus digne du trône.

IV

Simplice fut très-occupé les jours qui suivirent son installation. Il lia connaissance avec ses voisins, le scarabée de l'herbe et le papillon de l'air. Tous étaient de bonnes bêtes, ayant presque autant d'esprit que les hommes.

Dans les commencements, il eut quelque peine à comprendre leur langage; mais il s'aperçut bientôt qu'il devait s'en prendre à son éducation première. Il se conforma vite à la concision de la langue des insectes. Un son finit par lui suffire, comme à eux, pour désigner cent objets différents, suivant l'inflexion de la voix et la tenue de la note. De sorte qu'il alla se désaccoutumant de parler la langue des hommes, si pauvre dans sa richesse.

Les façons d'être de ses nouveaux amis le charmèrent. Il s'émerveilla

surtout de leur mani?re de juger les rois, qui est celle de ne point en avoir. Enfin il se sentit ignorant aupr?s d'eux, et prit la r?solution d'aller ?tudier ? leurs ?coles.

Il fut plus discret dans ses rapports avec les mousses et les aub?pines. Comme il ne pouvait encore saisir les paroles du brin d'herbe et de la fleur, cette impuissance jetait beaucoup de froid dans leurs relations.

Somme toute, la for?t ne le vit pas d'un mauvais oeil. Elle comprit que c'?tait l? un simple d'esprit et qu'il vivrait en bonne intelligence avec les b?tes. On ne se cacha plus de lui. Souvent il lui arrivait de surprendre au fond d'une all?e un papillon chiffonnant la collerette d'une marguerite.

Bient?t l'aub?pine vainquit sa timidit? jusqu'? donner des le?ons au jeune prince. Elle lui apprit amoureusement le langage des parfums et des couleurs. D?s lors, chaque matin, les corolles empourpr?es saluaient Simplicite ? son lever; la feuille verte lui contait les cancans de la nuit, le grillon lui confiait tout bas qu'il ?tait amoureux fou de la violette.

Simplicite s'?tait choisi pour bonne amie une libellule dor?e, au fin corsage, aux ailes fr?missantes. La ch?re belle se montrait d'une d?s?p?rante coquetterie: elle se jouait, semblait l'appeler, puis fuyait lestement sous sa main. Les grands arbres, qui voyaient ce man?ge, la tan?aient vertement, et, graves, disaient entre eux qu'elle ferait une mauvaise fin.

V

Simplicite devint subitement inquiet.

La b?te ? bon Dieu, qui s'aper?ut la premi?re de la tristesse de leur ami, essaya de le confesser. Il r?pondit en pleurant qu'il ?tait gai comme aux premiers jours.

Maintenant, il se levait avec l'aurore pour courir les taillis jusqu'au soir. Il ?cartait doucement les branches, visitant chaque buisson. Il levait la feuille et regardait dans son ombre.

--Que cherche donc notre ?l?ve? demandait l'aub?pine ? la mousse.

La libellule, ?tonn?e de l'abandon de son amant, le crut devenu fou d'amour. Elle vint lutiner autour de lui. Mais il ne la regarda plus. Les grands arbres l'avaient bien jug?e: elle se consola vite avec le premier papillon du carrefour.

Les feuillages ?taient tristes. Ils regardaient le jeune prince interroger chaque touffe d'herbe, sonder du regard les longues avenues; ils l'?coutaient se plaindre de la profondeur des broussailles, et ils disaient:

--Simplicite a vu Fleur-des-eaux, l'ondine de la source.

VI

Fleur-des-eaux ?tait fille d'un rayon et d'une goutte de ros?e. Elle ?tait si limpide et belle, que le baiser d'un amant devait la faire mourir; elle exhalait un parfum si doux, que le baiser de ses l?vres devait faire mourir un amant.

La for?t le savait, et la for?t jalouse cachait son enfant ador?e. Elle lui avait donn? pour asile une fontaine ombrag?e de ses rameaux les plus touffus. L?, dans le silence et dans l'ombre, Fleur-des-eaux rayonnait au milieu de ses soeurs. Paresseuse, elle s'abandonnait au courant, ses petits pieds demi-voil?s par les flots, sa t?te blonde couronn?e de perles limpides. Son sourire faisait les d?lices des n?nuphars et des gla?euls. Elle ?tait l'?me de la for?t.

Elle vivait insoucieuse, ne connaissant de la terre que sa m?re, la ros?e, et du ciel que le rayon, son p?re. Elle se sentait aim?e du flot qui la ber?ait, de la branche qui lui donnait son ombre. Elle avait mille amoureux et pas un amant.

Fleur-des-eaux n'ignorait pas qu'elle devait mourir d'amour; elle se plaisait dans cette pens?e, et vivait en esp?rant la mort. Souriante, elle attendait le bien-aim?.

Une nuit, ? la clart? des ?toiles, Simplicite l'avait vue au d?tour d'une all?e. Il la chercha pendant un long mois, pensant la rencontrer derri?re chaque tronc d'arbre. Il croyait toujours la voir glisser dans les taillis; mais il ne trouvait, en accourant, que les grandes ombres des peupliers agit?s par les souffles du ciel.

VII

La for?t se taisait maintenant; elle se d?fiait de Simplicite. Elle ?paississait son feuillage, elle jetait toute sa nuit sur les pas du jeune prince. Le p?ril qui mena?ait Fleur-des-eaux la rendait chagrine; elle n'avait plus de caresses, plus d'amoureux babil.

L'ondine revint dans les clairs?es, et Simplicite la vit de nouveau. Fou de d?sir, il s'?lan?a ? sa poursuite. L'enfant, mont?e sur un rayon de lune, n'entendit point le bruit de ses pas. Elle volait ainsi, l?g?re comme la plume qu'emporte le vent.

Simplicite courait, courait ? sa suite sans pouvoir l'atteindre. Des larmes coulaient de ses yeux, le d?sespoir ?tait dans son ?me.

Il courait, et la for?t suivait avec anxi?t? cette course insens?e. Les arbustes lui barraient le chemin. Les ronces l'entouraient de leurs bras ?pineux, l'arr?tant brusquement au passage. Le bois entier d?fendait son enfant.

Il courait, et sentait la mousse devenir glissante sous ses pas. Les branches des taillis s'enla?aient plus ?troitement, se pr?sentaient ? lui, rigides comme des tiges d'airain. Les feuilles s?ches

s'amassaient dans les vallons; les troncs d'arbres abattus se mettaient en travers des sentiers; les rochers roulaient d'eux-mêmes au-devant du prince. L'insecte le piquait au talon; le papillon l'aveuglait en battant des ailes ? ses paupières.

Fleur-des-eaux, sans le voir, sans l'entendre, fuyait toujours sur le rayon de lune. Simplece sentait avec angoisse venir l'instant où elle allait disparaître.

Et, désespéré, haletant, il courait, il courait.

VIII

Il entendit les vieux chênes qui lui criaient avec colère:

--Que ne disais-tu que tu étais un homme? Nous nous serions cachés de toi, nous t'aurions refusé nos leçons, pour que ton œil de ténés ne pût voir Fleur-des-eaux, l'ondine de la source. Tu t'es présenté ? nous avec l'innocence des bêtes, et voici qu'aujourd'hui tu montres l'esprit des hommes. Regarde, tu écrases les scarabées, tu arraches nos feuilles, tu brises nos branches. Le vent d'angoisse t'emporte, tu veux nous voler notre âme.

Et l'aubépine ajouta:

--Simplece, arrête, par pitié! Lorsque l'enfant capricieux désire respirer le parfum de mes bouquets étoilés, que ne les laisse-t-il s'épanouir librement sur la branche! Il les cueille et n'en jouit qu'une heure.

Et la mousse dit ? son tour:

--Arrête, Simplece, viens rêver sur le velours de mon frais tapis. Au loin, entre les arbres, tu verras se jouer Fleur-des-eaux. Tu la verras se baigner dans la source, se jetant au cou des colliers de perles humides. Nous te mettrons de moitié dans la joie de son regard: comme ? nous, il te sera permis de vivre pour la voir.

Et toute la forêt reprit:

--Arrête, Simplece, un baiser doit la tuer, ne donne pas ce baiser. Ne le sais-tu pas? la brise du soir, notre messagère, ne te l'a-t-elle pas dit? Fleur-des-eaux est la fleur céleste dont le parfum donne la mort. Hélas! la pauvre, sa destinée est étrange. Pitié pour elle, Simplece, ne bois pas son âme sur ses lèvres.

IX

Fleur-des-eaux se tourna et vit Simplece. Elle sourit, elle lui fit signe d'approcher, en disant ? la forêt:

--Voici venir le bien-aimé.

Il y avait trois jours, trois heures, trois minutes, que le prince poursuivait l'ondine. Les paroles des ch?nes grondaient encore derri?re lui; il fut tent? de s'enfuir.

Fleur-des-eaux lui pressait d'? les mains. Elle se dressait sur ses petits pieds, mirant son sourire dans les yeux du jeune homme.

--Tu as bien tard?, dit-elle. Mon coeur te savait dans la for?t. J'ai mont? sur un rayon de lune et je t'ai cherch? trois jours, trois heures, trois minutes.

Simplice se taisait, retenant son souffle. Elle le fit asseoir au bord de la fontaine; elle le caressait du regard; et lui, il la contemplait longuement.

--Ne me reconnais-tu pas? reprit-elle. Je t'ai vu souvent en r?ve. J'allais ? toi, tu me prenais la main, puis nous marchions, muets et fr?missants. Ne m'as-tu pas vu? ne te rappelles-tu pas tes r?ves?

Et comme il ouvrait enfin la bouche:

--Ne dis rien, reprit-elle encore. Je suis Fleur-des-eaux, et tu es le bien-aim?. Nous allons mourir.

X

Les grands arbres se penchaient pour mieux voir le jeune couple. Ils tressaillaient de douleur, ils se disaient de taillis en taillis que leur ?me allait prendre son vol.

Toutes les voix firent silence. Le brin d'herbe et le ch?ne se sentaient pris d'une immense piti?. Il n'y avait plus dans les feuillages un seul cri de col?re, Simplicie, le bien-aim? de Fleur-des-eaux, ?tait le fils de la vieille for?t.

Elle avait appuy? la t?te ? son ?paule. Se penchant au-dessus du ruisseau, tous deux se souriaient. Parfois, levant le front, ils suivaient du regard la poussiere d'or qui tremblait dans les derniers rayons du soleil. Ils s'enla?aient lentement, lentement. Ils attendaient la premi?re ?toile pour se confondre et s'envoler ? jamais.

Aucune parole ne troublait leur extase. Leurs ?mes, qui montaient ? leurs l?vres, s'?changeaient dans leurs haleines.

Le jour p?lissait, les l?vres des deux amants se rapprochaient de plus en plus. Une angoisse terrible tenait la for?t immobile et muette. De grands rochers d'o? jaillissait la source jetaient de larges ombres sur le couple, qui rayonnait dans la nuit naissante.

Et l'?toile parut, et les l?vres s'unirent dans le supr?me baiser, et les ch?nes eurent un long sanglot. Les l?vres s'unirent, les ?mes s'envol?rent.

Un homme d'esprit s'égara dans la forêt. Il était en compagnie d'un homme savant.

L'homme d'esprit faisait de profondes remarques sur l'humidité malsaine des bois, et parlait des beaux champs de luzerne qu'on obtiendrait en coupant tous ces grands vilains arbres.

L'homme savant rêvait de se faire un nom dans les sciences en découvrant quelque plante encore inconnue. Il furetait dans tous les coins, et découvrait des orties et du chiendent.

Arrivés au bord de la source, ils trouvèrent le cadavre de Simplicite. Le prince souriait dans le sommeil de la mort. Ses pieds s'abandonnaient au flot, sa tête reposait sur le gazon de la rive. Il pressait sur ses lèvres, ? jamais fermées, une petite fleur blanche et rose, d'une exquise délicatesse et d'un parfum pénétrant.

--Le pauvre fou! dit l'homme d'esprit, il aura voulu cueillir un bouquet, et se sera noyé?.

L'homme savant se souciait peu du cadavre. Il s'était emparé de la fleur, et sous prétexte de l'étudier. il en déchirait la corolle. Puis, lorsqu'il l'eut mise en pièces:

--Précieuse trouvaille! s'écria-t-il. Je veux, en souvenir de ce niais, nommer cette fleur Anthapheleia limnaia.

Ah! Ninette, Ninette, mon idéale Fleur-des-eaux, le barbare la nommait Anthapheleia limnaia!

LE CARNET DE DANSE

I

Te souviens-tu, Ninon, de notre longue course dans les bois? L'automne semait d'or les arbres de feuilles d'un jaune pourpre que dorait encore les rayons du soleil couchant. L'herbe était plus claire sous nos pas qu'aux premiers jours de mai, et les mousses roussies donnaient ? peine asile ? quelques rares insectes. Perdus dans la forêt pleine de bruits mélancoliques, nous pensions entendre les plaintes sourdes de la femme qui croit voir ? son front la première ride. Les feuillages, que ne pouvait tromper cette pâle et douce soirée, sentaient venir l'hiver dans la brise plus fraîche, et se laissaient tristement bercer, pleurant leur verdure rougie.

Longtemps nous errâmes dans les faillis, peu soucieux de la direction des sentiers, mais choisissant les plus ombrés et les plus discrets. Nos francs éclats de rire effrayaient les grives et les merles qui sifflaient dans les haies; et parfois, nous entendions glisser bruyamment sous les ronces un lézard vert troublé dans son extase par

le bruit de nos pas. Notre course ?tait sans but; nous avions vu, apr?s une journ?e de nuages, le ciel sourire vers le soir; nous ?tions lestement sortis pour profiter de ce rayon de soleil. Nous allions ainsi, soulevant sous nos pieds un odeur de sauge et de thym, tant?t nous poursuivant, tant?t marchant lentement, les mains enlac?es. Puis je cueillais pour toi les derni?res fleurs, ou je cherchais ? atteindre les baies rouges des aub?pines que tu d?sirais comme un enfant. Et toi, Ninon, pendant ce temps, couronn?e de fleurs, tu courais ? la source voisine, sous pr?texte de boire, mais plut?t pour admirer ta coiffure, ? coquette et paresseuse fille!

Il se m?la soudain aux murmures vagues de la for?t de lointains ?clats de rire; un fifre et un tambourin se firent entendre, et la brise nous apporta des bruits affaiblis de danse. Nous nous ?tions arr?t?s, l'oreille tendue, tout dispos?s ? voir dans cette musique le bal myst?rieux des sylphes. Nous nous gliss?mes d'arbre en arbre, dirig?s par le son des instruments; puis, lorsque nous e?mes ?cart? avec pr?caution les branches du dernier massif, voici le spectacle qui s'offrit ? nos yeux.

Au centre d'une clairi?re, sur une bande de gazon entour?e de gen?vriers et de pistachiers sauvages, allaient et venaient en cadence une dizaine de paysans et de paysannes. Les femmes nu-t?te, la gorge cach?e sous un fichu, sautaient franchement, en laissant ?chapper ces ?clats de rire que nous avions entendus; les hommes, pour danser plus ? l'aise, avaient jet? leurs v?tements parmi leurs outils de travail qui brillaient dans l'herbe.

Ces braves gens faisaient peu de cas de la mesure. Adoss? contre un ch?ne, un homme, sec et anguleux, jouait du fifre, en frappant de la main gauche sur un tambourin au son gr?le, selon la mode de Provence. Il semblait suivre avec amour la mesure press?e et criarde. Parfois son regard s'?garait sur les danseurs; il haussait alors les ?paules de piti?. Musicien jur? de quelque gros village, il avait ?t? arr?t? comme il passait par l?, et ne pouvait voir sans col?re ces habitants de l'int?rieur des campagnes violer ainsi les lois de la belle danse. Bless? durant le quadrille par les sauts, par les tr?pignements des paysans, il rougit d'indignation, lorsque, l'air achev?, ils continu?rent leurs enjamb?es, cinq grandes minutes, sans para?tre se douter seulement de l'absence du fifre et du tambourin.

Il e?t ?t? charmant sans doute de surprendre les lutins de la for?t dans leurs ?bats myst?rieux. Mais, au moindre souffle, ils se fussent ?vanouis; et courant ? la salle de bal, ? peine eussions-nous trouv?, pour trace de leur passage, quelques brins d'herbe l?g?rement courb?s. C'e?t ?t? moquerie: nous faire entendre leurs rires, nous inviter ? partager leur joie, puis s'enfuir ? noire approche, sans nous permettre le moindre quadrille.

On ne pouvait danser avec des sylphes, Ninette; avec des paysans, rien n'?tait d'une r?alit? plus engageante.

Nous sort?mes brusquement du massif. Nos bruyants danseurs n'eurent garde de s'envoler. Ils ne s'aper?urent m?me que longtemps apr?s de notre pr?sence. Ils s'?taient remis ? gambader. Le joueur de fifre, qui avait fait mine de s'?loigner, ayant vu briller quelques pi?ces de monnaie, venait de reprendre ses instruments, battant et soufflant de nouveau, tout en soupirant de prostituer ainsi la m?lodie. Je crus reconna?tre la mesure lente et insaisissable d'une valse. J'enla?ais

d'?) ta taille, j'?)piais l'instant de t'emporter dans mes bras, lorsque tu te d'?)gageas vivement pour te mettre ? rire et ? sauter, tout comme une brune et hardie paysanne. L'homme au tambourin, que mes pr'?)paratifs de beau danseur consolait, n'eut plus qu'?) se voiler la face et ? g'?)mir sur la d'?)cadence de l'art.

Je ne sais pourquoi, Ninon, je me souvins hier soir de ces folies, de notre longue course, de nos danses libres et rieuses. Puis, ce vague souvenir fut suivi de cent autres vagues r'?)veries. Me pardonneras-tu de te les conter? Cheminant au hasard, m'arr'?)tant et courant sans raison, je m'inqui'?)te peu de la foule; mes r'?)cits ne sont que de bien p'?)les ?bauches: mais tu m'as dit les aimer.

La danse, cette nymphe pudiquement lascive, me charme plut'?)t qu'elle ne m'attire. J'aime, simple spectateur, ? la voir secouer ses grelots sur le monde; voluptueuse sous les cieux d'Espagne et d'Italie, se tordre en ?treintes, en baisers de feu; long voile?)e dans la blonde Allemagne, glisser amoureuxment comme un r'?)ve; et m'?)me discr'?)te et spirituelle, marcher dans les salons de France. J'aime ? la retrouver partout: sur la mousse des bois comme sur de riches tapis; ? la noce de village ainsi que dans les soir'?)es ?tincelantes.

Mollement renvers'?)e, l'oeil humide, les l'?)vres entr'ouvertes, elle a travers'?) les temps, en nouant et d'?)nouant ses bras sur sa t'?)te blonde. Toutes les portes se sont ouvertes, au bruit cadenc'?) de ses pas, celles des temples, celles des joyeuses retraites; l'?) parfum'?)e d'encens, ici la robe rougie de vin, elle a frapp'?) harmonieusement le sol; et apr'?)s tant de si'?)cles, elle nous arrive, souriante, sans que ses membres souples pressent ou retardent la m'?)lodieuse cadence.

Vienne donc la d'?)esse. Les groupes se forment, les danseuses se cambrent sous l'?)treinte des danseurs. Voici l'immortelle. Ses bras lev'?)s tiennent un tambour de basque; elle sourit, puis donne le signal; les couples s'?)branlent, suivent ses pas, imitent ses attitudes. Et moi, j'aime ? suivre des yeux le tourbillon l'?)ger; je cherche ? surprendre tous les regards, toutes les paroles d'amour; j'ai l'ivresse du rythme, dans le coin perdu o'?) je r'?)ve, remerciant l'immortelle, si elle m'a laiss'?) ignorant et gauche, de m'avoir donn'?) tout au moins le sentiment de son art harmonieux.

A vrai dire, Ninette, je la pr'?)f'?)rerais, la blonde d'?)esse, dans son amoureuse nudit'?), ?cartant et agitant sans lois sa blanche ceinture. Je la pr'?)f'?)rerais loin des salons, se croyant cach'?)e ? tout regard profane, tra'?)ant sur le gazon ses pas les plus capricieux. L'?), ? peine voile?)e, foulant mollement l'herbe de ses pieds roses, elle agirait dans son innocente libert'?), elle trouverait le secret de la m'?)lodie du mouvement. L'?), j'irais, cach'?) dans le feuillage, admirer son beau corps, mince et flexible, et suivre du regard les jeux de l'ombre sur ses ?paules, selon que son caprice l'emporterait ou la ram'?)nerait.

Mais, parfois, je me suis pris ? la d'?)tester, lorsqu'elle s'est pr'?)sent'?)e ? moi sous l'aspect d'une jeune coquette, bien empes'?)e, niaisement d'?)cente; lorsque je l'ai vue ob'?)ir aveugl'?)ment ? un orchestre, faire la moue, para'?)tre s'ennuyer, ?touffer un b'?)illement en s'acquittant de ses pas comme d'un devoir. Je dirai le tout: jamais je n'ai admir'?) sans chagrin l'immortelle dans un salon. Ses fines jambes s'embarrassent dans les grandes jupes de nos ?l'?)gantes; elle se trouve par trop g'?)n'?)e, elle qui ne veut ?tre que libert'?) et que caprice; et, troubl'?)e, elle se conforme lourdement ? nos sottises

références, perdant toujours sa grâce pour rencontrer souvent le ridicule.

Je voudrais pouvoir lui fermer nos portes. Si je la souffre quelquefois sous les lustres, sans trop de tristesse, c'est grâce ? ses tablettes d'amour, ? son carnet de danse.

Ninon, le vois-tu dans sa main, ce petit livre ? Regarde : le fermoir et le porte-crayon sont en or ; jamais on ne vit papier plus doux ni plus parfumé ; jamais reliure n'eut plus d'élégance. Voilà notre offrande ? la déesse. D'autres lui ont donné la couronne et l'encens ; nous, par bonté d'âme, lui avons fait cadeau du carnet de danse.

Elle avait tant d'adorateurs, la pauvre enfant, on la pressait de tant d'invitations, qu'elle ne savait plus où donner de la tête. Chacun venait l'admirer en implorant un quadrille, et la coquette accordait toujours ; elle dansait, dansait, perdait la mémoire, était accablée de réclamations, se trompait encore ; de là une confusion terrible, d'immenses jalousies. Elle se retirait, les pieds brisés, la mémoire perdue. On eut pitié d'elle, on lui donna le petit livre doré. Depuis ce temps, plus d'oubli, plus de confusion, plus de passe-droit. Lorsque les amants l'assigent, elle leur présente le carnet ; chacun y inscrit son nom, c'est aux plus amoureux ? arriver les premiers. Fussent-ils cent, les pages blanches sont en grand nombre. Si, lorsque les lustres pâlissent, tous n'ont pas pressé sa fine taille, qu'ils s'en prennent ? leur paresse, et non ? l'indifférence de l'enfant.

Sans doute, Ninon, le moyen était simple. Tu dois t'étonner de mes exclamations ? propos de quelques feuilles de papier. Mais quelques charmantes feuilles, exhalant un parfum de coquetterie, pleines de doux secrets ! Quelle longue liste de beaux amoureux, dont chaque nom est un hommage, chaque page une soirée entière de triomphe et d'adoration ! Quel livre magique, contenant une vie de tendresse, où le profane ne peut ?peler que de vains noms, où la jeune fille lit couramment sa beauté et l'admiration qu'elle excite !

Chacun vient ? son tour faire acte de soumission, chacun vient signer sa lettre d'amour. Ne sont-ce pas là, en effet, les mille signatures d'une déclaration sous-entendue ? Ne devrait-on pas, si l'on était de bonne foi, les écrire sur le premier feuillet, ces éternelles phrases, toujours jeunes ? Mais le petit livre est discret, il ne veut pas forcer sa maîtresse ? rougir. Elle et lui savent seuls ce qu'il faut révéler.

Franchement, je le soupçonne d'être fort rusé. Vois comme il se dissimule, comme il se fait naïf et nécessaire. Qu'est-il ? sinon un aide pour la mémoire, un moyen tout primitif de rendre la justice en accordant ? chacun son tour. Lui, parler d'amour, troubler les jeunes filles ! on se trompe grandement. Tourne les pages, tu ne trouveras pas le plus petit "Je t'aime." Il le dit en vérité, rien n'est plus innocent, plus naïf, plus primitif que lui. Aussi les grands-parents le voient-ils sans effroi dans les mains de leurs filles. Tandis que le billet signé d'un seul nom se cache sous le corsage, lui, la lettre aux mille signatures, se montre hardiment. On le rencontre partout au grand jour, dans les salons et dans la chambre de l'enfant. N'est-il pas le petit livre le moins dangereux qu'on connaisse ?

Il trompe jusqu' ? sa maîtresse elle-même. Quel péril peut offrir un objet d'un usage si commun, approuvé d'ailleurs par les

grands-parents? Elle le feuillette sans crainte. C'est ici qu'on peut accuser le carnet de danse de manifester hypocrisie. Dans le silence, que penses-tu qu'il murmure ? l'oreille de l'enfant? De simples noms? Oh! que non pas! mais bel et bien de longues conversations amoureuses. Il n'a plus son air de n?cessit? ni de d?sint?ressement. Il babille, il caresse; il br?le et balbutie de tendres paroles. La jeune fille se sent oppress?e; tremblante, elle continue. Et soudain la f?te rena?t pour elle, les lustres brillent, l'orchestre chante amoureusement; soudain chaque nom se personnifie, et le bal, dont elle ?tait la reine, recommence avec ses ovations, ses paroles caressantes et flatteuses.

Ah! livre malin, quel d?fil? de jeunes cavaliers! Celui-l?, tout en pressant mollement sa taille, vantait ses yeux bleus; celui-ci, ?mu et tremblant, ne pouvait que lui sourire; cet autre parlait, parlait sans cesse, d?bitant ces mille galanteries qui, malgr? leur vide de sens, en disent plus que de longs discours.

Et, lorsque la vierge s'est oubli?e une fois avec lui, le rus? sait bien qu'elle reviendra. Jeune femme, elle parcourt les feuillets, les consulte avec anxi?t? pour conna?tre de combien s'est augment? le nombre de ses admirateurs. Elle s'arr?te avec un triste sourire ? certains noms qu'elle ne retrouve plus sur les derni?res pages, noms volages qui sans doute sont all?s enrichir d'autres carnets. La plupart de ses sujets lui restent fid?les; elle passe avec indiff?rence. Le petit livre rit de tout cela. Il conna?t sa puissance; il doit recevoir les caresses d'une vie enti?re.

La vieillesse vient, le carnet n'est pas oubli?. Les dorures en sont fan?es, les feuillets tiennent ? peine. Sa ma?tresse, qui a vieilli avec lui, para?t l'en aimer davantage. Elle en tourne encore souvent les pages et s'enivre de son lointain parfum de jeunesse.

N'est-ce pas un r?le charmant, Ninon, que celui du carnet de danse? N'est-il pas, comme toute po?sie, incompris de la foule, lu couramment des seuls initi?s? Confident des secrets de la femme, il l'accompagne dans la vie, ainsi qu'un ange d'amour versant ? pleine main les esp?rances et les souvenirs.

II

Georgette sortait ? peine du couvent. Elle avait encore cet ?ge heureux o? le songe et la r?alit? se confondent; douce et passag?re ?poque, l'esprit voit ce qu'il r?ve et r?ve ce qu'il voit. Comme tous les enfants, elle s'?tait laiss? ?blour par les lustres flambants de ses premiers bals; elle se croyait de bonne foi dans une sph?re sup?rieure, parmi des ?tres demi-dieux, graci?s des mauvais c?t?s de la vie.

L?g?rement brunes, ses joues avaient les reflets dor?s des seins d'une fille de Sicile; ses grands cils noirs voilaient ? demi le feu de son regard. Oubliant qu'elle n'?tait plus sous la f?rule d'une sous-ma?tresse, elle contenait la vie ardente qui br?lait en elle. Dans un salon, elle n'?tait jamais qu'une petite fille, timide, presque sotte, rougissant pour un mot et baissant les yeux.

Viens, nous nous cachons derrière les grands rideaux, nous verrons l'indolente tendre les bras et s'occuper en découvrant ses pieds roses. Ne sois pas jalouse, Ninon: tous mes baisers sont pour toi.

Te souviens-tu onze heures sonnaient. La chambre était encore sombre. Le soleil se perdait dans les épaisses draperies des fenêtres, tandis qu'une veilleuse, aux lueurs mourantes, luttait vainement avec l'ombre. Sur le lit, lorsque la flamme de la veilleuse se ravivait, apparaissaient une forme blanche, un front pur, une gorge perdue sous des flots de dentelles; plus loin, l'extrémité délicate d'un petit pied; hors du lit, un bras de neige pendant, la main ouverte.

A deux reprises, la paresseuse se retourna sur la couche pour s'endormir de nouveau, mais d'un sommeil si léger, que le subit craquement d'un meuble la fit enfin dresser à demi. Elle cartabina ses cheveux tombant en désordre sur son front, elle essuya ses yeux gros de sommeil, ramenant sur ses épaules tous les coins des couvertures, croisant les bras pour se mieux voiler.

Quand elle fut bienveillée, elle avança la main vers un cordon de sonnette qui pendait auprès d'elle; mais elle la retira vivement; elle sauta à terre, courut à cartabiner elle-même les draperies des fenêtres. Un gai rayon de soleil emplissait la chambre de lumière. L'enfant, surprise de ce grand jour et venant à se voir dans une glace demi-nue et en désordre, fut fort effrayée. Elle revint se blottir au fond de son lit, rouge et tremblante de ce bel exploit. Sa chambrière était une fille sotte et curieuse; Georgette préférait sa conversation aux bavardages de cette femme. Mais, bon Dieu! quel grand jour il faisait, et combien les glaces sont indiscrettes!

Maintenant, sur les sièges vides, on voyait négligemment jetée une toilette de bal. La jeune fille, presque endormie, avait laissé ici sa jupe de gaze, l'écharpe, plus loin ses souliers de satin. Autour d'elle, dans une coupe d'agate, brillaient des bijoux; un bouquet fané se mourait à côté d'un carnet de danse.

Le front sur l'un de ses bras nus, elle prit un collier et se mit à jouer avec les perles. Puis elle le posa, ouvrit le carnet, le feuilleta. Le petit livre avait un air ennuyé et indifférent. Georgette le parcourait sans grande attention, paraissant songer à tout autre chose.

Comme elle en tournait les pages, le nom de Charles, inscrit en tête de chacune d'elles, finit par l'impatienter.

--Toujours Charles, se dit-elle. Mon cousin a une belle écriture; voilà des lettres longues et penchées qui ont un aspect grave. La main lui tremble rarement, même lorsqu'elle presse la mienne. Mon cousin est un jeune homme très-sérieux. Il doit être un jour mon mari. A chaque bal, sans m'en faire la demande, il prend mon carnet et s'inscrit pour la première danse. C'est là sans doute un droit de mari. Ce droit me déplaît.

Le carnet devenait de plus en plus froid. Georgette, le regard perdu dans le vide, semblait résoudre quelque grave problème.

--Un mari, reprit-elle, voilà qui me fait peur. Charles me traite toujours en petite fille; parce qu'il a remporté huit à dix prix au collège, il se croit forcément pendant. Après tout, je ne sais trop

pourquoi il sera mon mari; ce n'est pas moi qui l'ai prié de m'empêcher; lui-même ne m'en a jamais demandé la permission. Nous avons joué ensemble, autrefois; je me souviens qu'il était très-marrant. Maintenant il est très-poli; je l'aimerais mieux marrant. Ainsi je vais être sa femme; je n'avais jamais bien songé à cela; sa femme, je n'en vois vraiment pas la raison. Charles, toujours Charles! on dirait que je lui appartiens d'ailleurs. Je vais le prier de ne pas écrire si gros sur mon carnet: son nom tient trop de place.

Le petit livre, qui, lui aussi, semblait las du cousin Charles, faillit se fermer d'ennui. Les carnets de danse, je le soupçonne, détestent franchement les maris. Le nôtre tourna ses feuillets et présenta sournoisement d'autres noms à Georgette.

--Louis, murmura l'enfant. Ce nom me rappelle un singulier danseur. Il est venu, sans presque me regarder, me prier de lui accorder un quadrille. Puis, aux premiers accords des instruments, il m'a entraînée à l'autre bout du salon, j'ignore pourquoi, en face d'une grande dame blonde qui le suivait des yeux. Il lui souriait par moments, et m'oubliait si bien que je me suis vue forcée, à deux reprises, de ramasser moi-même mon bouquet. Quand la danse le ramenait auprès d'elle, il lui parlait bas; moi, j'écoutais, mais je ne comprenais point. C'était peut-être sa sœur. Sa sœur, oh! non: il lui prenait la main en tremblant; puis, lorsqu'il tenait cette main dans la sienne, l'orchestre le rappelait vainement auprès de moi. Je demeurais là, comme une sotte, le bras tendu, ce qui faisait fort mauvais effet; les figures en restaient toutes brouillées. C'était peut-être sa femme. Que je suis naïve! sa femme, vraiment, oui! Charles ne me parle jamais en dansant. C'était peut-être...

Georgette resta les lèvres demi-closes, absorbée, pareille à un enfant mis en face d'un jouet inconnu, n'osant approcher et agrandissant les yeux pour mieux voir. Elle comptait machinalement sous ses doigts les glands de la couverture, la main droite allongée et grande ouverte sur le carnet. Celui-ci commençait à donner signe de vie; il s'agitait, il paraissait savoir parfaitement ce qu'était la dame blonde. J'ignore si le libertin en confia le secret à la jeune fille. Elle ramena sur ses épaules la dentelle qui glissait, acheva de compter scrupuleusement les glands de la couverture, et dit enfin à demi-voix:

--C'est singulier, cette belle dame n'était sûrement ni la femme, ni la sœur de M. Louis.

Elle se remit à feuilleter les pages. Un nom l'arrêta bientôt.

--Ce Robert est un vilain homme, reprit-elle. Je n'aurais jamais cru qu'avec un gilet d'une telle élégance, on peut avoir l'âme aussi noire. Durant un grand quart d'heure, il m'a comparé à mille belles choses, aux étoffes, aux fleurs, que sais-je, moi? J'étais flattée, j'éprouvais tant de plaisir, que je ne savais quoi répondre. Il parlait bien et longtemps sans s'arrêter. Puis, il m'a reconduite à ma place, et là, il a manqué de pleurer en me quittant. Ensuite je me suis mise à une fenêtre; les rideaux m'ont cachée, en retombant derrière moi. Je songeais un peu, je crois, à mon bavard de danseur, lorsque je l'ai entendu rire et causer. Il parlait à un ami d'une petite sotte, rougissant au moindre mot, d'une chaperonne de couvent, baissant les yeux, s'enlaidissant par un maintien trop modeste. Sans doute il parlait de Thérèse, ma bonne amie. Thérèse a de petits yeux et une grande bouche. C'est une excellente fille. Peut-être

parlaient-ils de moi. Les jeunes gens mentent donc! Alors, je serais laide. Laide! Th?r?se l'est cependant davantage. S?rement ils parlaient de Th?r?se.

Georgette sourit et eut comme une tentation d'aller consulter son miroir.

--Puis, ajouta-t-elle, ils se sont moqu?s des dames qui ?taient au bal. J'?coutais toujours, je finissais par ne plus comprendre. J'ai pens? qu'ils disaient de gros mots. Comme je ne pouvais m'?loigner, je me suis bravement bouch? les oreilles.

Le carnet de danse ?tait en pleine hilarit?. Il se mit ? d?biter une foule de noms pour prouver ? Georgette que Th?r?se ?tait bien la petite sottie enlaidie par un maintien trop modeste.

--Paul a des yeux bleus, dit-il. Certes, Paul n'est pas menteur, et je l'ai entendu te dire des paroles bien douces.

--Oui, oui, r?p?ta Georgette, M. Paul a des yeux bleus, et M. Paul n'est pas menteur. Il a des moustaches blondes que je pr?f?re beaucoup ? celles de Charles.

--Ne me parle pas de Charles, reprit le carnet; ses moustaches ne m?ritent pas le moindre sourire. Que penses-tu d'?douard? il est timide et n'ose parler que du regard. Je ne sais si tu comprends ce langage, Et Jules? il n'y a que toi, assure-t-il, qui saches valser. Et Lucien, et Georges, et Albert? tous te trouvent charmante et qu?tent pendant de longues heures l'aum?ne de ton sourire.

Georgette se remit ? compter les glands de la couverture. Le bavardage du carnet commen?ait ? l'effrayer. Elle le sentait qui br?lait ses mains; elle e?t voulu le fermer et n'en avait pas le courage.

--Car tu ?tais reine, continua le d?mon. Tes dentelles se refusaient ? cacher tes bras nus, ton front de seize ans faisait p?lir la couronne. Ah! ma Georgette, tu ne pouvais tout voir, sans cela tu aurais eu piti?. Les pauvres gar?ons sont bien malades ? l'heure qu'il est!

Et il eut un silence plein de commis?ration. L'enfant qui l'?coutait, souriante, effarouch?e, le voyant rester muet:

--Un noeud de ma robe ?tait tomb?, dit-elle. S?rement cela me rendait laide. Les jeunes gens devaient se moquer en passant. Ces couturi?res ont si peu de soin!

--N'a-t-il pas dans? avec toi? interrompit le carnet.

--Qui donc? demanda Georgette, en rougissant si fort que ses ?paules devinrent toutes roses.

Et, pronon?ant enfin un nom qu'elle avait depuis un quart d'heure sous les yeux, et que son coeur ?pelait, tandis que ses l?vres parlaient de robe d?chir?e:

--M. Edmond, dit-elle, m'a paru triste, hier soir. Je le voyais de loin me regarder. Comme il n'osait approcher, je me suis lev?e, je suis all?e ? lui. Il a bien ?t? forc? de m'inviter.

--J'aime beaucoup M. Edmond, soupira le petit livre.

Georgette fit mine de ne pas entendre. Elle continua:

--En dansant, j'ai senti sa main trembler sur ma taille. Il a bégayé quelques mois, se plaignant de la chaleur. Moi, voyant que les roses de mon bouquet lui faisaient envie, je lui en ai donné une. Il n'y a pas de mal ? cela.

--Oh! non! Puis, en prenant la fleur, ses lèvres, par un singulier hasard, se sont trouvées près de tes doigts. Il les a baisés un petit peu.

--Il n'y a pas de mal ? cela, répondit Georgette qui depuis un instant se tourmentait fort sur le lit.

--Oh! non! J'ai ? te gronder vraiment de lui avoir tant fait attendre ce pauvre baiser. Edmond ferait un charmant petit mari.

L'enfant, de plus en plus troublée, ne s'aperçut pas que son fichu était tombé et que l'un de ses pieds avait rejeté la couverture.

--Un charmant petit mari, répondit-elle de nouveau.

--Moi, je l'aime bien, reprit le tentateur. Si j'étais ? ta place, vois-tu, je lui rendrais volontiers son baiser.

Georgette fut scandalisée. Le bon apôtre continua:

--Rien qu'un baiser, l'?, doucement sur son nom. Je ne le lui dirai pas.

La jeune fille jura ses grands dieux qu'elle n'en ferait rien. Et, je ne sais comment, la page se trouva sous ses lèvres. Elle n'en sut rien elle-même. Tout en protestant, elle baisa le nom ? deux reprises.

Alors, elle aperçut son pied, qui riait dans un rayon de soleil. Confuse, elle ramenait la couverture, quand elle acheva de perdre la tête en entendant crier la clef dans la serrure.

Le carnet de danse se glissa parmi les dentelles et disparut en toute hâte sous l'oreiller.

C'était la chambrière.

CELLE QUI M'AIME

I

Celle qui m'aime est-elle grande dame, toute de soie, de dentelles et de bijoux, relevant ? nos amours, sur le sofa d'un boudoir ? marquise ou duchesse, mignonne et légère comme un rève, traînant languissamment sur les tapis les flots de ses jupes blanches et faisant une petite

moue plus douce qu'un sourire?

Celle qui m'aime est-elle grisette pimpante, trottant menu, se troussant pour sauter les ruisseaux, qu?tant d'un regard l'?loge de sa jambe fine? Est-elle la bonne fille qui boit dans tous les verres, v?tue de satin aujourd'hui, d'indienne grossi?re demain, trouvant dans les tr?sors de son coeur un brin d'amour pour chacun?

Celle qui m'aime est-elle l'enfant blonde s'agenouillant pour prier au c?t? de sa m?re? la vierge folle m'appelant le soir dans l'ombre des ruelles? Est-elle la brune paysanne qui me regarde au passage et qui emporte mon souvenir au milieu des bl?s et des vignes m?res? la pauvre qui me remercie de mon aum?ne? la femme d'un autre, amant ou mari, que j'ai suivie un jour et que je n'ai plus revue?

Celle qui m'aime est-elle fille d'Europe, blanche comme l'aube? fille d'Asie, au teint jaune et dor? comme un coucher de soleil? ou fille du d?sert, noire comme une nuit d'orage?

Celle qui m'aime est-elle s?par?e de moi par une mince cloison? est-elle au del? des mers? est-elle au del? des ?toiles?

Celle qui m'aime est-elle encore ? na?tre? est-elle morte il y a cent ans?

II

Hier, je l'ai cherch?e sur un champ de foire. Il y avait f?te au faubourg, et le peuple endimanch? montait bruyamment par les rues.

On venait d'allumer les lampions. L'avenue, de distance en distance, ?tait orn?e de poteaux jaunes et bleus, garnis de petits pots de couleur, o? br?laient des m?ches fumeuses que le vent effarait. Dans les arbres, vacillaient des lanternes v?nitienes. Des baraques en toile bordaient les trottoirs, laissant tra?ner dans le ruisseau les franges de leurs rideaux rouges. Les fa?ences dor?es, les bonbons fra?chement peints, le clinquant des ?talages, miroitaient ? la lumi?re crue des quinquets.

Il y avait dans l'air une odeur de poussiere, de pain d'?pices et de gaufres ? la graisse. Les orgues chantaient; les paillasse enfarin?s riaient et pleuraient sous une gr?le de soufflets et de coups de pied. Une nu?e chaude pesait sur cette joie.

Au-dessus de cette nu?e, au-dessus de ces bruits, s'?largissait un ciel d'?t?, aux profondeurs pures et m?lancoliques. Un ange venait d'illuminer l'azur pour quelque f?te divine, f?te souverainement calme de l'infini.

Perdu dans la foule, je sentais la solitude de mon coeur. J'allais, suivant du regard les jeunes filles qui me souriaient au passage, me disant que je ne reverrais plus ces sourires. Cette pens?e de tant de l?vres amoureuses, entrevues un instant et perdues ? jamais, ?tait une angoisse pour mon ?me.

J'arrivai ainsi ? un carrefour, au milieu de l'avenue. A gauche,

appuyée contre un orme, se dressait une baraque isolée. Sur le devant, quelques planches mal jointes formaient estrade, et deux lanternes éclairaient la porte, qui n'était autre chose qu'un pan de toile relevé en façon de rideau. Comme je m'arrêtais, un homme portant un costume de magicien, grande robe noire et chapeau en pointe semé de toiles, haranguait la foule du haut des planches.

--Entrez, criait-il, entrez, mes beaux messieurs, entrez, mes belles demoiselles! J'arrive en toute hâte du fond de l'Inde pour rjouir les jeunes coeurs. C'est là que j'ai conquis, au péril de ma vie, le Miroir d'amour, que gardait un horrible Dragon. Mes beaux messieurs, mes belles demoiselles, je vous apporte la réalisation de vos rêves. Entrez, entrez voir Celle qui vous aime! Pour deux sous Celle qui vous aime!

Une vieille femme, vêtue en bayadère, souleva le pan de toile. Elle promena sur la foule un regard hétéroclite; puis, d'une voix épaisse:

--Pour deux sous, cria-t-elle, pour deux sous Celle qui vous aime! Entrez voir Celle qui vous aime!

III

Le magicien battit une fantaisie entraînante sur la grosse caisse. La bayadère se pendit à une cloche et accompagna.

Le peuple hésitait. Un homme ne savant jouant aux cartes offre un vif intérêt; un hercule soulevant des poids de cent livres est un spectacle dont on ne saurait se lasser; on ne peut nier non plus qu'une gante demi-nue ne soit faite pour distraire agréablement tous les âges. Mais voir Celle qui vous aime, voilà bien la chose dont on se soucie le moins, et qui ne promet pas la plus large émotion.

Moi, j'avais écouté avec ferveur l'appel de l'homme à la grande robe. Ses promesses résonnaient au dedans de mon coeur; je voyais une Providence dans le hasard qui venait de diriger mes pas. Ce misérable grandit singulièrement à mes yeux, de tout l'étonnement que j'éprouvais à l'entendre lire mes secrètes pensées. Il me sembla le voir fixer sur moi des regards flamboyants, battant la grosse caisse avec une furie diabolique, me criant d'entrer d'une voix plus haute que celle de la cloche.

Je posais le pied sur la première planche, lorsque je me sentis arrêter. M'étant tourné, je vis au pied de l'estrade un homme me retenant par mon vêtement. Cet homme était grand et maigre; il avait de larges mains couvertes de gants de fil plus larges encore, et portait un chapeau devenu rouge, un habit noir blanchi aux coudes, et de déplorables culottes de Casimir, jaunes de graisse et de boue. Il se plia en deux, dans une longue et exquise révérence, puis, d'une voix flûtée, me tint ce discours:

--Je suis fâché, monsieur, qu'un jeune homme bien élevé donne un mauvais exemple à la foule. C'est une grande lâcheté que d'encourager dans son impudence ce coquin spéculant sur nos mauvais instincts; car je trouve profondément immorales ces paroles criées en plein vent, qui appellent filles et garçons à une débauche du regard et de l'esprit.

Ah! monsieur, le peuple est faible. Nous avons, nous les hommes rendus forts par l'instruction, nous avons, songez-y, de graves et impérieux devoirs. Ne c?dons pas ? de coupables curiosit?s, soyons dignes en toutes choses. La moralit? de la soci?t? d?pend de nous, monsieur.

Je l'?coutai parler. Il n'avait pas l'?ch? mon v?tement et ne pouvait se d?cider ? achever sa r?v?rence. Son chapeau ? la main, il discourait avec un calme si complaisant, que je ne songeai pas ? me f?cher. Je me contentai, quand il se tut, de le regarder en face, sans lui r?pondre. Il vit une question dans ce silence.

--Monsieur, reprit-il avec un nouveau salut, monsieur, je suis l'Ami du peuple, et j'ai pour mission le bonheur de l'humanit?.

Il pronon?a ces mots avec un modeste orgueil, en se grandissant brusquement de toute sa haute taille. Je lui tournai le dos et montai sur l'estrade. Avant d'entrer, comme je soulevais le pan de toile, je le regardai une derni?re fois. Il avait d?licatement pris de sa main droite les doigts de sa main gauche, cherchant ? effacer les plis de ses gants qui mena?aient de le quitter.

Puis, croisant les bras, l'Ami du peuple contempla la bayad?re avec tendresse.

IV

Je laissai retomber le rideau et me trouvai dans le temple. C'?tait une sorte de chambre longue et ?troite, sans aucun si?ge, aux murs de toile, ?clair?e par un seul quinquet. Quelques personnes, des filles curieuses, des gar?ons faisant tapage, s'y trouvaient d'? r?unies. Tout se passait d'ailleurs avec la plus grande d?cence: une corde, tendue au milieu de la pi?ce, s'?parait les hommes des femmes. Le Miroir d'amour, ? vrai dire, n'?tait autre chose que deux glaces sans tain, une dans chaque compartiment, petites vitres rondes donnant sur l'int?rieur de la baraque. Le miracle promis s'accomplissait avec une admirable simplicit?: il suffisait d'appliquer l'oeil droit contre la vitre, et au del?, sans qu'il soit question de tonnerre ni de soufre, apparaissait la bien-aim?e. Comment ne pas croire ? une vision aussi naturelle!

Je ne me sentis pas la force de tenter l'?preuve d?s l'entr?e. La bayad?re m'avait regard? au passage, d'un regard qui me donnait froid au coeur. Savais-je, moi, ce qui m'attendait derri?re cette vitre: peut-?tre un horrible visage, aux yeux ?teints, aux l?vres violettes; une centenaire avide de jeune sang, une de ces cr?atures difformes que je vois, la nuit, passer dans mes mauvais r?ves. Je ne croyais plus aux blondes cr?ations dont je peuple charitablement mon d?sert. Je me rappelais toutes les laides qui me t?moignent quelque affection, et je me demandais avec terreur si ce n'?tait pas une de ces laides que j'allais voir appara?tre.

Je me retirai dans un coin. Pour reprendre courage, je regardai ceux qui, plus hardis que moi, consultaient le destin, sans tant de fa?ons. Je ne tardai pas ? go?ter un singulier plaisir au spectacle de ces diverses figures, l'oeil droit grand ouvert, le gauche ferm? avec deux doigts, ayant chacune leur sourire, selon que la vision plaisait plus

ou moins. La vitre se trouvant un peu basse, il fallait se courber l'agrement. Rien ne me parut plus grotesque que ces hommes venant ? la file voir l' ?me soeur de leur ?me par un trou de quelques centim ?tres de tour.

Deux soldats s'avanc ?rent d'abord: un sergent bruni au soleil d'Afrique, et un jeune conscrit, gar ?on sentant encore le labour, les bras g ?n?s dans une capote trois fois trop grande. Le sergent eut un rire sceptique. Le conscrit demeura longtemps courb ?, singuli ?rement flatt ? d'avoir une bonne amie.

Puis vint un gros homme en veste blanche, ? la face rouge et bouffie, qui regarda tranquillement, sans grimace de joie ni de d ?plaisir, comme s'il e ?t ?t ? tout naturel qu'il p ?t ?tre aim ? de quelqu'un.

Il fut suivi par trois ?coliers, bonshommes de quinze ou seize ans, ? la mine effront ?e, se poussant pour faire accroire qu'ils avaient l'honneur d' ?tre ivres. Tous trois jur ?rent qu'ils reconnaissaient leurs tantes.

Ainsi les curieux se succ ?daient devant la vitre, et je ne saurais me rappeler aujourd'hui les diff ?rentes expressions de physionomie qui me frapp ?rent alors. O vision de la bien-aim ?e! quelles rudes v ?rit?s tu faisais dire ? ces yeux grands ouverts! Ils ?taient les vrais Miroirs d'amour, Miroirs o ? la gr ?ce de la femme se refl ?tait en une lueur louche o ? la luxure s' ?talait dans de la b ?tise.

V

Les filles, ? l'autre carreau, s' ?gayaient d'une plus honn ?te fa ?on. Je ne lisais que beaucoup de curiosit ? sur leurs visages; pas le moindre vilain d ?sir, pas la plus petite m ?chante pens ?e. Elles venaient tour ? tour jeter un regard ?tonn ? par l' ?troite ouverture, et se retiraient, les unes un peu songeuses, les autres riant comme des folles.

A vrai dire, je ne sais trop ce qu'elles faisaient l ?. Je serais femme, si peu que je fusse jolie, que je n'aurais jamais la sottise id ?e de me d ?ranger pour aller voir l'homme qui m'aime. Les jours o ? mon coeur pleurerait d' ?tre seul, ces jours-l ? sont jours de printemps et de beau soleil, je m'en irais dans un sentier en fleurs me faire adorer de chaque passant. Le soir, je reviendrais riche d'amour.

Certes, mes curieuses n' ?taient pas toutes ?galement jolies. Les belles se moquaient bien de la science du magicien, depuis longtemps elles n'avaient plus besoin de lui. Les laides, au contraire, ne s' ?taient jamais trouv ?es ? pareille f ?te. Il en vint une, aux cheveux rares, ? la bouche grande, qui ne pouvait s' ?loigner du miroir magique; elle gardait aux l ?vres le sourire joyeux et navrant du pauvre apaisant sa faim apr ?s un long je ?ne.

Je me demandai quelles belles id ?es s' ?veillaient dans ces t ?tes folles. Ce n' ?tait pas un mince probl ?me. Toutes avaient, ? coup s ?r, vu en songe un prince se mettre ? leurs genoux; toutes d ?siraient mieux conna ?tre l'amant dont elles se souvenaient confus ?ment au r ?veil. Il y eut sans doute beaucoup de d ?ceptions; les princes

deviennent rares, et les yeux de notre ?me, qui s'ouvrent la nuit sur un monde meilleur, sont des yeux bien autrement complaisants que ceux dont nous nous servons le jour. Il y eut aussi de grandes joies; le songe se r?alisait, l'amant avait la fine moustache et la noire chevelure r?v?es.

Ainsi chacune, dans quelques secondes, vivait une vie d'amour. Romans na?fs, rapides comme l'esp?rance, qui se devinaient dans la rougeur des joues et dans les frissons plus amoureux du corsage.

Apr?s tout, ces filles ?taient peut-?tre des sottises, et je suis un sot moi-m?me d'avoir vu tant de choses, lorsqu'il n'y avait sans doute rien ? voir. Toutefois, je me rassurai compl?tement ? les ?tudier.

Je remarquai qu'hommes et femmes paraissaient en g?n?ral fort satisfaits de l'apparition. Le magicien n'aurait certes jamais eu le mauvais coeur de causer le moindre d?plaisir ? de braves gens qui lui donnaient deux sous.

Je m'approchai, j'appliquai, sans trop d'?motion, mon oeil droit contre la vitre. J'aper?us, entre deux grands rideaux rouges, une femme accoud?e au dossier d'un fauteuil. Elle ?tait vivement ?clair?e par des quinquets que je ne pouvais voir, et se d?tachait sur une toile peinte, tendue au fond; cette toile, coup?e par endroits, avait d? repr?senter jadis un galant bocage d'arbres bleus. Celle qui m'aime portait, en vision bien n?e, une longue robe blanche, ? peine serr?e ? la taille, tra?nant sur le plancher en fa?on de nuage. Elle avait au front un large voile ?galement blanc, retenu par une couronne de fleurs d'aub?pine. Le cher ange ?tait, ainsi v?tu, toute blancheur, toute innocence.

Elle s'appuyait coquettement, tournant les yeux vers moi, de grands yeux bleus caressants. Elle me parut ravissante sous le voile: tresses blondes perdues dans la mousseline, front candide de vierge, l?vres d?licates, fossettes qui sont nids ? baisers. Au premier regard, je la pris pour une sainte; au second, je lui trouvai un air bonne fille, point b?gueule du tout et fort accommodant.

Elle porta trois doigts ? ses l?vres, et m'envoya un baiser, avec une r?v?rence qui ne se sentait aucunement du royaume des ombres. Voyant qu'elle ne se d?cidait pas ? s'envoler, je fixai ses traits dans ma m?moire, et je me retirai.

Comme je sortais, je vis entrer l'Ami du peuple. Ce grave moraliste, qui parut m'?viter, courut donner le mauvais exemple d'une coupable curiosit?. Sa longue ?chine, courb?e en demi-cercle, fr?mit de d?sir; puis, ne pouvant aller plus loin, il baisa le verre magique.

VI

Je descendis les trois planches, je me trouvai de nouveau dans la foule, d?cid? ? chercher Celle qui m'aime, maintenant que je connaissais son sourire.

Les lampions fumaient, le tumulte croissait, le peuple se pressait ?

renverser les baraques. La fête en était cette heure de joie idole, où l'on risque d'avoir le bonheur d'être touché.

J'avais, en me dressant, un horizon de bonnets de linge et de chapeaux de soie. J'avancais, poussant les hommes, tournant avec précaution les grandes jupes des dames. Peut-être était-ce cette capote rose; peut-être cette coiffe de tulle ornée de rubans mauves; peut-être cette délicate toque de paille à plume d'autruche. Hélas! la capote avait soixante ans; la coiffe, abominablement laide, s'appuyait amoureusement à l'épaule d'un sapeur; la toque riait aux éclats, agrandissant les plus beaux yeux du monde, et je ne reconnaissais point ces beaux yeux.

Il y a, au-dessus des foules, je ne sais quelle angoisse, quelle immense tristesse, comme s'il se dégageait de la multitude un souffle de terreur et de pitié. Jamais je ne me suis trouvé dans un grand rassemblement de peuple sans éprouver un vague malaise. Il me semble qu'un épouvantable malheur menace ces hommes réunis, qu'un seul éclair va suffire, dans l'exaltation de leurs gestes et de leurs voix, pour les frapper d'immobilité, d'éternel silence.

Peu à peu, je ralentis le pas, regardant cette joie qui me navrait. Au pied d'un arbre, en plein dans la lumière jaune des lampions, se tenait debout un vieux mendiant, le corps roidi, horriblement tordu par une paralysie. Il levait vers les passants sa face blême, clignant les yeux d'une façon lamentable, pour mieux exciter la pitié. Il donnait à ses membres de brusques frissons de fièvre, qui le secouaient comme une branche sèche. Les jeunes filles, fraîches et rougissantes, passaient en riant devant ce hideux spectacle.

Plus loin, à la porte d'un cabaret, deux ouvriers se battaient. Dans la lutte, les verres avaient été renversés, et à voir couler le vin sur le trottoir, on eût dit le sang de larges blessures.

Les rires me parurent se changer en sanglots, les lumières devinrent un vaste incendie, la foule tourna, frappée d'épouvante. J'allais, me sentant triste à mourir, interrogeant les jeunes visages, et ne pouvant trouver Celle qui m'aime.

VII

Je vis un homme debout devant un des poteaux qui portaient les lampions, et le considérant d'un air profondément absorbé. A ses regards inquiets, je crus comprendre qu'il cherchait la solution de quelque grave problème. Cet homme était l'Ami du peuple.

Ayant tourné la tête, il m'aperçut;

--Monsieur, me dit-il, l'huile employée dans les fêtes coûte vingt sous le litre. Dans un litre, il y a vingt godets comme ceux que vous voyez là: soit un sou d'huile par godet. Or, ce poteau a seize rangs de huit godets chacun: cent vingt-huit godets en tout. De plus,--suivez bien mes calculs,--j'ai compté soixante poteaux semblables dans l'avenue, ce qui fait sept mille six cent quatre-vingts godets, ce qui fait par conséquent sept mille six cent quatre-vingts sous, ou mieux trois cent quatre-vingt-quatre francs.

En parlant ainsi, l'Ami du peuple gesticulait, appuyant de la voix sur les chiffres, courbant sa longue taille, comme pour se mettre à la portée de mon faible entendement. Quand il se tut, il se renversa triomphalement en arrière; puis, il croisa les bras, me regardant en face d'un air piteux.

--Trois cent quatre-vingt-quatre francs d'huile! s'écria-t-il, en scandant chaque syllabe, et le pauvre peuple manque de pain, monsieur! Je vous le demande, et je vous le demande les larmes aux yeux, ne serait-il pas plus honorable pour l'humanité, de distribuer ces trois cent quatre-vingt-quatre francs aux trois mille indigents que l'on compte dans ce faubourg? Une mesure aussi charitable donnerait à chacun d'eux environ deux sous et demi de pain. Cette pensée est faite pour faire réfléchir les âmes tendres, monsieur.

Voyant que je le regardais curieusement, il continua d'une voix mourante, en assurant ses gants entre ses doigts:

--Le pauvre ne doit pas rire, monsieur. Il est tout à fait déshonné qu'il oublie sa pauvreté pendant une heure. Qui donc pleurerait sur les malheurs du peuple, si le gouvernement lui donnait souvent de pareilles saturnales?

Il essuya une larme et me quitta. Je le vis entrer chez un marchand de vin, où il noya son émotion dans cinq ou six petits verres pris coup sur coup sur le comptoir.

VIII

Le dernier lampion venait de s'éteindre. La foule s'en était allée. Aux clartés vacillantes des réverbères, je ne voyais plus errer sous les arbres que quelques formes noires, couples d'amoureux attardés, ivrognes et sergents de ville promenant leur mélancolie. Les baraques s'allongeaient grises et muettes, aux deux bords de l'avenue, comme les tentes d'un camp désert.

Le vent du matin, un vent humide de rosée, donnait un frisson aux feuilles des ormes. Les émanations crépusculaires de la soirée avaient fait place à une fraîcheur délicate. Le silence attendri, l'ombre transparente de l'infini tombaient lentement des profondeurs du ciel, et la fête des toiles succédait à la foire des lampions. Les honnêtes gens allaient enfin pouvoir se divertir un peu.

Je me sentais tout ragaillardi, l'heure de mes joies tant venue. Je marchais d'un bon pas, montant et descendant les allées, lorsque je vis une ombre grise glisser le long des maisons. Cette ombre venait à moi, rapidement, sans paraître me voir; à la lueur de la lune, de la marche, au rythme cadencé des vêtements, je reconnus une femme.

Elle allait me heurter, quand elle leva instinctivement les yeux. Son visage m'apparut à la lueur d'une lanterne voisine, et voilà que je reconnus Celle qui m'aime: non pas l'immortelle au blanc nuage de mousseline; mais une pauvre fille de la terre, vêtue d'indienne déteinte. Dans sa misère, elle me parut charmante encore, bien que pâle et fatiguée. Je ne pouvais douter: c'étaient là les grands yeux,

les l?vres caressantes de la vision; et c'?tait, de plus, ? la voir ainsi de pr?s, la suavit? de traits que donne la souffrance.

Comme elle s'arr?tait une seconde, je saisis sa main, que je baisai. Elle leva la t?te et me sourit vaguement, sans chercher ? retirer ses doigts. Me voyant rester muet, l'?motion me serrant ? la gorge, elle haussa les ?paules, en reprenant sa marche rapide.

Je courus ? elle, je l'accompagnai, mon bras serr? ? sa taille. Elle eut un rire silencieux; puis frissonna et dit ? voix basse:

--J'ai froid: marchons vite.

Pauvre ange, elle avait froid! Sous le mince ch?le noir, ses ?paules tremblaient au vent frais de la nuit. Je l'embrassai sur le front, je lui demandai doucement:

--Me connais-tu?

Une troisi?me fois, elle leva les yeux, et sans h?siter:

--Non, me r?pondit-elle.

Je ne sais quel rapide raisonnement se fit dans mon esprit. A mon tour je frissonnai.

--O? allons-nous? lui demandai-je de nouveau.

Elle haussa les ?paules, avec une petite moue d'insouciance; elle me dit de sa voix d'enfant:

--Mais o? tu voudras, chez moi, chez toi, peu importe.

IX

Nous marchions toujours, descendant l'avenue. J'aper?us sur un banc deux soldats, dont l'un discourait gravement, tandis que l'autre ?coutait avec respect. C'?taient le sergent et le conscrit. Le sergent, qui me parut tr?s-?mu, m'adressa un salut moqueur, en murmurant:

--Les riches pr?tent parfois, monsieur.

Le conscrit, ?me tendre et na?ve, me dit d'un ton dolent:

--Je n'avais qu'elle, monsieur: vous me volez Celle qui m'aime.

Je traversai la route et pris l'autre all?e.

Trois gamins venaient ? nous, se tenant par les bras et chantant ? tue-t?te. Je reconnus les ?coliers. Les petits malheureux n'avaient plus besoin de feindre l'ivresse. Ils s'arr?t?rent, pouffant de rire, puis me suivirent quelques pas, me criant chacun d'une voix mal assur?e:

--H?! monsieur, madame vous trompe, madame est Celle qui m'aime!

Je sentais une sueur froide mouiller mes tempes. Je précipitais mes pas, ayant hâte de fuir, ne pensant plus à cette femme que j'emportais dans mes bras. Au bout de l'avenue, comme j'allais enfin quitter ce lieu maudit, je heurtai, en descendant du trottoir, un homme commodément assis dans le ruisseau. Il appuyait la tête sur la dalle, la face tournée vers le ciel, se livrant sur ses doigts à un calcul fort compliqué.

Il tourna les yeux, et, sans quitter l'oreiller:

--Ah! c'est vous, monsieur, me dit-il en balbutiant. Vous devriez bien m'aider à compter les toiles. J'en ai déjà trouvé plusieurs millions, mais je crains d'en oublier quelque-une. C'est de la statistique seule, monsieur, que dépend le bonheur de l'humanité.

Un hoquet l'interrompit. Il reprit en larmoyant:

--Savez-vous combien coûte une toile? Sûrement le bon Dieu a fait l'haut une grosse dépense, et le peuple manque de pain, monsieur! A quoi bon ces lampions? est-ce que cela se mange? quelle en est l'application pratique, je vous prie? Nous avons bien besoin de cette fêta éternelle. Allez, Dieu n'a jamais eu la moindre teinte d'économie sociale.

Il avait réussi à se mettre sur son séant; il promenait autour de lui des regards troubles, hochant la tête d'un air indigné. C'est alors qu'il vint à apercevoir ma compagne. Il tressaillit, et, le visage pourpre, tendit avidement les bras.

--Eh! eh! reprit-il, c'est Celle qui m'aime.

X

.....

.....

--"Voici, me dit-elle, je suis pauvre, je fais ce que je peux pour manger. L'hiver dernier, je passais quinze heures courbée sur un métier, et je n'avais pas du pain tous les jours. Au printemps, j'ai jeté mon aiguille par la fenêtre. Je venais de trouver une occupation moins fatigante et plus lucrative.

"Je m'habille chaque soir de mousseline blanche. Seule dans une sorte de réduit, appuyée au dossier d'un fauteuil, j'ai pour tout travail à sourire depuis six heures jusqu'à minuit. De temps à autre, je fais une révérence, j'envoie un baiser dans le vide. On me paye cela trois francs par séance.

"En face de moi, derrière une petite vitre encastrée dans la cloison, je vois sans cesse un oeil qui me regarde. Il est tantôt noir, tantôt bleu. Sans cet oeil, je serais parfaitement heureuse; il gâte le métier. Par moments, à le rencontrer toujours seul et fixe, il me prend de folles terreurs; je suis tentée de crier et de fuir.

"Mais il faut bien travailler pour vivre. Je souris, je salue, j'envoie un baiser. A minuit, j'efface mon rouge et je remets ma robe d'indienne. Bah! que de femmes, sans y ?tre forc?es, font ainsi les gracieuses devant un mur."

LA F?E AMOUREUSE

Entends-tu, Ninon, la pluie de d?cembre battre nos vitres? Le vent se plaint dans le long corridor. C'est une vilaine soir?e, une de ces soir?es o? le pauvre grelotte ? la porte du riche que le bal entra?ne dans ses danses, sous les lustres dor?s. Laisse l? tes souliers de satin, viens t'asseoir sur mes genoux, pr?s de l'?tre br?lant. Laisse l? la riche parure: je veux ce soir te dire un conte, un beau conte de f?e.

Tu sauras, Ninon, qu'il y avait autrefois, sur le haut d'une montagne, un vieux ch?teau sombre et lugubre. Ce n'?taient que tourelles, que remparts, que ponts-levis charg?s de cha?nes; des hommes couverts de fer veillaient nuit et jour sur les cr?neaux, et seuls les soldats trouvaient bon accueil aupr?s du comte Enguerrand, le seigneur du manoir.

Si tu l'avais aper?u, le vieux guerrier, se promenant dans les longues galeries, si tu avais entendu les ?clats de sa voix br?ve et mena?ante, tu aurais trembl? d'effroi, tout comme tremblait sa ni?ce Odette, la pieuse et jolie damoiselle. N'as-tu jamais remarqu?, le matin, une p?querette s'?panouir aux premiers baisers du soleil parmi des orties et des ronces! Telle s'?panouissait la jeune fille parmi de rudes chevaliers. Enfant, lorsque au milieu de ses jeux elle apercevait son oncle, elle s'arr?tait, et ses yeux se gonflaient de larmes. Maintenant, elle ?tait grande et belle; son sein s'emplissait de vagues soupirs; et un effroi plus ?pre encore la saisissait, chaque fois que venait ? para?tre le seigneur Enguerrand.

Elle demeurait dans une tourelle ?loign?e, s'occupant ? broder de belles banni?res, se reposant de ce travail en priant Dieu, en contemplant de sa fen?tre la campagne d'?meraude et le ciel d'azur. Que de fois, la nuit, se levant de sa couche, elle ?tait venue regarder les ?toiles, et, l?, que de fois son coeur de seize ans s'?tait ?lanc? vers les espaces c?lestes, demandant ? ces soeurs radieuses ce qui pouvait l'agiter ainsi. Apr?s ces nuits sans sommeil, apr?s ces ?lans d'amour, elle avait des envies de se suspendre au cou du vieux chevalier; mais une rude parole, un froid regard l'arr?taient, et, tremblante, elle reprenait son aiguille. Tu plains la pauvre fille, Ninon; elle ?tait comme la fleur fra?che et embaum?e dont on d?daigne l'?clat et le parfum.

Un jour, Odette la d?sol?e suivait de l'oeil en r?vant deux tourterelles qui fuyaient, lorsqu'elle entendit une voix douce au pied du ch?teau. Elle se pencha, elle vit un beau jeune homme qui, la chanson sur les l?vres, r?clamait l'hospitalit?. Elle ?couta et ne comprit pas les paroles; mais la voix douce oppressait son coeur, des larmes coulaient lentement le long de ses joues, mouillant une tige de marjolaine qu'elle tenait ? la main.

Le ch?teau resta ferm?, un homme d'armes cria des murs:

--Retirez-vous: il n'y a c?ans que des guerriers.

Odette regardait toujours. Elle laissa ?chapper la tige de marjolaine humide de larmes, qui s'en alla tomber aux pieds du chanteur. Ce dernier, levant les yeux, voyant cette t?te blonde, baisa la branche et s'?loigna, se retournant ? chaque pas.

Quand il eut disparu, Odette se mit ? son prie-Dieu, o? elle fit une longue pri?re. Elle remerciait le ciel sans savoir pourquoi; elle se sentait heureuse, tout en ignorant le sujet de sa joie.

La nuit, elle eut un beau r?ve. Il lui sembla voir la tige de marjolaine qu'elle avait jet?e. Lentement, du sein des feuilles frissonnantes, se dressa une f?e, mais une f?e si mignonne, avec des ailes de flamme, une couronne de myosotis et une longue robe verte, couleur de l'esp?rance.

--Odette, dit-elle harmonieusement, je suis la f?e Amoureuse. C'est moi qui t'ai envoy? ce matin Lo?s, le jeune homme ? la voix douce; c'est moi qui, voyant tes pleurs, ai voulu les s?cher. Je vais par la terre glanant des coeurs et rapprochant ceux qui soupirent. Je visite la chaumi?re aussi bien que le manoir, je me suis plus souvent ? unir la houlette au sceptre des rois. Je s?me des fleurs sous les pas de mes prot?g?s, je les encha?ne avec des fils si brillants et si pr?cieux, que leurs coeurs en tressaillent de joie. J'habite les herbes des sentiers, les tisons ?tincelants du foyer d'hiver, les draperies du lit des ?poux; et partout o? mon pied se pose, naissent les baisers et les tendres causeries. Ne pleure plus, Odette: je suis Amoureuse, la bonne f?e, et je viens s?cher tes larmes.

Et elle rentra dans sa fleur, qui redevint bouton en repliant ses feuilles.

Tu le sais bien, toi, Ninon, que la f?e Amoureuse existe. Vois-la danser dans notre foyer, et plains les pauvres gens qui ne croiront pas ? ma belle f?e.

Lorsque Odette s'?veilla, un rayon de soleil ?clairait sa chambre, un chant d'oiseau montait du dehors, et le vent du matin caressait ses tresses blondes, parfum? du premier baiser qu'il venait de donner aux fleurs. Elle se leva, joyeuse, elle passa la journ?e ? chanter, esp?rant en ce que lui avait dit la bonne f?e. Elle regardait par instants la campagne, souriant ? chaque oiseau qui passait, sentant en elle des ?lans qui la faisaient bondir et frapper ses petites mains l'une contre l'autre.

Le soir venu, elle descendit dans la grande salle du ch?teau. Pr?s du comte Enguerrand se trouvait un chevalier qui ?coutait les r?cits du vieillard. Elle prit sa quenouille, s'assit devant l'?tre o? chantait le grillon, et le fuseau d'ivoire tourna rapidement entre ses doigts.

Au fort de son travail, ayant jet? les yeux sur le chevalier, elle lui vit la tige de marjolaine entre les mains, et voit qu'elle reconnut Lo?s ? la voix douce. Un cri de joie faillit lui ?chapper. Pour cacher sa rougeur, elle se pencha vers les cendres, remuant les tisons avec une longue tige de fer. Le brasier cr?pita, les flammes s'effar?rent, des gerbes bruyantes jaillirent, et soudain, du milieu des ?tincelles,

surgit Amoureuse, souriante et empressée. Elle secoua de sa robe verte les parcelles embrasées qui couraient sur la soie, pareilles à des paillettes d'or; elle s'élança dans la salle, elle vint, invisible pour le comte, se placer derrière les jeunes gens. Là, tandis que le vieux chevalier contait un combat effroyable contre les Infidèles, elle leur dit doucement:

--Aimez-vous, mes enfants. Laissez les souvenirs à l'austère vieillesse, laissez-lui les longs récits auprès des tisons ardents. Qu'au p étincellement de la flamme ne se mêle que le bruit de vos baisers. Plus tard il sera temps d'adoucir vos chagrins en vous rappelant ces douces heures. Quand on aime à seize ans, la voix est inutile; un seul regard en dit plus qu'un grand discours. Aimez-vous, mes enfants; laissez parler la vieillesse.

Puis elle les recouvrit de ses ailes, si bien que le comte, qui expliquait comme quoi le géant Buch Tête-de-fer fut occis par un terrible coup de Giralda la lourde épée, ne vit pas Loïs déposant son premier baiser sur le front d'Odette frissonnante.

Il faut, Ninon, que te je parle de ces belles ailes de ma femme Amoureuse. Elles étaient transparentes comme verre et menues comme ailes de moucheron. Mais, lorsque deux amants se trouvaient en présence d'être vus, elles grandissaient, grandissaient, et devenaient si obscures, si épaisses, qu'elles arrêtaient les regards et étouffaient le bruit des baisers. Aussi le vieillard continua-t-il longtemps son prodigieux récit, et longtemps Loïs caressa Odette la blonde, à la barbe du méchant suzerain.

Mon Dieu! mon Dieu! les belles ailes que c'était! Les jeunes filles, m'a-t-on dit, les retrouvent parfois: plus d'une sait ainsi se cacher aux yeux des grands-parents. Est-ce vrai, Ninon?

Lorsque le comte eut fini sa longue histoire, la femme Amoureuse disparut dans la flamme, et Loïs s'en alla, remerciant son hôte, envoyant un dernier baiser à Odette. La jeune fille dormit si heureuse, cette nuit-là, qu'elle rêva des montagnes de fleurs éclatantes par des milliers d'étoiles, chacun mille fois plus brillant que le soleil.

Le lendemain, elle descendit au jardin, cherchant les tonnelles obscures. Elle rencontra un guerrier, le salua, et allait s'éloigner, lorsqu'elle lui vit dans la main la tige de marjolaine baignée de larmes. Et voilà qu'elle reconnut encore Loïs à la voix douce, qui venait de rentrer au château sous un nouveau déguisement. Il la fit asseoir sur un banc de gazon, auprès d'une fontaine. Ils se regardaient tous deux, ravis de se voir en plein jour. Les fauvettes chantaient, on sentait dans l'air que la bonne femme devait rôder par là. Je ne te dirai pas toutes les paroles qu'entendirent les vieux chènes discrets; c'était plaisir de voir les amoureux bavarder si longtemps, si longtemps, qu'une fauvette qui se trouvait dans un buisson voisin, eut le temps de se bâtir un nid.

Tout à coup les pas lourds du comte Enguerrand se firent entendre dans l'allée. Les deux pauvres amoureux tremblèrent. Mais l'eau de la fontaine chanta plus doucement, et Amoureuse sortit, riante et empressée, du flotclair de la source. Elle entourra les amants de ses ailes, puis glissa légèrement avec eux, passant à côté du comte, qui fut fort étonné d'avoir ouï des voix et de ne trouver personne.

Elle berce ses protégés, elle va, leur répondant tout bas:

--Je suis celle qui protège les amours, celle qui ferme les yeux et les oreilles des gens qui n'aiment plus. Ne craignez rien, beaux amoureux: aimez-vous sous le jour éclatant, dans les allées, près de l'eau des fontaines, partout où vous serez. Je suis là; je veille sur vous. Dieu m'a mise ici-bas pour que les hommes, ces railleurs de toute sainteté, ne viennent jamais troubler vos pures émotions. Il m'a donné mes belles ailes et m'a dit: "Va, et que les jeunes cœurs se rejoignent." Aimez-vous, je suis là et je veille sur vous.

Et elle allait, butinant la rosée qui était sa seule nourriture, entraînant, dans une ronde joyeuse, Odette et Loïs, dont les mains se trouvaient enlacées.

Tu me demanderas ce qu'elle fit des deux amants. Vraiment, mon amie, je n'ose te le dire. J'ai peur que tu ne te refuses à me croire, ou bien que, jalouse de leur fortune, tu ne me rendes plus mes baisers. Mais te voilà toute curieuse, mon chante fille, et je vois bien qu'il me faut te contenter.

Or, apprends que la fête rida ainsi jusqu'à la nuit. Lorsqu'elle voulut séparer les amants, elle les vit si chagrins, mais si chagrins de se quitter, qu'elle se mit à leur parler tout bas. Il paraît qu'elle leur disait quelque chose de bien beau, car leurs visages rayonnaient et leurs yeux grandissaient de joie. Et, lorsqu'elle eut parlé et qu'ils eurent consenti, elle toucha leurs fronts de sa baguette.

Soudain... Oh! Ninon, quels yeux grands d'étonnement! Comme tu frapperais du pied, si je n'achevais pas!

Soudain Loïs et Odette furent changés en tiges de marjolaine, mais de marjolaine si belle, qu'il n'y a qu'une fête pour en faire de pareille. Elles se trouvaient placées côte à côte, si près l'une de l'autre que leurs feuilles se mêlaient. C'étaient là des fleurs merveilleuses qui devaient rester épanouies, en changeant éternellement leurs parfums et leur rosée.

Quant au comte Enguerrand, il se consola, dit-on, en contant chaque soir comme quoi le géant Buch Tête-de-Fer fut occis par un terrible coup de Giralda la lourde épée.

Et maintenant, Ninon, lorsque nous gagnerons la campagne, nous chercherons les marjolaines enchantées pour leur demander dans quelle fleur se trouve la fête Amoureuse. Peut-être, mon amie, une morale se cache-t-elle sous ce conte. Mais je ne te l'ai dit, nos pieds devant l'étre, que pour te faire oublier la pluie de décembre qui bat nos vitres, et t'inspirer, ce soir, un peu plus d'amour pour le jeune conteur.

LE SANG

Voici donc bien des rayons, bien des fleurs, bien des parfums. N'es-tu pas lasse, Ninon, de ce printemps éternel? Toujours aimer, toujours

chanter le r?ve des seize ans. Tu t'endors le soir, m?chante fille, lorsque je te parle longuement des coquetteries de la rose et des infid?lit?s de la libellule. Tes grands yeux, tu les fermes d'ennui, et moi, qui ne peux plus y puiser l'inspiration, je b?gaye sans parvenir ? trouver un d?nouement.

J'aurai raison de tes paupi?res paresseuses, Ninon. Je veux te dire aujourd'hui un conte si terrible, que tu ne les fermeras de huit jours. ?coute. La terreur est douce apr?s un trop long sourire.

Quatre soldats, le soir de la victoire, avaient camp? dans un coin d?sert du champ de bataille. L'ombre ?tait venue, et ils soupaient joyeusement au milieu des morts.

Assis dans l'herbe, autour d'un brasier, ils grillaient sur les charbons des tranches d'agneau, qu'ils mangeaient saignantes encore. La lueur rouge du foyer les ?clairait vaguement, projetant au loin leurs ombres gigantesques. Par instants, de p?les ?clairs couraient sur les armes gisant aupr?s d'eux, et alors on apercevait dans la nuit des hommes qui dormaient les yeux ouverts.

Les soldats riaient avec de longs ?clats, sans voir ces regards qui se fixaient sur eux. La journ?e avait ?t? rude. Ne sachant ce que leur gardait le lendemain, ils f?taient les vivres et le repos du moment.

La Nuit et la Mort volaient sur le champ de bataille, o? leurs grandes ailes secouaient le silence et l'effroi.

Le repas achev?, Gneuss chanta. Sa voix sonore se brisait dans l'air morne et d?sol?: la chanson, joyeuse sur ses l?vres, sanglotait avec l'?cho. ?tonn? de ces accents qui sortaient de sa bouche et qu'il ne connaissait point, le soldat chantait plus haut, quand un cri terrible, sorti de l'ombre, traversa l'espace.

Gneuss se tut, comme pris de malaise. Il dit ? Elberg:

--Va donc voir quel cadavre s'?veille.

Elberg prit un tison enflamm? et s'?loigna. Ses compagnons purent le suivre quelques instants ? la lueur de la torche. Ils le virent se courber, interrogeant les morts, fouillant les buissons de son ?p?e. Puis il disparut.

--Cl?rian, dit Gneuss apr?s un silence, les loups r?dent ce soir: va chercher notre ami.

Et Cl?rian se perdit ? son tour dans les t?n?bres.

Gneuss et Flem, las d'attendre, s'envelopp?rent dans leurs manteaux, couch?s tous deux aupr?s du brasier demi-?teint. Leurs yeux se fermaient, lorsque le m?me cri terrible passa sur leurs t?tes. Flem se leva, silencieux, et marcha vers l'ombre o? s'?taient effac?s ses deux compagnons.

Alors Gneuss se trouva seul. Il eut peur, peur de ce gouffre noir, o? courait un r?le d'agonie. Il jeta dans le brasier des herbes s?ches, esp?rant que la clart? du feu dissiperait son effroi. La flamme monta, sanglante, le sol fut ?clair? d'un large cercle lumineux; dans ce cercle, les buissons dansaient fantastiquement, et les morts, qui

dormaient ? leur ombre, semblaient secou?s par des mains invisibles.

Gneuss eut peur de la lumi?re. Il dispersa les branches enflamm?es, il les ?teignit sous ses talons. Comme l'ombre retombait, plus pesante et plus ?paisse, il frissonna, redoutant d'entendre passer le cri de mort. Il s'assit, puis se releva pour appeler ses compagnons. Les ?clats de sa voix l'effray?rent; il craignit d'avoir attir? sur lui l'attention des cadavres.

La lune parut, et Gneuss vit avec ?pouvante un p?le rayon glisser sur le champ de bataille. Maintenant la nuit n'en cachait plus l'horreur. La plaine d?vast?e, sem?e de d?bris et de morts, s'?tendait devant le regard, couverte d'un linceul de lumi?re; et cette lumi?re, qui n'?tait pas le jour, ?clairait les t?n?bres, sans en dissiper les horreurs muettes.

Gneuss, debout, la sueur au front, eut la pens?e de monter sur la colline ?teindre le p?le flambeau des nuits. Il se demanda ce qu'attendaient les morts pour se dresser et venir l'entourer, maintenant qu'ils le voyaient. Leur immobilit? devint une angoisse pour lui; dans l'attente de quelque ?v?nement terrible, il ferma les yeux.

Et, comme il ?tait l?, il sentit une chaleur ti?de au talon gauche. Il se baissa vers le sol, il vit un mince ruisseau de sang qui fuyait sous ses pieds. Ce ruisseau, bondissant de cailloux en cailloux, coulait avec un gai murmure; il sortait de l'ombre, se tordait dans un rayon de lune, pour s'enfuir et retourner dans l'ombre; on e?t dit un serpent aux noires ?cailles dont les anneaux glissaient et se suivaient sans fin. Gneuss recula sans pouvoir refermer les yeux; une effrayante contraction les tenait grands ouverts, fix?s sur le flot sanglant.

Il le vit se gonfler lentement, s'?largir dans son lit. Le ruisseau devint rivi?re, rivi?re lente et paisible qu'un enfant aurait franchie d'un ?lan. La rivi?re devint torrent et passa sur le sol avec un bruit sourd, rejetant sur les bords une ?cume rouge?tre. Le torrent devint fleuve, fleuve immense.

Ce fleuve emportait les cadavres; et c'?tait un horrible prodige que ce sang sorti des blessures en telle abondance qu'il charriait les morts.

Gneuss reculait toujours devant le flot qui montait. Ses regards n'apercevaient plus l'autre rive; il lui semblait que la vall?e se changeait en lac.

Soudain, il se trouva adoss? contre une rampe de roches; il dut s'arr?ter dans sa fuite. Alors il sentit la vague battre ses genoux. Les morts qu'emportait le courant, l'insultaient au passage; chacune de leurs blessures devenait une bouche qui le raillait de son effroi. La mer ?paisse montait, montait toujours; maintenant elle sanglotait autour de ses hanches. Il se dressa dans un supr?me effort, se cramponna aux fentes des roches; les roches se bris?rent, il retomba, et le flot couvrit ses ?paules.

La lune p?le et morne regardait cette mer o? ses rayons s'?teignaient sans reflet. La lumi?re flottait dans le ciel. La nappe immense, toute d'ombre et de clameurs, paraissait l'ouverture b?ante d'un ab?me.

La vague montait, montait; elle rougit de son ?cume les l?vres de Gneuss.

II

A l'aube, Elberg en arrivant ?veilla Gneuss qui dormait, la t?te sur une pierre.

--Ami, dit-il, je me suis ?gar? dans les buissons. Comme je m'?tais assis au pied d'un arbre, le sommeil m'a surpris et les yeux de mon ?me ont vu se d?rouler des sc?nes ?tranges, dont le r?veil n'a pu dissiper le souvenir.

Le monde ?tait ? son enfance. Le ciel semblait un immense sourire. La terre, vierge encore, s'?panouissait aux rayons de mai, dans sa chaste nudit?. Le brin d'herbe verdissait, plus grand que le plus grand de nos ch?nes: les arbres ?largissaient dans l'air des feuillages qui nous sont inconnus. La s?ve coulait largement dans les veines du monde, et le flot s'en trouvait si abondant, que, ne pouvant se contenter des plantes, il ruisselait dans les entrailles des roches et leur donnait la vie.

Les horizons s'?tendaient calmes et rayonnants. La sainte nature s'?veillait. Comme l'enfant qui s'agenouille au matin et remercie Dieu de la lumi?re, elle ?panchait vers le ciel tous ses parfums, toutes ses chansons, parfums p?n?trants, chansons ineffables, que mes sens pouvaient ? peine supporter, tant l'impression en ?tait divine.

La terre, douce et f?conde, enfantait sans douleur. Les arbres ? fruit croissaient ? l'aventure, les champs de bl? bordaient les chemins, comme font aujourd'hui les champs d'orties. On sentait dans l'air que la sueur humaine ne se m?lait point encore aux souffles du ciel. Dieu seul travaillait pour ses enfants.

L'homme, comme l'oiseau, vivait d'une nourriture providentielle. Il allait, b?nissant Dieu, cueillant les fruits de l'arbre, buvant l'eau de la source, s'endormant le soir sous un abri de feuillage. Ses l?vres avaient horreur de la chair; il ignorait le go?t du sang, il ne trouvait de saveurs qu'aux seuls mets que la ros?e et le soleil pr?paraient pour ses repas.

C'est ainsi que l'homme restait innocent et que son innocence le sacrait roi des autres ?tres de la cr?ation. Tout ?tait concorde. Je ne sais quelle blancheur avait le monde, quelle paix supr?me le ber?ait dans l'infini. L'aile des oiseaux ne battait pas pour la fuite; les for?ts ne cachaient pas d'asiles dans leurs taillis. Toutes les cr?atures de Dieu vivaient au soleil, ne formant qu'un peuple, n'ayant qu'une loi, la bont?.

Moi, je marchais parmi ces ?tres, au milieu de cette nature. Je me sentais devenir plus fort et meilleur. Ma poitrine aspirait longuement l'air du ciel. J'?prouvais, quittant soudain nos vents empest?s pour ces brises d'un monde plus pur, la sensation d?licieuse du mineur remontant au grand air.

Comme l'ange des rêves berçait toujours mon sommeil, voici ce que vit mon esprit dans une forêt où il s'était égaré.

Deux hommes suivaient un étroit sentier perdu sous le feuillage. Le plus jeune marchait en avant; l'insouciance chantait sur sa lèvre; son regard avait une caresse pour chaque brin d'herbe. Parfois, il se tournait pour sourire à son compagnon. Je ne sais à quelle douceur je reconnus que c'était lui; un sourire de frère.

Les lèvres et les yeux de l'autre homme restaient sombres et muets. Il couvrait la nuque de l'adolescent d'un regard de haine, hâtant sa marche, trébuchant derrière lui. Il semblait poursuivre une victime qui ne fuyait pas.

Je le vis couper le tronc d'un arbre, qu'il façonna grossièrement en massue. Puis, craignant de perdre son compagnon, il courut, cachant son arme derrière lui. Le jeune homme, qui s'était assis pour l'attendre, se leva à son approche, et le baisa au front, comme après une longue absence.

Ils se remirent à marcher. Le jour baissait. L'enfant pressa le pas, en apercevant au loin, entre les derniers troncs de la forêt, les lignes tendres d'un coteau, jaune de l'adieu du soleil. L'homme sombre crut qu'il fuyait. Alors il leva le tronc d'arbre.

Son jeune frère se tournait. Une joyeuse parole d'encouragement était sur ses lèvres. Le tronc d'arbre lui égratigna la face, et le sang jaillit.

Le brin d'herbe qui en reçut la première goutte, la secoua avec horreur sur la terre. La terre but cette goutte, frémissante, épouvantée; un long cri de répugnance s'échappa de son sein, et le sable du sentier rendit le hideux breuvage en mousse sanglante.

Au cri de la victime, je vis les créatures se disperser sous le vent de l'effroi. Elles s'enfuirent par le monde, évitant les chemins frayés; elles se postèrent dans les carrefours, et les plus forts attaquèrent les plus faibles. Je les vis dans l'isolement polir leurs crocs et aiguiser leurs griffes. Le grand brigandage de la création commençait.

Alors passa devant moi l'éternelle fuite. L'épervier fondit sur l'hirondelle, l'hirondelle dans son vol saisit le moucheron, le moucheron se posa sur le cadavre. Depuis le ver jusqu'au lion, tous les êtres se sentirent menacés. Le monde se mordit la queue et se devora éternellement.

La nature elle-même, frappée d'horreur, eut une longue convulsion. Les lignes pures des horizons se brisèrent. Les aurores et les soleils couchants eurent de sanglants nuages; les eaux se précipitèrent avec d'éternels sanglots, et les arbres, tordant leurs branches, jetèrent chaque année des feuilles flétries à la terre.

III

Comme Elberg se taisait, Clérian parut. Il s'assit entre ses deux

compagnons et leur dit:

--Je ne sais si j'ai vu ou si j'ai rêvé? ce que je vais conter, tant le rêve avait de réalité?, tant la réalité paraissait un rêve.

Je me suis trouvé sur un chemin qui traversait le monde. Il était bordé de villes, et les peuples le suivaient dans leurs voyages.

J'ai vu que les dalles en étaient noires. Mes pieds glissaient, et j'ai reconnu qu'elles étaient noires de sang. Dans sa largeur, le chemin s'inclinait en deux pentes; un ruisseau, coulant au centre, roulait une eau rouge et épaisse.

J'ai suivi ce chemin où la foule s'agitait. J'allais de groupe en groupe, regardant la vie passer devant moi.

Ici, des prêtres immolaient leurs filles dont ils avaient promis le sang à quelque dieu monstrueux. Les blondes têtes se penchaient sous le couteau, pâles au baiser de la mort.

Là, des vierges frémisantes et fiévreuses se frappaient pour se dérober à de honteux embrassements, et la tombe servait de blanche robe à leur virginité.

Plus loin, des amantes mouraient sous les baisers. Celle-ci, pleurant son abandon, expirait sur le rivage, les yeux fixés sur les flots qui avaient emporté son cœur; celle-là, assassinée entre les bras de l'amant, s'envolait à son cou, emportés tous deux dans une éternelle étreinte.

Plus loin, des hommes, las d'ombre et de misère, envoyaient leurs âmes trouver dans un monde meilleur une liberté vainement cherchée sur cette terre.

Partout, les pieds des rois laissaient sur les dalles de sanglantes empreintes. Celui-ci a marché dans le sang de son frère; celui-là, dans le sang de son peuple; cet autre, dans le sang de son Dieu. Leurs pas rouges sur la poussière faisaient dire à la foule: Un roi a passé là.

Les prêtres gorgeaient les victimes; puis, penchés stupidement sur leurs entrailles palpitantes, prétendaient y lire les secrets du ciel. Ils portaient des épées sous leurs robes et prêchaient la guerre au nom de leur Dieu. Les peuples, à leur voix, se ruant les uns sur les autres, se dévoraient pour la glorification du Père commun.

L'humanité entière était ivre; elle battait les murs, elle se vautrait, sur les dalles souillées d'une boue hideuse. Les yeux fermés, tenant à deux mains un glaive à double tranchant, elle frappait dans la nuit et massacrait.

Un souffle humide de carnage passait sur la foule qui se perdait au loin dans un brouillard rougeâtre. Elle courait, emportée dans un élan d'impouvante, elle se roulait dans l'orgie avec des éclats de plus en plus furieux. Elle foulait aux pieds ceux qui tombaient, et faisait rendre aux blessures la dernière goutte de sang. Elle haletait de rage, maudissant le cadavre, d'es qu'elle ne pouvait plus en arracher une plainte.

La terre buvait, buvait avidement; ses entrailles n'avaient plus de r?pugnance pour la liqueur ?cre. Comme l'?tre avili par l'ivresse, elle se gorgeait de lie.

Je pressais le pas, ayant h?te de ne plus voir mes fr?res. Le noir chemin s'?tendait toujours aussi vaste ? chaque nouvel horizon; le ruisseau que je suivais semblait porter le flot sanglant ? quelque mer inconnue.

Et comme j'avan?ais, je vis la nature devenir sombre et s?v?re. Le sein des plaines se d?chirait profond?ment. Des blocs de rocher partageaient le sol en st?riles collines et en vallons t?n?breux. Les collines montaient, les vallons se creusaient de plus en plus; la pierre devenait montagne, le sillon se changeait en ab?me.

Pas un feuillage, pas une mousse; des roches d?sol?es, la t?te blanchie par le soleil, les pieds t?n?breux et mang?s par l'ombre. Le chemin passait au milieu de ces roches, dans un silence de mort.

Enfin il fit un brusque d?tour, et je me trouvai dans un site fun?bre.

Quatre montagnes, s'appuyant lourdement les unes sur les autres, formaient un immense bassin. Leurs flancs, roides et unis, qui s'?levaient, pareils aux murs d'une ville cyclop?enne, faisaient de l'enceinte un puits gigantesque dont la largeur emplissait l'horizon.

Et ce puits, dans lequel tombait le ruisseau, ?tait plein de sang. La mer ?paisse et tranquille montait lentement de l'ab?me. Elle semblait dormir dans son lit de rochers. Le ciel la refl?tait en nu?es de pourpre.

Alors je compris que l? se rendait tout le sang vers? par la violence. Depuis le premier meurtre, chaque blessure a pleur? ses larmes dans ce gouffre, et les larmes y ont coul? si abondantes, que le gouffre s'est empli.

--J'ai vu, cette nuit, dit Gneuss, un torrent qui allait se jeter dans ce lac maudit.

--Frapp? d'horreur, reprit Cl?rian, je m'approchai du bord, sondant du regard la profondeur des flots. Je reconnus ? leur bruit sourd qu'ils s'enfon?aient jusqu'au centre de la terre. Puis, mon regard s'?tant port? sur les rochers de l'enceinte, je vis que le flot en gagnait les cimes. La voix de l'ab?me me cria: "Le flot qui monte, montera toujours et atteindra les sommets. Il montera encore, et alors un fleuve ?chapp? du terrible bassin se pr?cipitera dans les plaines. Les montagnes, lasses de lutter avec la vague, s'affaisseront. Le lac entier s'?croulera sur le monde, et l'inondera. C'est ainsi que des hommes qui na?tront, mourront noy?s dans le sang vers? par leurs p?res."

--Le jour est proche, dit Gneuss: les vagues ?taient hautes, la nuit derni?re.

Le soleil se levait, lorsque Clorian acheva le récit de son rêve. Un son de trompette qu'apportait le vent du matin, se faisait entendre vers le nord. C'était le signal qui rassemblait autour du drapeau les soldats dispersés dans la plaine.

Les trois compagnons se levèrent et prirent leurs armes. Ils s'éloignaient, jetant un dernier regard sur le foyer éteint, lorsqu'ils virent Flem venir vers eux en courant dans les hautes herbes. Ses pieds étaient blancs de poussière.

--Amis, dit-il, je ne sais d'où je viens, tant ma course a été rapide. Pendant de longues heures, j'ai vu la ronde chevelue des arbres fuir derrière moi. Le bruit de mes pas qui me berçait m'a fait clore les paupières, et, toujours courant, sans que mon élan se ralentisse, j'ai dormi d'un sommeil étrange.

Je me suis trouvé sur une colline désolée. Un soleil ardent frappait les grands rocs. Mes pieds ne pouvaient se poser sans que la chair en fût brûlée. J'avais hâte d'atteindre la cime.

Et, comme je me précipitais dans mes bonds, je vis monter un homme qui marchait lentement. Il était couronné d'épines; un lourd fardeau pesait sur ses épaules, une sueur de sang inondait sa face. Il allait péniblement, chancelant à chaque pas.

Le sol brûlait, je ne pus subir son supplice; je montai l'attendre sous un arbre, au sommet de la colline. Alors je reconnus qu'il portait une croix. A sa couronne, sur sa robe pourpre tachée de boue, je crus comprendre que c'était lui un roi, et j'eus grande joie de sa souffrance.

Des soldats le suivaient, pressant sa marche du fer de leur lance. Arrivés sur la roche la plus élevée, ils le dépouillèrent de ses vêtements, ils le couchèrent sur l'arbre sinistre.

L'homme souriait tristement. Il tendit les mains grandes ouvertes aux bourreaux; les clous y firent deux trous sanglants. Puis, rapprochant ses pieds l'un de l'autre, il les croisa, et un seul clou suffit.

Couché sur le dos, il se taisait en regardant le ciel. Deux larmes coulaient lentement sur ses joues, larmes qu'il ne sentait pas, et qui se perdaient dans le sourire résigné de ses lèvres.

La croix fut dressée, le poids du corps agrandit horriblement les blessures, et j'entendis les os se briser. Le crucifié eut un long frisson. Puis, il se remit à regarder le ciel.

Moi, je le contemplais. Voyant sa grandeur dans la mort, je disais: "Cet homme n'est pas un roi." Alors j'eus pitié, je criai aux soldats de le frapper au cœur.

Une fauvette chantait sur la croix. Son chant était triste et parlait à mes oreilles comme la voix d'une vierge en pleurs.

--Le sang colore la flamme, disait-elle, le sang empourpre la fleur, le sang rougit la nue. Je me suis posée sur le sable, mes pattes étaient sanglantes; j'ai effleuré les branches du chêne, mes ailes étaient rouges.

"J'ai rencontr? un juste, je l'ai suivi. Je venais de me baigner dans la source, et ma robe ?tait pure. Mon chant disait: R?jouissez-vous, mes plumes: sur l'?paule de cet homme, vous ne serez plus souill?es de la pluie du meurtre.

"Mon chant dit aujourd'hui: Pleure, fauvette du Golgotha, pleure ta robe tach?e par le sang de celui qui te gardait l'asile de son sein. Il est venu pour rendre la blancheur aux fauvettes, h?las! et les hommes le forcent ? me mouiller de la ros?e de ses plaies.

"Je doute, et je pleure ma robe tach?e. O? trouverai-je ton fr?re, ? J?sus! pour qu'il m'ouvre son v?tement de lin? Ah! pauvre ma?tre, quel fils n? de toi lavera mes plumes que tu rougis de ton sang?"

Le crucifi? ?coutait la fauvette. Le vent de la mort faisait battre ses paupi?res; l'agonie tordait ses l?vres. Son regard se leva vers l'oiseau, plein d'un doux reproche; son sourire brilla, serein comme l'esp?rance.

Alors, il poussa un grand cri. Sa t?te se pencha sur sa poitrine, et la fauvette s'enfuit, emport?e dans un sanglot. Le ciel devint noir, la terre fr?mit dans l'ombre.

Je courais toujours et je dormais. L'aurore ?tait venue, les vall?es s'?veillaient, rieuses dans les brouillards du matin. L'orage de la nuit avait donn? plus de s?r?nit? au ciel, plus de vigueur aux feuilles vertes. Mais le sentier se trouvait bord? des m?mes ?pines qui me d?chiraient la veille; les m?mes cailloux durs et tranchants roulaient sous mes pieds; les m?mes serpents rampaient dans les buissons et me mena?aient au passage. Le sang du juste avait coul? dans les veines du vieux monde, sans lui rendre l'innocence de sa jeunesse.

La fauvette passa sur ma t?te, et me cria:

--Va, va, je suis bien triste. Je ne puis trouver une source assez pure o? me baigner. Regarde, la terre est m?chante comme hier. J?sus est mort, et l'herbe n'a pas fleuri. Va, va, ce n'est qu'un meurtre de plus.

V

La trompette sonnait toujours le d?part.

--Fils, dit Gneuss, c'est un laid m?tier que le n?tre. Notre sommeil est troubl? par les fant?mes de ceux que nous frappons. J'ai, comme vous, senti, pendant de longues heures, le d?mon du cauchemar peser sur ma poitrine. Voici trente ans que je tue, j'ai besoin de sommeil. Laissons l? nos fr?res. Je connais un vallon o? les charrues manquent de bras. Voulez-vous que nous go?tions au pain du travail?

--Nous le voulons, r?pondirent ses compagnons.

Alors les soldats creus?rent un grand trou au pied d'une roche, et enterr?rent leurs armes. Ils descendirent se baigner ? la rivi?re; puis, tous quatre se tenant par les bras, ils disparurent au coude du

sentier.

LES VOLEURS ET L'ŒNE

I

Je connais un jeune homme, Ninon, que tu gronderais fort. L'on adore Balzac et ne peut souffrir George Sand; le livre de Michelet a failli le rendre malade. Il dit naïvement que la femme n'est esclave, il ne prononce jamais sans rire les mots d'amour et de pudeur. Ah! comme il vous maltraite! Sans doute, il se recueille la nuit pour vous mieux déchirer le jour. Il a vingt ans.

La laideur lui paraît un crime. Des yeux petits, une bouche trop grande, le mettent hors de lui. Il prétend que, puisqu'il n'y a pas de fleurs laides dans les prêtres, toutes les jeunes filles doivent naïvement être également belles. Quand le hasard le met dans la rue face à face avec un laideron, trois jours durant il maudit les cheveux rares, les pieds larges, les mains épaisses. Lorsqu'au contraire la femme est jolie, il sourit machamment, et le silence qu'il garde alors est formidable de mauvaises pensées.

Je ne sais laquelle de vous trouverait grâce devant lui. Brunettes et blondes, jeunes et vieilles, gracieuses et contrefaites, il vous enveloppe toutes dans le même anathème. Le vilain garçon! Et comme son regard rit tendrement! comme sa parole est douce et caressante!

L'on vit en plein quartier Latin.

Ici, Ninon, je me trouve fort embarrassé. Pour un rien, je me tairais, maudissant l'heure où j'ai eu l'étrange fantaisie de te commencer ce récit. Tes oreilles curieuses sont grandes ouvertes au scandale, et je ne sais trop comment t'introduire dans un monde où tu n'as jamais mis le bout de tes petits pieds.

Ce monde, ma bien-aimée, serait le paradis, s'il n'était l'enfer.

Ouvrons le livre du poète, lisons le chant de la vingtième année. Vois, la fenêtre se tourne au midi; la mansarde, pleine de fleurs et de lumière, est si haute, si haute dans le ciel, que parfois on entend les anges causer sur le toit. Comme font les oiseaux qui choisissent la branche la plus élevée pour dérober leurs nids aux mains des hommes, les amoureux ont bûti le leur au dernier étage. Là, ils ont la première caresse du matin et le dernier adieu du soleil.

De quoi vivent-ils? qui le sait? Peut-être de baisers et de sourires. Ils s'aiment tant, qu'ils n'ont pas le loisir de songer au repas qui leur manque. Ils n'ont pas de pain, et ils en jettent aux moineaux. Quand ils ouvrent l'armoire vide, ils se rassasient en riant de leur pauvreté.

Leurs amours datent des premiers bluets. Ils se sont rencontrés dans un champ de blé. Se connaissant depuis longtemps, sans s'être jamais

vus, ils ont pris le m?me sentier pour rentrer ? la ville. Elle portait, comme une fianc?e, un gros bouquet sur le sein. Elle a mont? les sept ?tages, et, trop lasse, elle n'a pu redescendre.

Est-ce demain qu'elle en aura la force? Elle l'ignore. En attendant, elle se repose en trottant menu par la mansarde, arrosant les fleurs, soignant un m?nage qui n'existe pas. Puis, elle coud, pendant que le jeune homme travaille. Leurs chaises se touchent; peu ? peu, pour plus de commodit?, ils finissent par n'en prendre qu'une pour eux deux. La nuit vient. Ils se grondent de leur paresse. Ah! comme il ment ce po?te, Ninon, et comme son mensonge est s?duisant! Qu'il ne soit jamais homme, l'?ternel enfant! qu'il nous trompe encore, lorsqu'il ne pourra plus se tromper lui-m?me! Il vient du paradis pour nous en conter les amours. Il a rencontr? l?-haut Musette et Mimi, deux saintes, qu'il s'est plu ? faire descendre parmi nous. Elles n'ont fait qu'effleurer la terre de leurs ailes, elles s'en sont all?es dans le rayon qui les apportait. Aujourd'hui, les coeurs de vingt ans les cherchent et pleurent de ne pouvoir les trouver.

Me faut-il te mentir ? mon tour, ma bien-aim?e, en les demandant au ciel, ou dois-je plut?t avouer que je les ai rencontr?es en enfer? Si l?, pr?s du foyer, dans ce fauteuil o? tu te berces, un ami m'?coutait, comme je l'?verais hardiment le voile d'or dont le po?te a par? des ?paules indignes! Mais toi, tu me fermerais la bouche de tes petites mains, tu te f?cherais, tu crierais au mensonge, pour trop de v?rit?. Comment pourrais-tu croire aux amoureux de notre ?ge qui boivent au ruisseau, quand la soif les prend dans la rue? Quelle serait ta col?re, si j'osais te dire que tes soeurs, les amantes, ont d?nou? leurs fichus et qu'elles se sont ?chevel?es! Tu vis, riante et sereine, dans le nid que j'ai b?ti pour toi; tu ignores comment va le monde. Je n'aurai pas le courage de t'avouer que les fleurs en sont bien malades, et que demain peut-?tre les coeurs y seront morts.

Ne bouchez pas vos oreilles, mignonne: vous n'aurez point ? rougir.

II

L'on vit donc en plein quartier Latin. Sa main est la plus serr?e dans ce pays o? toutes les mains se connaissent. La franchise de son regard lui fait un ami de chaque passant.

Les femmes n'osent lui pardonner la haine qu'il leur t?moigne, et sont furieuses de ne pouvoir avouer qu'elles l'aiment. Elles le d?testent tout en l'adorant.

Avant les faits que je vais te conter, je ne lui ai jamais connu de ma?tresse. Il se dit blas? et parle des plaisirs de ce monde comme en parlerait un trappiste, s'il rompait son long silence. Il est sensible ? la bonne ch?re et ne peut souffrir un mauvais vin. Son linge est d'une grande finesse, ses v?tements sont toujours d'une exquise ?l?gance.

Je le vois souvent s'arr?ter devant les vierges de l'?cole italienne, les yeux humides. Un beau marbre lui donne une heure d'extase.

D'ailleurs, L'on m?ne la vie d'?tudiant, travaillant le moins

possible, fl?nant au soleil, s'oubliait sur tous les divans qu'il rencontre. C'est surtout durant ces heures de demi-sommeil qu'il d?clame ses plus grosses injures contre les femmes. Les yeux ferm?s, il para?t caresser une vision, en maudissant le r?el.

Un matin de mai, je le rencontrai, l'air ennuy?. Il ne savait que faire, il marchait dans la rue en qu?te d'aventures. Les pav?s ?taient fangeux, et l'impr?vu ne se pr?sentaient de loin en loin aux pieds du promeneur que sous la forme d'une flaque d'eau. J'eus piti? de lui, je lui proposai d'aller voir aux champs si l'aub?pine fleurissait.

Pendant une heure, il me fallut subir de longs discours philosophiques concluant tous au n?ant de nos joies. Peu ? peu, cependant, les maisons devenaient plus rares. D?j?, sur le seuil des portes, nous voyions des marmots barbouill?s se rouler fraternellement avec de gros chiens. Comme nous entrions en pleine campagne, L'on s'arr?ta soudain devant un groupe d'enfants qui jouaient au soleil. Il caressa le plus jeune, puis il m'avoua qu'il adorait les t?tes blondes.

J'ai toujours aim?, pour ma part, ces sentiers ?troits, resserr?s entre deux haies, que les grands chariots ne creusent pas de leurs roues. Le sol en est couvert d'une mousse fine, douce aux pieds comme le velours d'un tapis. On y marche dans le myst?re et le silence; et, lorsque deux amoureux s'y ?garent, les ?pines des murs verdoyants forcent l'amante ? se presser sur le coeur de l'amant. Nous nous ?tions engag?s, L'on et moi, dans un de ces chemins perdus o? les baisers ne sont ?cout?s que des fauvettes. Le premier sourire du printemps avait eu raison de la misanthropie de mon philosophe. Il ?prouvait de longs attendrissements pour chaque goutte de ros?e, il chantait comme un ?colier en rupture de ban.

Le sentier s'allongeait toujours. Les haies, hautes et touffues, ?taient tout notre horizon. Cette sorte d'emprisonnement et l'ignorance o? nous ?tions de la route, redoublaient notre gait?.

Peu ? peu le passage devint plus ?troit: il nous fallut marcher l'un derri?re l'autre. Les haies faisaient de brusques d?tours, le chemin se changeait en labyrinthe.

Alors, ? l'endroit le plus resserr?, nous entend?mes un bruit de voix; puis, trois personnes surgirent ? un des coudes du feuillage. Deux jeunes gens marchaient en avant, ?cartant les branches trop longues. Une jeune femme les suivait.

Je m'arr?tai et je saluai. Le jeune homme qui me faisait face, m'imita. Ensuite, nous nous regard?mes. La situation ?tait d?licate: les haies nous pressaient, plus ?paisses que jamais, et aucun de nous ne semblait dispos? ? tourner le dos. C'est alors que L'on, qui venait derri?re moi, se dressant sur la pointe des pieds, aper?ut la jeune femme. Sans mot dire, il s'enfon?a bravement dans les aub?pines; ses v?tements se d?chir?rent aux ronces, quelques gouttes de sang parurent sur ses mains. Je dus l'imiter.

Les jeunes gens pass?rent en nous remerciant. La jeune femme, comme pour r?compenser L'on de son d?vouement, s'arr?ta devant lui, ind?cise, le regardant de ses grands yeux noirs. Il chercha vite son mauvais sourire, mais ne le trouva pas.

Lorsqu'elle eut disparu, je sortis du buisson, donnant la galanterie ?

tous les diables. Une ?pine m'avait bless? au cou, et mon chapeau s'?tait si bien nich? entre deux branches, que j'eus toutes les peines du monde ? l'en retirer. L'on se secoua. Comme j'avais fait un signe d'amiti? ? la belle passante, il me demanda si je la connaissais.

--Certainement, lui r?pondis-je. Elle se nomme Antoinette. Je l'ai eue trois mois pour voisine.

Nous nous ?tions remis ? marcher. Il se taisait. Alors, je lui parlai de mademoiselle Antoinette.

C'?tait une petite personne toute fra?che, toute mignonne; le regard demi-moqueur, dei-attendri; le geste d?cid?, l'allure leste et pimpante; en un mot, une bonne fille. Elle se distinguait de ses pareilles par une franchise et une loyaut? rares dans le monde o? elle vivait. Elle se jugeait elle-m?me, sans vanit? comme sans modestie, disant volontiers qu'elle ?tait n?e pour aimer, pour jeter au vent du caprice son bonnet par-dessus les moulins.

Pendant trois longs mois d'hiver, je l'avais vue, pauvre et isol?e, vivre de son travail. Elle faisait cela sans ?talage, sans prononcer le grand mot de vertu, mais parce que telle ?tait son id?e du moment. Tant que son aiguille marcha, je ne lui connus pas un amoureux. Elle ?tait un bon camarade pour les hommes qui la venaient voir; elle leur serrait la main, riait avec eux, mais tirait son verrou ? la premi?re menace d'un baiser. J'avouai que j'avais essay? de lui faire quelque peu la cour. Un jour, comme je lui apportais une bague et des pendants d'oreille:

--Mon ami, m'avait-elle dit, reprenez vos bijoux. Lorsque je me donne, je ne me donne encore que pour une fleur.

Quand elle aimait, elle ?tait paresseuse et indolente. La dentelle et la soie rempla?aient alors l'indienne. Elle effa?ait soigneusement les blessures de l'aiguille, et d'ouvri?re devenait grande dame.

D'ailleurs, dans ses amours, elle gardait sa libert? de grisette. L'homme qu'elle aimait le savait bien?t; il le savait tout aussi vite, lorsqu'elle ne l'aimait plus. Ce n'?tait pas, cependant, une de ces belles capricieuses changeant d'amant ? chaque chaussure us?e. Elle avait une grande raison et un grand coeur. Mais la pauvre fille se trompait souvent; elle pla?ait ses mains dans des mains indignes, et les retirait vite de d?go?t. Aussi ?tait-elle las de ce quartier Latin, o? les jeunes gens lui semblaient bien vieux.

A chaque nouveau naufrage, son visage devenait un peu plus triste. Elle disait de rudes v?rit?s aux hommes; elle se querellait de ne pouvoir vivre sans aimer. Puis elle se clo?trait, jusqu'? ce que son coeur bris?t les grilles.

Je l'avais rencontr?e la veille. Elle ?prouvait un grand chagrin: un amant venait de la quitter, alors qu'elle l'aimait encore un peu.

--Je sais bien, m'avait-elle dit, que, huit jours plus tard, je l'aurais laiss? l? moi-m?me: c'?tait un m?chant gar?on. Mais je l'embrassais encore tendrement sur les deux joues. C'est au moins trente baisers perdus.

Elle avait ajout? que, depuis ce temps, elle tra?nait ? sa suite deux

amoureux qui l'accablaient de bouquets. Elle les laissait faire, leur tenant parfois ce discours: "Mes amis, je ne vous aime ni l'un ni l'autre: vous seriez de grands fous de vous disputer mes sourires. Soyez freres plutot. Vous estes, je le vois, de bons enfants; nous allons nous gayer en vieux camarades. Mais la premiere querelle, je vous quitte."

Les pauvres garcons se serraient donc la main avec chaleur, tout en s'envoyant au diable. C'etaient eux sans doute que nous venions de rencontrer.

Telle etait mademoiselle Antoinette: pauvre coeur aimant garcon en pays de d'bauche; douce et charmante fille qui semait les miettes de ses tendresses tous les moineaux voleurs du chemin.

Je donnai L'on ces details. Il m'ecouta sans tmoigner un grand interet, sans provoquer mes confidences par la moindre question. Lorsque je me tus:

--Cette fille est trop franche, me dit-il; je n'aime pas sa facon de comprendre l'amour.

Il avait tant cherche qu'il retrouvait son mchant sourire.

III

Nous etions enfin sortis des haies. La Seine coulait nos pieds; sur l'autre rive, un village mirait ses pieds dans la riviere. Nous nous trouvions en pays de connaissance; maintes fois nous avons rde dans les Isles qui descendaient au fil de l'eau.

Aprs un long repos sous un chene voisin, L'on me declara qu'il mourait de faim et de soif. J'allais lui declarer que je mourais de soif et de faim. Alors nous tnmes conseil. La decision fut touchante d'unanimit: nous devons nous rendre au village; l, nous procurer un grand panier; ce panier serait convenablement rempli de plats et de bouteilles; enfin tous trois, le panier et nous, nous gagnerions l'le la plus verte.

Vingt minutes aprs, nous n'avions plus qu'a trouver un canot. Je m'etais obligeamment charge de la corbeille; je dis corbeille, et le terme est encore modeste. L'on marchait en avant, demandant une barque a chaque pecheur. Les barques etaient toutes en campagne. J'allais proposer a mon compagnon de dresser notre table sur le continent, lorsqu'on nous indiqua un loueur qui peut-etre nous contenterait.

Le loueur habitait, au bout du village, une cabane bte a l'angle de deux rues. Or, il arriva qu'en tournant cet angle, nous nous trouvames de nouveau en face de mademoiselle Antoinette, suivie de ses deux amoureux. L'un, comme moi, pliait sous le poids d'un enorme panier; l'autre, comme L'on, avait l'air effare d'un homme en quete de quelque objet introuvable. J'eus un regard de pite pour le pauvre diable qui suait, tandis que L'on parut me remercier d'avoir accepte un fardeau qui fit rire un peu mchamment la jeune femme.

Le loueur fumait, debout sur le seuil de sa porte.

Depuis cinquante ans, il avait vu des milliers de couples lui venir emprunter ses rames pour gagner le désert. Il aimait ces blondes amoureuses qui, parties les fichus empestés, revenaient, un peu chiffonnées, les rubans en grand désordre. Il leur souriait au retour, lorsqu'elles le remerciaient de ses barques qui connaissaient si bien et gagnaient d'elles-mêmes les îles aux herbes les plus hautes.

Le brave homme vint à nous, en apercevant nos paniers.

--Mes enfants, nous dit-il, je n'ai plus qu'un canot. Que ceux qui ont trop faim aillent s'attabler là-bas, sous les arbres.

Cette phrase était, certes, très-maladroite: on n'avoue jamais devant une femme qu'on a trop faim. Nous nous faisons, indécis, n'osant plus refuser la barque. Antoinette, toujours railleuse, eut cependant pitié de nous.

--Ces messieurs, dit-elle en s'adressant à Lon, nous ont déjà cédé le pas ce matin; nous le leur cédon à notre tour.

Je regardai mon philosophe. Il hésitait, il balbutiait, comme quelqu'un qui n'ose dire sa pensée. Quand il vit mes yeux se fixer sur lui:

--Mais, dit-il vivement, le dévouement n'a que faire ici: un seul canot peut nous suffire. Ces messieurs nous déposeront dans la première île venue, et nous reprendront au retour. Acceptez-vous cet arrangement, messieurs?

Antoinette répondit qu'elle acceptait. Les paniers furent soigneusement déposés au fond de la barque. Je me plaçai tout contre le mien, le plus loin possible des rames. Antoinette et Lon, ne pouvant sans doute faire autrement, s'assirent côte à côte, sur le banc resté libre. Quant aux deux amoureux, luttant toujours de bonne humeur et de galanterie, ils saisirent les rames dans un fraternel accord.

Ils gagnèrent le courant. Lon, comme ils maintenaient la barque, la laissant descendre au fil de l'eau, mademoiselle Antoinette prétendit qu'en amont de la rivière les îles étaient plus désertes et plus ombreuses. Les rameurs se regardèrent, désappointés; ils firent tourner le canot, ils remontèrent péniblement, luttant contre le flot rapide en cet endroit. Il est une tyrannie bien lourde et bien douce: c'est le désir d'un tyran aux lèvres roses, qui peut, dans un de ses caprices, demander le monde et le payer d'un baiser.

La jeune femme s'était penchée, plongeant sa main dans l'eau. Elle l'en retirait toute pleine; puis, rêveuse, semblait compter les perles qui s'échappaient de ses doigts. Lon la regardait faire, se taisant, mal à l'aise de se sentir aussi près d'une ennemie. Il ouvrit deux fois les lèvres, sans doute pour dire quelque sottise; mais il les referma vite, voyant que je souriais. D'ailleurs, ni lui ni elle ne paraissaient faire grand cas de leur voisinage. Ils se tournaient même un peu le dos.

Antoinette, las de mouiller ses dentelles, me parla de son chagrin de la veille. Elle me dit s'être consolée. Mais elle était encore bien triste. Aux jours d'été, elle ne pouvait vivre sans amour. Elle ne

savait que faire en attendant l'automne.

--Je cherche un nid, ajouta-t-elle. Je le veux tout de soie bleue. On doit aimer plus longtemps, lorsque meubles, tapis et rideaux ont la couleur du ciel. Le soleil se tromperait, s'y oublierait le soir, croyant se coucher dans une nue. Mais je cherche en vain. Les hommes sont des m?chants.

Nous ?tions arriv?s en face d'une ?le. Je dis aux rameurs de nous y descendre. J'avais d?j? un pied ? terre, lorsque Antoinette se r?cria, trouvant l'?le laide et sans feuillages, d?clarant qu'elle ne consentirait jamais ? nous abandonner sur un pareil rocher. L'on n'avait pas boug? de son banc. Je repris ma place, nous continu?mes ? monter.

La jeune femme, avec une joie d'enfant, se mit ? d?crire le nid qu'elle r?vait. La chambre devait ?tre carr?e; le plafond, haut et vo?t?. La tapisserie des murs serait blanche, sem?e de bluets li?s en gerbe par un bout de ruban. Aux quatre angles, il y aurait des consoles charg?es de fleurs; au milieu, une table, ?galement couverte de fleurs. Puis, un sofa, petit, pour que deux personnes assises y tiennent ? peine, en se pressant beaucoup; pas de glace qui ?gare le regard dans une coquetterie ?go?ste; des tapis et des rideaux tr?s-?pais, pour ?touffer le bruit des baisers. Fleurs, sofa, tapis, rideaux, seraient bleus. Elle mettrait une robe bleue, et n'ouvrirait pas la fen?tre, les jours o? le ciel aurait des nuages.

Je voulus ? mon tour orner un peu la chambre. Je parlai de chemin?e, de pendule, d'armoire.

--Mais, me dit-elle ?tonn?e, on ne se chaufferait pas, on n'aurait que faire de l'heure. Je trouve votre armoire ridicule. Me croyez-vous assez sotte pour tra?ner nos mis?res dans mon nid. J'y voudrais vivre libre, insouciant, non pas toujours, mais quelques bonnes heures, chaque soir d'?t?. Les hommes, s'ils devenaient anges, se fatigueraient de Dieu lui-m?me. Je sais ce qu'il en est. C'est moi qui aurais la clef du paradis dans la poche.

Une seconde ?le verdoyait devant nous, Antoinette battit des mains. C'?tait bien le plus charmant petit d?sert qu'un Robinson p?t r?ver ? vingt ans. La rive, un peu haute, ?tait bord?e de grands arbres, entre lesquels les ?glantiers et les herbes luttait de croissance. Un mur imp?n?trable se b?tissait l? chaque printemps, mur de feuilles, de branches, de mousses, qui se grandissait encore en se mirant dans l'eau. Au dehors, un rempart de rameaux enlac?s; au dedans, on ne savait. Cette ignorance des clairs?res, ce large rideau de verdure qui tremblait au vent, sans jamais s'?carter, faisaient de l'?le une retraite myst?rieuse, que le passant des rives voisines peuplait volontiers des blanches filles de la rivi?re.

Nous tourn?mes longtemps autour de cet ?norme bouquet de feuillage, avant de trouver un port. Il semblait ne vouloir pour habitants que les oiseaux libres. Enfin, sous une grande broussaille s'avan?ant au-dessus de l'eau, nous p?mes prendre pied. Antoinette nous regarda descendre. Elle allongeait la t?te, essayant de voir au del? des arbres.

L'un des rameurs qui maintenait la barque en se tenant ? une branche, l'?cha prise. Alors la jeune femme, se sentant emport?e, tendit le

bras, et saisissant ? son tour une racine. Elle s'y cramponna, appela ? son secours, et cria qu'elle ne voulait pas aller plus loin. Puis, lorsque les rameurs eurent amarr? le canot, elle sauta sur le gazon et vint ? nous, toute vermeille de son exploit.

--Soyez sans crainte, messieurs, nous dit-elle, je ne veux pas vous g?ner; s'il vous pla?t d'aller au nord, nous irons au midi.

IV

Je repris mon panier, je me mis gravement ? chercher l'herbe la moins humide. L?on me suivait, suivi lui-m?me d'Antoinette et de ses amoureux. Nous f?mes ainsi le tour de l'?le. Revenu ? notre point de d?part, je m'assis, d?cid? ? ne pas chercher davantage. Antoinette fit encore quelques pas, parut h?siter, puis revint se placer en face de moi. Nous ?tions au nord, elle ne songeait point ? aller au midi. Alors L?on trouva le site charmant et jura que je ne pouvais mieux choisir.

Je ne sais comment cela se fit, les paniers se trouv?rent c?te ? c?te, les provisions se m?l?rent si parfaitement, lorsqu'on les ?tala sur l'herbe, que nous ne p?mes jamais reconna?tre chacun notre bien. Il nous fallut avoir une seule nappe. Par esprit de justice, nous partage?mes tous les mets.

Les deux amoureux s'?taient empress?s de prendre place aux c?t?s de la jeune femme. Ils pr?venaient ses d?sirs. Pour un morceau qu'elle demandait, elle en recevait r?guli?rement deux. Elle mangeait d'ailleurs de grand app?t.

L?on, au contraire, mangeait peu, nous regardant d?vorer. Forc? de s'asseoir pr?s de moi, il se taisait, il m'adressait un regard moqueur, chaque fois qu'Antoinette souriait ? ses voisins. Comme elle prenait des deux c?t?s, elle tendait les mains, ? droite et ? gauche, avec une ?gale complaisance, remerciant chaque fois de sa voix douce. Ce que voyant, il me faisait de grands signes que je ne comprenais point.

D?cid?ment, la jeune femme ?tait, ce jour-l?, d'une coquetterie d?sesp?rante. Les pieds repli?s sous ses jupes, elle disparaissait presque dans l'herbe; un po?te l'e?t volontiers compar?e ? une grande fleur qui aurait eu le don du regard et du sourire. Elle, si naturelle d'ordinaire, avait des mouvements mutins, des minauderies dans la voix que je ne lui connaissais pas. Les amoureux, confus de ses bonnes paroles, se regardaient d'un air triomphant. Moi, ?tonn? de cette coquetterie soudaine; voyant par instant la maligne rire sous cape, je me demandais lequel de nous transformait cette fille simple en rus?e comm?re.

Le gazon commen?ait ? se d?garnir. On riait plus qu'on ne parlait. L?on changeait de place ? chaque instant, ne se trouvant bien ? aucune. Comme il avait repris son air m?chant, je craignis un discours et je suppliai du regard notre compagne de me pardonner un ami aussi maussade. Mais elle ?tait fille vaillante: un philosophe de vingt ans, tout s?rieux qu'il f?t, ne la d?concertait pas.

--Monsieur, dit-elle ? L'on, vous ?tes triste, notre gaiet? para?t vous ?tre importune. Je n'ose plus rire.

--Riez, riez, madame, r?pondit-il. Si je me tais, c'est que je ne sais point, comme ces messieurs, trouver de ces belles choses qui vous mettent en joie.

--Est-ce dire que vous n'?tes pas flatteur? Mais parlez vite, alors. Je vous ?coute, je veux de grosses v?rit?s.

--Les femmes ne les aiment pas, madame. D'ailleurs, lorsqu'elles sont jeunes et belles, quel mensonge peut-on leur faire qui ne soit vrai?

--Allons, vous le voyez, vous ?tes un courtisan comme les autres. Voil? que vous me forcez ? rougir. Lorsque nous sommes absentes, vous nous d?chirez ? belles dents, messieurs les hommes; mais que la moindre de nous paraisse, vous n'avez pas de saluts assez profonds, pas de phrases assez tendres. C'est de l'hypocrisie, cela! Moi, je suis franche, je dis: Les hommes sont m?chants, ils ne savent pas aimer. Voyons, monsieur, soyez franc ? votre tour. Que dites-vous des femmes?

--Ai-je toute libert??

--Certainement.

--Vous ne vous f?cherez pas?

--Eh! non, je rirai plut?t.

L'on se posa en orateur. Comme je connaissais le discours, l'ayant entendu plus de cent fois, je me r?cr?ai, pour le supporter, ? jeter de petits cailloux dans la Seine.

--Lorsque Dieu, dit-il, s'aper?ut qu'il manquait un ?tre ? sa cr?ation, ayant employ? toute la fange, il ne sut o? prendre la mati?re n?cessaire pour r?parer son oubli. Il lui fallut s'adresser aux cr?atures; il reprit ? chaque animal un peu de sa chair, et de ces emprunts faits au serpent, ? la louve, au vautour, il cr?a la femme. Aussi, les sages qui ont connaissance de ce fait, omis dans la Bible, ne s'?tonnent-ils pas en voyant la femme fantasque, sans cesse en proie ? des humeurs contraires, fid?le image des ?l?ments divers qui la composent. Chaque ?tre lui a donn? un vice; le mal ?pars dans la cr?ation s'est r?uni en elle; de l? ses caresses hypocrites, ses trahisons, ses d?bauches...

On e?t dit que L'on r?citait une le?on. Il se tut, cherchant la suite. Antoinette applaudit.

--Les femmes, reprit l'orateur, naissent l?g?res et coquettes, comme elles naissent brunes ou blondes. Elles se livrent par ?go?sme, peu soucieuses de choisir selon le m?rite. Un homme est fat, il a la beaut? r?guli?re des sots: elles vont se le disputer. Qu'il soit simple et affectueux, qu'il se contente d'?tre homme d'esprit, sans le crier sur les toits, elles ne sauront m?me pas s'il existe. En toutes choses, il leur faut des joujoux qui brillent: jupes de soie, colliers d'or, pierreries, amants peign?s et fard?s. Quant aux ressorts de l'amusante machine, peu leur importe qu'ils fonctionnent bien ou mal. Elles n'ont pas charge d'?mes. Elles se connaissent en cheveux noirs,

en l'vres amoureuses, mais elles sont ignorantes des choses du coeur. C'est ainsi qu'elles se jettent dans les bras du premier niais venu, confiantes en sa grande mine. Elles l'aiment, parce qu'il leur pla?t; il leur pla?t, parce qu'il leur pla?t. Un jour, le niais les bat. Alors elles crient au martyre, elles se d?solent, disant qu'un homme ne peut toucher ? un coeur sans le briser. Les folles, que ne cherchent-elles la fleur d'amour o? elle fleurit!

Antoinette applaudit de nouveau. Le discours, tel que je le connaissais, s'arr?tait l?. L'on l'avait prononc? tout d'un trait, comme ayant h?te de le finir. La derni?re phrase dite, il regarda la jeune femme et parut r?ver. Puis, ne d?clamant plus, il ajouta:

--Je n'ai eu qu'une bonne amie. Elle avait dix ans, et moi douze. Un jour elle me trompa pour un gros dogue qui se laissait tourmenter sans jamais montrer les dents. Je pleurai beaucoup, je jurai de ne plus aimer. J'ai tenu ce serment. Je n'entends rien aux femmes. Si j'aimais, je serais jaloux et maussade; j'aimerais trop, je me ferais ha?r; on me tromperait, et j'en mourrais.

Il se tut, les yeux humides, t?chant vainement de rire. Antoinette ne raillait plus; elle l'avait ?cout?, toute s?rieuse; puis, s'?cartant de ses voisins, regardant L?on en face, elle vint poser la main sur son ?paule,

--Vous ?tes un enfant, lui dit-elle simplement.

V

Un dernier rayon qui glissait sur la rivi?re, la changeait en un ruban d'or et de moire. Nous attendions la premi?re ?toile pour descendre le courant ? la fra?cheur du soir. Les paniers avaient ?t? report?s dans la barque. Nous nous ?tions couch?s dans l'herbe, ? l'aventure, chacun selon son gr?.

Antoinette et L?on s'?taient plac?s sous un grand ?glantier, qui allongeait ses bras au-dessus de leurs t?tes. Les branches vertes les cachaient ? demi; comme ils me tournaient le dos, je ne pouvais voir s'ils riaient ou s'ils pleuraient. Ils parlaient bas, paraissait se quereller. Moi, j'avais choisi un petit tertre, sem? d'une herbe fine; paresseusement ?tendu, je voyais ? la fois le ciel et la pelouse o? se posaient mes pieds. Les deux galants, appr?ciant sans doute le charme de mon attitude, ?taient venus se coucher, l'un ? ma gauche, l'autre ? ma droite.

Ils abusaient de leur position pour me parler tous deux ? la fois.

Celui qui se trouvait ? ma gauche, me touchait l?g?rement au bras, lorsqu'il voyait que je ne l'?coutais plus.

--Monsieur, me disait-il, j'ai rarement rencontr? une femme plus capricieuse que mademoiselle Antoinette. Vous ne sauriez croire comme sa t?te tourne au moindre souffle. Pour citer un exemple, lorsque nous vous avons rencontr?s, ce matin, nous allions d?ner ? deux lieues d'ici. A peine aviez-vous disparu, qu'elle nous a fait revenir sur nos pas; la contr?e lui plaisait, disait-elle. C'est ? perdre l'esprit.

Moi, j'aime les choses qui s'expliquent.

Celui qui ?tait ? ma gauche disait en m?me temps, me for?ant aussi ? l'?couter:

--Monsieur, je d?sire depuis ce matin vous parler en particulier. Nous croyons, mon compagnon et moi, vous devoir des explications. Nous avons remarqu? votre grande amiti? pour mademoiselle Antoinette, et nous regrettons vivement de vous g?ner dans vos projets, Si nous avions connu votre amour une semaine plus t?t, nous nous serions retir?s, pour ne pas causer le moindre chagrin ? un galant homme; mais, aujourd'hui, il est un peu tard: nous ne nous sentons plus la force du sacrifice. D'ailleurs, je veux ?tre franc: Antoinette m'aime. Je vous plains, et je me mets ? votre disposition.

Je me h?tai de le rassurer. Mais j'eus beau lui jurer que je n'avais jamais ?t? et que je ne serais jamais l'amant d'Antoinette, il n'en continua pas moins ? me prodiguer les plus tendres consolations. Il lui ?tait trop doux de penser qu'il m'avait vol? ma ma?tresse.

L'autre, f?ch? de l'attention accord?e ? son camarade, se pencha vers moi. Pour m'obliger ? pr?ter l'oreille, il me fit une grosse confidence.

--Je veux ?tre franc avec vous, me dit-il: Antoinette m'aime. Je plains sinc?rement ses autres adorateurs.

A ce moment, j'entendis un bruit singulier; il partait du buisson sous lequel L?on et Antoinette s'abritaient. Je ne sus si c'?tait un baiser ou le petit cri d'une fauvette effarouch?e.

Cependant, mon voisin de droite avait surpris mon voisin de gauche me disant qu'Antoinette l'aimait. Il se souleva, le regarda d'un air

mena?ant. Je me laissai glisser entre eux, je gagnai sournoisement une haie derri?re laquelle je me blottis. Alors, ils se trouv?rent face ? face.

Ma broussaille ?tait admirablement choisie. Je voyais Antoinette et L?on, sans entendre toutefois leurs paroles. Ils se querellaient toujours; seulement, ils paraissaient plus pr?s l'un de l'autre. Quant aux amoureux, ils se trouvaient au-dessus de moi, et je pus suivre leur dispute. La jeune femme leur tournant le dos, ils ?taient furieux tout ? leur aise.

--Vous avez mal agi, disait l'un; voici deux jours que vous auriez d? vous retirer. N'avez-vous pas l'esprit de le voir? c'est moi qu'Antoinette pr?f?re.

--En effet, r?pondit l'autre, je n'ai point cet esprit-l?. Mais vous avez la sottise, vous, de prendre comme vous appartenant les sourires et les regards qu'on m'adresse.

--Soyez certain, mon pauvre monsieur, qu'Antoinette m'aime.

--Soyez certain, mon heureux monsieur, qu'Antoinette m'adore.

Je regardai Antoinette. D?cid?ment, il n'y avait pas de fauvette dans le buisson.

--Je suis las de tout ceci, reprit l'un des soupirants. N'êtes-vous pas de mon avis, il est temps que l'un de nous disparaisse?

--J'allais vous proposer de nous couper la gorge, répondit l'autre.

Ils avaient levé la voix; ils gesticulaient, se levant, s'asseyant dans leur colère. La jeune femme, distraite par le bruit croissant de la querelle, tourna la tête. Je la vis s'étonner, puis sourire. Elle attira sur les deux jeunes gens l'attention de Léon, auquel elle dit quelques mots qui le mirent en gaieté.

Il se leva, s'approchant de la rive, entraînant sa compagne. Ils étouffaient leurs éclats de rire et marchaient en évitant de faire rouler les pierres. Je pensai qu'ils allaient se cacher, pour se faire chercher ensuite.

Les deux galants criaient plus fort; faute d'apes, ils préparaient leurs poings. Cependant, Léon avait gagné la barque; il y fit entrer Antoinette, et se mit à en dénouer tranquillement l'amarre; puis, il y sauta lui-même.

Comme l'un des amoureux allait lever le bras sur l'autre, il vit le canot au milieu de la rivière. Stupéfait, oubliant de frapper, il le montra à son compagnon.

--Eh bien! eh bien! cria-t-il en courant à la rive, que veut dire cette plaisanterie?

On m'avait parfaitement oublié derrière ma broussaille. Le bonheur et le malheur rendent égale. Je me levai.

--Messieurs, dis-je aux pauvres garçons bêtards et effarés, vous souvient-il de certaine fable? Cette plaisanterie veut dire ceci: On vous vole Antoinette, que vous pensiez m'avoir volée.

--La comparaison est galante! me cria Léon. Ces messieurs sont des larrons et madame est un....

Madame l'embrassait. Le baiser étouffa le vilain mot.

--Frères, ajoutai-je en me tournant vers mes compagnons de naufrage, nous voici sans vivres et sans toit pour abriter nos têtes. Bâtissons une hutte, vivons de baies sauvages, en attendant qu'il plaise à un navire de nous venir tirer de notre léthargie.

VI

Et puis?

Et puis, que sais-je, moi! Tu m'en demandes trop long, Ninette. Voici deux mois qu'Antoinette et Léon vivent dans le nid couleur du ciel. Antoinette est restée une bonne et franche fille, Léon m'a dit des femmes avec plus de verve que jamais. Ils s'adorent.

SOEUR-DES-PAUVRES

I

A dix ans, elle paraissait si ch?tive, la pauvre enfant, que c'?tait piti? de la voir travailler autant qu'une servante de ferme. Elle avait les grands yeux ?tonn?s, le sourire triste des gens qui souffrent sans se plaindre. Les riches fermiers qui, le soir, la rencontraient au sortir du bois, mal v?tue, charg?e d'un lourd fardeau, lui offraient parfois, lorsque le grain s'?tait bien vendu, de lui acheter un bon jupon de grosse futaine. Et alors elle r?pondait: "Je sais, sous le porche de l'?glise, un pauvre vieux qui n'a qu'une blouse, par ce grand froid de d?cembre; achetez-lui une veste de drap, et j'aurai chaud demain, ? le voir si bien couvert." Ce qui lui avait fait donner le surnom de Soeur-des-Pauvres; et les uns la nommaient ainsi, en d?rision de ses mauvaises jupes; les autres, en r?compense de son bon coeur. Soeur avait eu jadis un fin berceau de dentelle et des jouets ? remplir une chambre. Puis, un matin, sa m?re ne vint pas l'embrasser au lever. Comme elle pleurait de ne point la voir, on lui dit qu'une sainte du bon Dieu l'avait emmen?e au paradis, ce qui s?cha ses larmes. Un mois auparavant, son p?re ?tait ainsi parti. La ch?re petite pensa qu'il venait d'appeler sa m?re dans le ciel, et que, r?unis tous deux, ne pouvant vivre sans leur fille, ils lui enverraient bient?t un ange pour l'emporter ? son tour.

Elle ne se rappelait plus comment elle avait perdu ses jouets et son berceau. De riche demoiselle elle devint pauvre fille, cela sans que personne en par?t ?tonn?: sans doute des m?chants ?taient venus qui l'avaient d?pouill?e en honn?tes gens. Elle se souvenait seulement d'avoir vu, un matin, aupr?s de sa couche, son oncle Guillaume et sa tante Guillaumette. Elle eut grand peur, parce qu'ils ne l'embrass?rent point. Guillaumette la v?tit ? la h?te d'une ?toffe grossi?re; Guillaume, la tenant par la main, l'emmena dans la mis?rable cabane o? elle vivait maintenant. Puis, c'?tait tout. Elle se sentait bien lasse chaque soir.

Guillaume et Guillaumette, eux aussi, avaient poss?d? de grandes richesses, autrefois. Mais Guillaume aimait les joyeux convives, les nuits pass?es ? boire, sans songer aux tonneaux qui s'?puisent; Guillaumette aimait les rubans, les robes de soie, les longues heures perdues ? t?cher vainement de se faire jeune et belle; si bien qu'un jour le vin manqua ? la cave, et que le miroir fut vendu pour acheter du pain. Jusqu'alors, ils avaient eu cette bont? de certains riches, qui souvent n'est qu'un effet du bien-?tre et du contentement de soi; ils sentaient plus profond?ment le bonheur en le partageant avec autrui et m?lant ainsi beaucoup d'?go?sme ? leur charit?. Aussi ne surent-ils pas souffrir et rester bons; regrettant les biens qu'ils avaient perdus, n'ayant plus de larmes que pour leur mis?re, ils devinrent durs envers le pauvre monde.

Ils oubliaient que leur pauvret? ?tait leur oeuvre, ils accusaient chacun de leur ruine, et se sentaient au coeur un grand besoin de vengeance, exasp?r?s de leur pain noir, cherchant ? se consoler en voyant une plus grande souffrance que la leur.

Aussi se plaisaient-ils aux haillons de Soeur-des-Pauvres, ? ses petites joues amincies, toutes blanches de larmes. Ils ne s'avouaient pas la joie mauvaise qu'ils prenaient ? la faiblesse de cet enfant, lorsque, au retour de la fontaine, elle chancelait, tenant ? deux mains la lourde cruche. Ils la battaient pour une goutte d'eau vers?e, disant qu'il fallait corriger les mauvais caract?res; et ils frappaient avec tant de h?te et de rancune qu'on voyait ais?ment que ce n'?tait pas l? une juste correction.

Soeur-des-Pauvres souffrait toute leur mis?re. Ils la chargeaient des travaux les plus fatigants, l'envoyaient glaner au soleil de midi, et ramasser du bois mort par les temps de neige. Puis, aussit?t rentr?e, elle avait ? balayer, ? laver, ? mettre chaque chose en ordre dans la cabane. La ch?re petite ne se plaignait plus. Les jours de bonheur ?taient si loin d'elle, qu'elle ne savait pas qu'on peut vivre sans pleurer. Elle ne songeait jamais qu'il y avait des demoiselles rieuses et caress?es; dans son ignorance des jouets et des baisers, elle acceptait les coups et le pain sec de chaque soir, comme faisant ?galement partie de la vie. Et cela surprenait les hommes sages, de voir une enfant de dix ans montrer une grande piti? pour toutes les souffrances, sans para?tre songer ? sa propre infortune.

Or, un soir, je ne sais quel saint f?taient Guillaume et Guillaumette, ils lui donn?rent un beau sou neuf en lui permettant d'aller jouer le restant du jour. Soeur-des-Pauvres descendit lentement ? la ville, bien embarrass?e de son sou, ne sachant que faire pour jouer. Elle arriva ainsi dans la grande rue. Il y avait l?, ? gauche, pr?s de l'?glise, une boutique pleine de bonbons et de poup?es, si belle la nuit aux lumi?res, que les enfants de la contr?e en r?vaient comme d'un paradis. Ce soir-l?, un groupe de marmots, bouche b?ante, muets d'admiration, se tenait sur le trottoir, les mains appuy?es aux vitres, le plus pr?s possible des merveilles de l'?talage. Soeur-des-Pauvres envia leur audace. Elle s'arr?ta au milieu de la rue, laissant pendre ses petits bras, ramenant ses haillons que le vent ?cartait. Un peu fi?re d'?tre riche, elle serrait bien fort son beau sou neuf et choisissait du regard le jouet qu'elle allait acheter. Enfin elle se d?cida pour une poup?e qui avait des cheveux comme une grande personne; cette poup?e, qui ?tait bien haute comme elle, portait une robe de soie blanche, pareille ? celle de la sainte Vierge.

La fillette avan?a de quelques pas. Honteuse, comme elle regardait autour d'elle, avant d'entrer, elle aper?ut sur un banc de pierre, en face de la belle boutique, une femme mal v?tue, ber?ant dans ses bras un enfant qui pleurait. Elle s'arr?ta de nouveau, tournant le dos ? la poup?e. Aux cris de l'enfant, ses mains se crois?rent de piti?; et, sans honte cette fois, elle s'approcha rapidement pour donner son beau sou neuf ? la pauvre femme.

Cette derni?re, depuis quelques instants, regardait Soeur-des-Pauvres. Elle l'avait vue s'arr?ter, puis s'avancer vers les jouets; de sorte que, lorsque l'enfant vint ? elle, elle comprit son bon coeur. Elle prit le sou, les yeux humides; puis, elle retint dans la sienne la petite main qui le lui donnait.

--Ma fille, dit-elle, j'accepte ton aum?ne, parce que je vois bien qu'un refus te chagrinerait. Mais, toi-m?me, ne d?sires-tu rien? Toute mal v?tue que je suis, je puis contenter un de les voeux.

Pendant qu'elle parlait ainsi, les yeux de la pauvrese brillaient, pareils ? des ?toiles, tandis que, autour de sa t?te, courait une flamme, comme une couronne faite d'un rayon de soleil. L'enfant, maintenant endormi sur ses genoux, souriait divinement dans son repos.

Soeur-des-Pauvres secoua sa t?te blonde.

--Non, madame, r?pondit-elle, je n'ai aucun d?sir. Je voulais acheter cette poup?e que vous voyez en face, mais ma tante Guillaumette me l'aurait bris?e. Puisque vous ne voulez pas de mon sou pour rien, j'aime mieux que vous me donniez un bon baiser en ?change.

La mendiante se pencha et la baisa au front. A cette caresse, Soeur-des-Pauvres se sentit soulev?e de terre; il lui sembla que son ?ternelle fatigue s'en ?tait all?e; en m?me temps, il lui vint au coeur une plus grande bont?.

--Ma fille, ajouta l'inconnue, je ne veux pas que ton aum?ne reste sans r?compense. J'ai, comme toi, un sou dont je ne savais que faire, avant de te rencontrer. Des princes, des grandes dames, m'ont jet? des bourses d'or, et je ne les ai pas jug?s dignes de le poss?der. Prends-le. Quoi qu'il arrive, agis selon ton coeur.

Et elle le lui donna. C'?tait un vieux sou de cuivre jaune, rong? sur les bords, perc? au milieu d'un trou large comme une grosse lentille. Il ?tait si us?, qu'on ne pouvait savoir de quel pays il venait, si ce n'est qu'on voyait encore, sur une des faces, une couronne de rayons ? demi effac?e. C'?tait peut-?tre l? quelque monnaie des cieux.

Soeur-des-Pauvres, le voyant si mince, tendit la main, comprenant qu'un tel cadeau ne portait point pr?judice ? la mendiante, et le consid?rant comme un souvenir d'amiti? qu'elle lui laissait.

--H?las! pensait-elle, la pauvre femme ne sait ce qu'elle dit. Les princes, les belles dames n'ont que faire de son sou. Il est si laid qu'il ne payerait pas seulement une once de pain. Je ne vais pas m?me pouvoir le donner ? un pauvre.

La femme, dont les yeux brillaient de plus en plus, sourit, comme si l'enfant e?t parl? tout haut. Elle lui dit doucement:

--Prends-le toujours, et tu verras.

Alors Soeur-des-Pauvres l'accepta, pour ne pas la d?sobliger. Elle baissa la t?te, afin de le mettre dans la poche de sa jupe; lorsqu'elle la releva, le banc ?tait vide. Elle fut grandement ?tonn?e et s'en revint, toute songeuse de la rencontre qu'elle venait de faire.

II

Soeur-des-Pauvres couchait au grenier, dans une sorte de soupente, o? gisaient p?le-m?le des d?bris de vieux meubles. Les jours de lune, gr?ce ? une ?troite lucarne, elle voyait clair ? se mettre au lit. Les autres jours, elle gagnait sa couche ? t?tons, pauvre couche faite de

quatre planches mal jointes et d'une paillasse dont les toiles se touchaient par endroits.

Or, ce soir-là, la lune était dans son plein. Une raie lumineuse s'allongeait sur les poutres, emplissant le grenier de clarté.

Lorsque Guillaume et Guillaumette furent couchés, Soeur-des-Pauvres monta. Par les nuits sombres, elle avait parfois grand-peur des subits gémissements, des bruits de pas qu'elle croyait entendre, et qui n'étaient autre chose que les craquements des charpentes et que les courses rapides des souris. Aussi aimait-elle d'un amour fervent le bel astre dont les rayons amis dissipaient ses frayeurs. Les soirs où il brillait, elle ouvrait la lucarne, elle le remerciait dans ses prières d'être revenu la voir.

Elle fut toute satisfaite de trouver de la lumière chez elle. Elle était fatiguée, elle allait dormir bien tranquille, se sentant gardée par sa bonne amie la lune. Souvent elle l'avait sentie, dans son sommeil, se promener ainsi par la chambre, silencieuse et douce, mettant en fuite les vilains songes des nuits d'hiver.

Elle alla vite s'agenouiller sur un vieux coffre, en plein dans la blonde clarté. Là, elle pria le bon Dieu. Puis, s'approchant du lit, elle dégrafa sa jupe.

La jupe glissa à terre, mais voilà qu'elle laissa échapper par la poche entr'ouverte une pluie de gros sous. Soeur-des-Pauvres les regarda rouler, immobile, effrayée.

Elle se baissa, les ramassa un à un, les prenant du bout des doigts. Elle les empila sur le vieux coffre, sans chercher à connaître leur nombre, car elle ne savait compter que jusqu'à cinquante, et elle voyait bien qu'il y en avait là plusieurs centaines. Quand elle n'en trouva plus sur le sol, ayant soulevé la jupe, elle comprit son poids que la poche était encore pleine. Pendant un grand quart d'heure, elle en tira des poignées de sous, désespérant de jamais trouver le fond. Enfin elle n'en sentit plus qu'un. L'ayant pris, elle le reconnut: c'était le sou que la mendiante lui avait donné le soir même.

Elle se dit alors que le bon Dieu venait de faire un miracle, et que ce vilain sou qu'elle avait dédaigné, était un sou comme les riches n'en ont pas. Elle le sentait frémir entre ses doigts, prêt à se multiplier encore. Aussi tremblait-elle qu'il ne lui prit fantaisie d'emplir le grenier de richesses. Elle ne savait d'ailleurs que faire de ces piles de monnaie neuve qui brillaient au clair de lune. Troublée, elle regardait autour d'elle.

En bonne travailleuse, elle avait toujours du fil et une aiguille dans la poche de son tablier. Elle chercha un morceau de vieille toile pour faire un sac. Elle le fit si étroit, que sa petite main pouvait à peine entrer dedans; l'étoffe manquait; d'ailleurs, Soeur-des-Pauvres était pressée. Puis, ayant mis tout au fond le sou de la pauvre, elle commença, pile par pile, à glisser dans la bourse les pièces qui couvraient le coffre. Chaque pile en tombant emplissait le sac, et aussitôt le sac redevenait vide. Les centaines de gros sous y tinrent fort à l'aise. Il était facile de voir qu'il en aurait contenu quatre fois davantage.

Après quoi, Soeur-des-Pauvres fatiguée le cacha sous la paillasse, et s'endormit. Elle riait dans ses rêves, songeant aux grandes aumônes qu'elle allait pouvoir distribuer le lendemain.

III

Le matin, en s'éveillant, Soeur-des-Pauvres pensa avoir rêvé. Il lui fallut toucher son trésor pour croire à sa réalité. Il était un peu plus lourd que la veille, ce qui fit comprendre à l'enfant que le sou merveilleux avait encore travaillé pendant la nuit.

Elle se vêtit à la hâte, elle descendit, ses sabots à la main, pour ne point faire de bruit. Elle avait caché le sac sous son fichu, le serrant contre sa poitrine. Guillaume et Guillaumette, profondément endormis, ne l'entendirent pas. Elle dut passer devant leur lit, elle faillit tomber de peur de les savoir aussi prêts d'elle; puis elle se prit à courir, ouvrit la porte toute grande, et s'enfuit, oubliant de la refermer.

On était en hiver, aux matinées les plus froides de décembre. Le jour naissait à peine. Le ciel, aux pâles clartés de cette aurore, semblait de même couleur que la terre, couverte de neige. Cette blancheur universelle qui emplissait l'horizon, avait un grand calme. Soeur-des-Pauvres marchait vite, suivant le sentier qui conduisait à la ville. Elle n'entendait que le craquement de ses sabots dans la neige. Bien que grandement préoccupée, elle choisissait par amusement les ornières les plus profondes.

Comme elle approchait, elle se souvint que, dans sa hâte, elle avait oublié de prier Dieu. Elle s'agenouilla sur le bord du sentier. Là, seule, perdue dans cette immense et triste sérénité de la nature endormie, elle dit son oraison avec cette voix d'enfant, si douce, que Dieu ne sait la distinguer de celle des anges. Elle se dressa bientôt. Le froid l'ayant saisie, elle pressa le pas.

Il y avait grande misère dans le pays, surtout cette année-là, où l'hiver était rude et le pain si cher, que les riches seuls en pouvaient acheter. Les pauvres gens, ceux qui vivent de soleil et de pitié, sortaient dès le matin pour voir si le printemps ne venait pas, ramenant avec lui des aumônes plus larges. Ils allaient par les routes ou s'asseyaient sur les bornes, aux portes des villes, implorant les passants; car il faisait si froid, dans leurs greniers, qu'autant valait loger au grand chemin. Et ils étaient en si grand nombre, qu'on aurait pu en peupler un gros village.

Soeur-des-Pauvres avait ouvert le petit sac. En entrant dans la ville, elle vit venir à elle un aveugle conduit par une petite fille qui la regardait tristement, la prenant pour une soeur, à la voir si mal vêtue.

--Mon père, dit-elle au pauvre vieux, tendez vos mains. Jésus m'envoie vers vous.

Elle s'adressait au bonhomme, parce que les doigts de la fillette étaient trop mignons et qu'ils n'auraient guère contenu qu'une dizaine de gros sous. Aussi, pour emplir les mains que l'aveugle lui tendit,

il lui fallut puiser sept fois dans le sac tant elles étaient longues et larges. Puis, avant de s'éloigner, elle dit à la petite de prendre une dernière poignée de monnaie.

Elle avait hâte d'arriver devant l'église, près des bancs de pierre, où les pauvres se réunissaient le matin; la maison de Dieu les abritait des vents du nord; le soleil, à son lever, donnait en plein sous le porche. Elle dut encore s'arrêter. Au coin d'une ruelle, elle trouva une jeune femme qui avait sans doute passé la nuit là, tant elle était transie et grelottante; les yeux fermés, les bras serrés sur la poitrine, elle paraissait dormir, n'espérant plus que dans la mort. Soeur-des-Pauvres se tenait devant elle, la main pleine de sous, ne sachant comment lui donner son aumône. Elle pleurait, pensant être venue trop tard.

--Bonne femme, disait-elle, et elle la touchait doucement à l'épaule,--tenez, prenez cet argent. Il vous faut aller déjeuner à l'auberge et dormir devant un grand feu.

A cette voix douce, la bonne femme ouvrit les yeux, les mains tendues. Elle croyait peut-être dormir encore et songer qu'un ange était descendu vers elle.

Soeur-des-Pauvres gagna vite la grand-place. Il y avait foule, sous le porche, pour le premier rayon. Les mendiants, assis aux pieds des saints, tremblaient de froid, les uns auprès des autres, sans se parler. Ils roulaient doucement la tête, comme font les mourants. Ils se pressaient dans les coins, afin de ne rien perdre du soleil, lorsqu'il allait paraître.

Soeur-des-Pauvres commença par la droite, jetant des poignées de sous dans les chapeaux de feutre et dans les tabliers, cela de si bon cœur, que bien des pièces roulaient sur les dalles. Elle ne comptait pas, la chère enfant. Le petit sac faisait merveilles; il ne désemplissait pas, il se gonflait tellement à chaque nouvelle poignée prise par la fillette, qu'il versait comme un vase trop plein. Les pauvres gens restaient bahis de cette pluie joyeuse: ils ramassaient les sous tombés, oubliant le soleil qui se levait, disant des: "Dieu vous le rende!" à la hâte. L'aumône était si large, que de bons vieux croyaient que les saints de pierre leur jetaient cette fortune; ils le croient même encore.

L'enfant riait de leur joie. Elle fit trois fois le tour, afin de donner à chacun la même somme; puis elle s'arrêta, non pas que le petit sac se trouvât vide, mais parce qu'elle avait beaucoup à faire avant le soir. Comme elle allait s'éloigner, elle aperçut dans un coin un vieillard infirme qui, ne pouvant s'approcher, tendait les mains vers elle. Triste de ne point l'avoir vu, elle s'avança, pencha le sac, pour lui donner davantage. Les sous se mirent à couler de cette méchante bourse comme l'eau d'une fontaine, sans s'arrêter, si abondamment, que Soeur-des-Pauvres ferma bientôt l'ouverture avec le poing, car le tas aurait monté en peu d'instants aussi haut que l'église. Le pauvre vieux n'avait que faire de tant d'argent, et peut-être les riches seraient-ils venus le voler.

Alors, ceux de la grand'place ayant les poches pleines, elle marcha vers la campagne. Les mendiants, oubliant de soulager leurs souffrances, se mirent à la suivre; ils la regardaient avec étonnement et respect, entraînés dans un élan de fraternité. Elle, seule, regardant autour d'elle, s'avantait la première. La foule venait ensuite.

L'enfant vêtue d'une indienne en lambeaux, était bien soeur des pauvres gens de sa suite, soeur par les haillons, soeur par la tendre pitié. Elle se trouvait là en famille, donnant à ses frères, s'oubliant elle-même; elle marchait gravement de toute la force de ses petits pieds, heureuse de faire la grande fille; et cette blondine de dix ans rayonnait d'une naïve majesté, suivie de son escorte de vieillards.

L'étroite bourse à la main, elle allait de village en village, distribuant des aumônes à toute la contrée. Elle allait devant elle, sans choisir les chemins, prenant les routes des plaines et les sentiers des coteaux; puis elle s'écartait, traversant les champs, pour voir si quelque vagabond ne s'abritait pas au pied des haies ou dans le creux des fossés. Elle se haussait, regardant à l'horizon, regrettant de ne pouvoir jeter un appel à toutes les misères du pays. Elle soupirait en songeant qu'elle laissait peut-être derrière quelque souffrance; cette crainte faisait qu'elle revenait parfois sur ses pas pour visiter un buisson. Et, soit qu'elle ralentît sa marche aux coudes des chemins, soit qu'elle courût à la rencontre d'un indigent, son cortège la suivait dans chacun de ses détours.

Or, il arriva, comme elle traversait un pré, qu'une bande de pierrots vint s'abattre devant elle. Les pauvres petits, perdus dans la neige, chantaient d'une façon lamentable, demandant une nourriture qu'ils avaient cherchée en vain. Soeur-des-Pauvres s'arrêta, interdite de rencontrer des misérables auxquels ses gros sous n'étaient d'aucun secours; elle regardait son sac avec colère, maudissant cet argent qui se refusait à la charité. Cependant les pierrots l'entouraient; ils se disaient de la famille, ils lui réclamaient leur part dans ses bienfaits. Pressés d'éclater en sanglots, ne sachant que faire, elle prit dans le sac une poignée de sous, car elle ne pouvait se décider à les renvoyer sans aumône. La chère enfant avait sûrement perdu la tête, s'imaginant que les gros sous sont monnaie de pierrots, et que ces enfants du bon Dieu ont meuniers pour moudre et boulangers pour pétrir le pain de chaque jour. Je ne sais ce qu'elle pensait faire, mais ce que personne n'ignore, c'est que l'aumône, jetée poignée de sous, tomba poignée de blé sur la terre.

Soeur-des-Pauvres ne parut pas étonnée. Elle servit un vrai festin aux pierrots, leur offrant toutes sortes de graines, en telle quantité que, le printemps venu, le pré se couvrit d'une herbe épaisse et haute comme une forêt. Depuis ce temps, ce coin de terre appartient aux oiseaux du ciel; ils y trouvent, en toute saison, une nourriture abondante, bien qu'ils y viennent par milliers, de plus de vingt lieues à la ronde.

Soeur-des-Pauvres reprit sa marche, heureuse de son nouveau pouvoir. Elle ne se contentait plus de distribuer de gros sous; elle donnait, selon la rencontre, de bonnes blouses bien chaudes, de lourds jupons de laine, ou encore des souliers si légers et si forts, qu'ils pesaient à peine une once et usaient les cailloux. Tout cela sortait

d'une fabrique inconnue; les toffes étaient merveilleuses de solidité et de souplesse; les coutures se trouvaient si finement piquées, que, dans le trou qu'aurait fait une de nos aiguilles, les aiguilles magiques avaient aisément trouvé place pour trois de leurs points; et, ce qui n'était pas le moindre prodige, chaque vêtement prenait la taille du pauvre qui s'en couvrait. Sans doute un atelier de bonnes femmes venait de s'établir au fond du sac, apportant les fins ciseaux d'or qui coupent dix robes de chrysope dans la feuille d'une rose. C'était, pour sûr, besogne du ciel, tant l'ouvrage était parfait et promptement cousu. Le petit sac ne se montrait pas plus fier pour cela. Les bords en étaient légèrement usés, et la main de Soeur-des-Pauvres les avait peut-être un peu élargis; maintenant, il pouvait bien être gros comme deux nids de fauvette. Pour que tu ne m'accuses pas de mensonge, il me faut te dire comment en sortaient les grands vêtements, tels que les jupes, les manteaux, amples de quatre ou cinq mètres. La vérité est qu'ils s'y trouvaient pliés sur eux-mêmes, comme les feuilles du coquelicot quand il ne s'est pas échappé du calice; pliés avec tant d'art, qu'ils n'étaient guère plus gros que le bouton de cette fleur. Alors Soeur-des-Pauvres prenait le paquet entre deux doigts, le secouant de petits coups; l'étoffe se dépliait, s'allongeait et devenait vêtement, non plus bon pour des anges, mais propre à couvrir de larges épaules. Quant aux souliers, je n'ai pu savoir jusqu'à ce jour sous quelle forme ils sortaient du sac; j'ai ouï dire cependant, mais je n'affirme rien, que chaque paire était contenue dans une fève qui clatait en touchant la terre. Tout cela, bien entendu, sans préjudice des poignées de gros sous qui tombaient dru comme grêle de mars.

Soeur-des-Pauvres marchait toujours. Elle ne sentait point la fatigue, bien qu'elle eût fait près de vingt lieues depuis le matin, cela sans boire ni manger. A la voir passer sur le bord des routes, laissant de peine trace, on eût dit qu'elle était emportée par des ailes invisibles. On l'avait aperçue, dans ce jour, aux quatre points du pays. Tu n'aurais pas trouvé dans la contrée un coin de terre, plaine ou montagne, dont la neige ne portât la légère empreinte de ses petits pieds. Vraiment, Guillaume et Guillaumette, s'ils la poursuivaient, risquaient de courir une bonne semaine avant que de l'atteindre; non pas qu'il y eût à hésiter sur le chemin qu'elle prenait, car elle laissait foule derrière elle, comme font les rois à leur passage; mais parce qu'elle marchait si gaillardement qu'elle-même, en d'autres temps, n'aurait pu faire un pareil voyage en moins de six grandes semaines.

Et son cortège allait s'augmentant à chaque village. Tous ceux qu'elle secourait, marchaient à sa suite, si bien que, vers le soir, la foule s'étendait derrière elle, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. C'étaient ses bonnes œuvres qui la suivaient ainsi. Jamais saint ne s'est présenté devant Dieu avec une aussi royale escorte.

Cependant, la nuit tombait. Soeur-des-Pauvres marchait toujours; toujours le petit sac travaillait. Enfin, on vit l'enfant s'arrêter sur le sommet d'un coteau; elle se tint immobile, regardant les plaines qu'elle venait d'enrichir, et ses haillons se détachaient en noir dans la blancheur du crépuscule. Les mendiants firent cercle autour d'elle; ils s'agitaient par grandes masses sombres, avec le sourd frémissement des foules. Puis, le silence régna. Soeur-des-Pauvres, haute dans le ciel, souriait, ayant un peuple à ses pieds. Alors, ayant beaucoup grandi depuis le matin, debout sur le coteau, elle leva la main au ciel, disant à son peuple:

--Remerciez J?sus, remerciez Marie.

Et tout son peuple entendit sa voix douce.

V.

Il ?tait fort tard, lorsque Soeur-des-Pauvres revint au logis. Guillaume et Guillaumette s'?taient endormis, las de col?re et de menaces. Elle entra par la porte de l'?table, qui ne fermait qu'au loquet. Elle gagna vite son grenier, o? elle trouva sa bonne amie la lune, si claire, si joyeuse, qu'elle paraissait conna?tre le bel emploi de la journ?e. Souvent le ciel nous remercie ainsi par de plus clairs rayons.

L'enfant se sentait grand besoin de repos. Mais, avant de se mettre au lit, elle voulut revoir le sou miraculeux, celui qui se trouvait au fond du sac. Il avait tant et si bien travaill?, qu'il m?ritait vraiment d'?tre bais?. Elle s'assit sur le coffre, elle se mit ? vider la bourse, posant les poign?es de monnaie ? ses pieds. Un quart d'heure durant, elle t?cha d'atteindre le fond; le las lui montait aux genoux, et alors elle d?sesp?ra. Elle voyait bien qu'elle emplirait le grenier, sans avancer en rien la besogne. Fort embarrass?e, elle ne trouva rien de mieux que de tourner lestement le petit sac ? l'envers. Il y eut un ?boulement de gros sous prodigieux; la mansarde en fut, du coup, pleine au trois quarts. Le sac ?tait vide.

Cependant, ? ce bruit, Guillaume s'?veilla. Le cher homme, bien qu'il n'e?t pas ou? dans son sommeil l'?croulement du plancher, aurait ouvert les yeux pour un liard tomb? sur les dalles. Il secoua Guillaumette.

--H?! femme, dit-il, entends-tu?

Et comme la vieille balbutiait, de m?chante humeur:

--La petite est rentr?e, reprit-il. Je crois qu'elle a vol? quelque passant, car j'entends l?-haut le tintement d'une grosse bourse.

Guillaumette se souleva, sans plus gronder et fort ?veill?e. Elle alluma vite la lampe en disant:

--Je savais bien que cette fille ?tait vicieuse.

Puis, elle ajouta:

--Je m'ach?terai une coiffe ? rubans et des souliers de coutil. Dimanche, je serai fi?re.

Alors tous deux, ? peine v?tus, Guillaume allant le premier, Guillaumette ?levant la lampe, mont?rent ? la mansarde. Leurs ombres, maigres et bizarres, s'allongeaient le long des murs.

Au haut de l'?chelle, ils s'arr?t?rent d'?tonnement. Il y avait sur le sol une couche de pi?ces ?paisse de trois pieds, cela dans tous les

coins, sans qu'il fût possible d'apercevoir large comme la main de plancher. Par endroits, s'élevaient des tas de monnaie; on eût dit les vagues de cette mer de gros sous. Au milieu, entre deux de ces tas, dormait Soeur-des-Pauvres, dans un rayon de lune. L'enfant, cédant au sommeil, n'avait pu gagner son lit; elle s'était laissée glisser doucement; elle regardait du ciel, sur cette couche faite d'aumônes. Les bras ramenés contre la poitrine, elle tenait dans sa main droite le magique cadeau de la mendicante. Son souffle faible et rugueux s'entendait au milieu du silence; tandis que l'astre bien-aimé, se mirant autour d'elle dans la monnaie neuve, l'entourait comme d'un cercle d'or.

Guillaume et Guillaumette n'étaient pas bonnes gens ? longtemps s'étonner. Le miracle ?tant ? leur profit, ils ne songèrent guère ? l'expliquer, se souciant peu qu'il fût oeuvre du bon Dieu ou du diable. Lorsqu'ils eurent un instant compté le trésor des yeux, ils voulurent s'assurer qu'il n'était pas seulement jeu de l'ombre et reflet de lune. Ils se baissèrent avidement, les mains grandes ouvertes.

Or, ce qu'il advint alors est si peu croyable, que j'hésite ? le dire. A peine Guillaume eut-il pris une poignée de pièces, que ces pièces se changèrent en ?normes chauves-souris. Il ouvrit les doigts avec terreur, et les vilaines bêtes s'échappèrent, poussant des cris aigus, le frappant ? la face de leurs longues ailes noires. Guillaumette, de son côté, saisit une niche de jeunes rats, aux dents blanches et fines, qui la mordirent cruellement en s'enfuyant le long de ses jambes. La vieille femme, que la vue d'une souris faisait ?vanouir, se mourait de les sentir courir dans ses jupes.

Ils s'étaient dressés, n'osant plus caresser cet argent si neuf d'apparence, mais si déplaisant au toucher. Ils se regardaient mal ? l'aise, s'encourageaient avec ces regards, moitié riant, moitié fâchés, d'un enfant que vient de brûler une friandise trop chaude. Guillaumette céda la première ? la tentation; elle allongea ses bras maigres et prit deux nouvelles poignées de sous. Comme elle serrait les poings, pour ne rien laisser échapper, elle poussa un grand cri de douleur; car, ? la vérité, elle avait saisi deux poignées d'aiguilles si longues, si pointues, que ses doigts se trouvaient comme cousus aux paumes de ses mains. Guillaume, ? la voir se baisser, voulut sa part du trésor. Il se hâta, mais ne ramassa pour tout butin que deux belles pelletées de charbons ardents qui brûlèrent comme poudre sur sa peau, tant ils étaient enflammés.

Alors, rendus furieux par la souffrance, ils se précipitèrent sur les gros sous, fouillant en plein tas, cherchant ? gagner le miracle de vitesse. Mais les gros sous n'étaient pas sous ? se laisser surprendre. A peine touchés, ils s'envolaient on sauterelles, rampaient en serpents, fuyaient en eau bouillante, se dissipaient en fumée; toute forme leur semblait bonne, et ils ne s'en allaient pas sans avoir quelque peu brûlé ou mordu les voleurs.

Il y avait là une effrayante fécondité, si rapide, donnant naissance ? tant de créatures différentes, qu'une inexprimable terreur rugissait. Crapauds-volants, hiboux, vampires, phalènes, se pressaient ? la lucarne, battant de l'aile, s'échappant par grandes volées. Les scorpions, les araignées, tous les hideux habitants des lieux humides, gagnaient les coins par longues files effarouchées; le grenier, bien que fort l'zardé, n'avait pas assez de trous pour eux, et ils étaient

l?, se poussant, s'?crasant dans les fentes.

Guillaume et Guillaumette, fous d'?pouvante, couraient, emport?s dans le vertige de cette ?trange cr?ation. A droite, ? gauche, de toutes parts, ils h?taient l'?cllosion de nouveaux ?tres. De leurs doigts ruisselait la vie. Le flot vivant montait. Ce tr?sor, o? tant?t se mirait la lune, n'?tait plus qu'une masse noir?tre qui se mouvait lourdement, se soulevant, s'affaissant sur elle-m?me, comme fait le vin dans la cuve.

Bient?t pas un gros sou ne resta. Le tas en entier s'?tait anim?. Alors Guillaume et Guillaumette, ne prenant plus que reptiles, s'enfuirent en se jetant ? la face deux poign?es de couleuvres.

Et, comme s'ils avaient emport? tous les monstres dans ces deux derni?res poign?es, le grenier se trouva vide. Soeur-des-Pauvres, n'ayant rien entendu, dormait, calme et souriante.

VI

A son r?veil, Soeur-des-Pauvres eut un remords. Elle se dit qu'elle ?tait all?e bien loin chercher la mis?re du pays entier, sans songer ? soulager celle de son oncle et de sa tante.

La ch?re enfant avait compassion de toutes les souffrances. Un pauvre ?tait pauvre pour elle, avant d'?tre bon ou m?chant. Elle ne distinguait point entre les larmes, elle pensait volontiers qu'elle n'avait pas charge de distribuer des peines et des r?compenses, mais mission d'essuyer des pleurs. Dans sa petite raison de dix ans, il n'y avait pas grande id?e de justice; elle ?tait toute charit?, toute aum?ne. Lorsqu'elle songeait aux damn?s d'enfer, il lui venait au coeur des piti?s, qu'elle n'?prouvait jamais aussi fortes pour les ?mes du purgatoire.

Quelqu'un lui ayant dit un jour que tel pauvre ne m?ritait pas le pain qu'elle lui donnait, elle n'avait pas compris. Elle se refusait ? croire que ce n'est pas assez d'avoir faim pour manger.

Or, pour r?parer son oubli, Soeur-des-Pauvres reprenant le petit sac, alla vite acheter, en bel argent neuf, une terre qui touchait ? la cabane de ses parents. Elle acheta en outre une paire de boeufs, blancs et roux, aux poils luisants comme de la soie. Elle n'eut garde d'oublier la charrue. Puis, elle loua un gar?on de ferme qui conduisit l'attelage au bord du champ, ? la porte de la chaumi?re. Pendant ce temps, elle amassait ? la ville des provisions de toutes sortes, souches de vigne qui br?lent avec un feu clair, fine fleur de farine, salaisons, l?gumes secs. Elle se faisait suivre de trois grosses charrettes, allant de boutique en boutique, les chargeant de ce qu'elle pensait n?cessaire ? un m?nage. Et c'?tait merveille comme elle d?pensait en grande fille l'argent du bon Dieu, n'achetant pas choses inutiles, ainsi qu'on aurait pu l'attendre d'une bambine de son ?ge, mais bien meubles solides, pi?ces de toile, chaudrons de cuivre, tout ce que souhaite dans ses r?ves une m?nag?re de trente ans.

Lorsque les trois charrettes furent pleines, elle vint les faire ranger aupr?s des boeufs et de la charrue. Alors elle comprit que la

chaumi?re ?tait bien mis?rable, bien petite, pour contenir ces richesses, et elle eut du chagrin de ne pouvoir acheter une ferme, non pas qu'elle manqu?t d'argent, mais parce qu'il n'y avait point de ferme dans cette partie du pays. Elle r?solut d'appeler les ma?ons et de leur faire b?tir une grande habitation, sur l'emplacement m?me de la pauvre demeure. Mais en attendant, comme elle ?tait press?e, elle se contenta de verser sur le sol, devant les charrettes, quelques tas de gros sous, pour payer les frais de b?tisse.

Elle fit si bien, qu'elle ne mit pas une heure ? tout disposer de la sorte. Guillaume et Guillaumette dormaient encore, n'ayant entendu ni le bruit des roues ni le fouet du gar?on de ferme.

Alors, Soeur-des-Pauvres s'approcha de la porte, ayant aux l?vres un fin sourire, car elle avait parfois l'espi?glerie du bien. Elle s'?tait h?t?e un peu par malice; elle s'applaudissait d'avoir r?ussi ? devancer le r?veil de ses parents.

Elle donna un dernier regard ? ses achats, puis se mit ? crier, en frappant dans ses mains de toutes ses forces:

--Oncle Guillaume, tante Guillaumette!

Et, comme les deux vieux ne bougeaient, elle heurta du poing les planches mal jointes du volet, en r?p?tant plus haut, ? plusieurs reprises:

--Oncle Guillaume, tante Guillaumette, ouvrez vite, la fortune demande ? entrer!

Or, Guillaume et Guillaumette entendirent cela en dormant, ce qui les fit sauter du lit, avant d'avoir pris la peine de s'?veiller. Soeur-des-Pauvres criait encore, lorsqu'ils parurent sur le seuil, se poussant, se frottant les yeux, pour mieux voir; et ils s'?taient tant press?s, que Guillaume avait les jupes et Guillaumette les culottes. Ils n'eurent garde de s'en douter, ayant bien d'autres sujets d'?tonnement. Les tas de gros sous s'?levaient, hauts comme des meules de foin, devant les trois charrettes qui avaient fort grand air, les chaudrons et les meubles de ch?ne se d?tachant sur la neige. Les boeufs, au vent froid du matin, soufflaient avec bruit. Le soc de la charrue semblait d'argent, blanc des premiers rayons.

Le gar?on de ferme s'avan?a et dit ? Guillaume:

--Ma?tre, o? dois-je conduire l'attelage? Ce n'est pas saison de labour. Soyez sans crainte: vos champs sontensemenc?s, vous aurez ample r?colte.

Et, pendant ce temps, les charretiers s'?taient approach?s de Guillaumette.

--Brave dame, lui disaient-ils, voici votre m?nage, avec vos provisions d'hiver. H?tez-vous de nous dire o? nous devons d?charger nos charrettes.

C'est peu d'un jour pour rentrer au logis toutes ces richesses.

Les deux vieux, bouche b?ante, ne savaient que r?pondre. Ils regardaient timidement ces biens qu'ils ne se connaissaient pas, ils

songeaient aux vilains sous qui s'etaient si cruellement moques d'eux, la nuit derniere. Soeur-des-Pauvres, cachee dans un coin, riait de leur strange figure; elle ne desirait tirer autre vengeance de leur peu d'amitie pour elle, dans les jours d'infortune. La pauvre petite n'avait jamais tant ri de sa vie. Je t'assure, tu aurais ri comme elle, de voir Guillaume en jupes et Guillaumette en culottes, ne sachant s'ils devaient se rejouir ou pleurer, faisant la grimace la plus plaisante du monde.

Enfin, comme elle les voyait pres de rentrer et de fermer porte et fenetre, elle se montra.

--Mes amis, dit-elle au garcon de ferme et aux charretiers, entrez tout ceci dans la chaumiere; n'ayez point souci d'emplir les chambres jusqu'au plafond. Je n'avais pas songe a la petitesse du logis, j'ai tant achete qu'il nous faut maintenant un chateau. Mais voici l'argent pour les maisons.

Elle disait cela afin d'etre entendue de ses parents, car elle pensait avec raison les rassurer en leur donnant a comprendre qu'elle etait la bonne fee qui leur faisait ces cadeaux. Or, Guillaume et Guillaumette se promettaient depuis la veille de la battre, en punition de ce qu'elle les avait quittes tout un jour; mais, lorsqu'ils l'entendirent parler ainsi, lorsqu'ils virent les hommes d'poser les meubles et les provisions a leur porte, ils la regarderent, ils clatterent en sanglots, sans savoir pourquoi. Il leur sembla qu'une main les serrait a la gorge. Ils restaient la, debout, pres d'etouffer, ne sachant que faire, dans cette emotion qu'ils ne connaissaient pas. Et, tout d'un coup, ils comprirent qu'ils aimaient Soeur-des-Pauvres. Alors, riant dans les larmes, ils coururent l'embrasser, ce qui les soulagea.

VII

Un an plus tard, Guillaume et Guillaumette se trouvaient les plus riches fermiers du pays. Ils possedaient une grande ferme neuve; leurs champs s'etendaient a tant de lieues a la ronde, qu'un meme horizon ne pouvait les contenir.

Qu'un pauvre devienne riche, cela n'est point rare; personne, dans nos temps, ne songe a s'en etonner. Mais, lorsque Guillaume et Guillaumette de mchants devinrent bons, il y en eut qui se refuserent a le croire. C'etait la verite cependant. Les parents de Soeur-des-Pauvres, ne souffrant plus le froid ni la faim, retrouvèrent leur bon coeur d'autrefois. Comme ils avaient beaucoup pleure, ils se sentirent freres des miseres et les soulagerent sans egoisme.

Les larmes, je le sais, sont bonnes conseilrees. Pourtant, si Guillaumette n'aima plus trop la dentelle, si Guillaume cessa de boire et preferra le travail, m'est avis que les gros sous avaient en eux quelque vertu secreta qui aida au miracle; car ils n'etaient pas comme les premiers sous venus, qui consentent a payer les mauvaises d'penses; eux se refusaient aux mchants coeurs et rendaient charitable, en dirigeant la main des honnetes gens qui les possedaient. Ah! les braves gros sous n'ayant point la morne stupidite de nos laides pieces d'or et d'argent!

Guillaume et Guillaumette baisaient Soeur-des-Pauvres du matin au soir. Les premiers jours, ils lui ?vitaient toute fatigue, ils se f?chaient d?s qu'elle parlait de travail. Il ?tait ais? de voir qu'ils souhaitaient en faire une belle demoiselle, avec de petites mains blanches, bonnes ? nouer des rubans. "Fais-toi fi?re, lui disaient-ils chaque matin; ne te chagrine du reste." Mais la fillette ne l'entendait point ainsi; elle serait morte de tristesse, ? rester assise tout le long du jour, sans autre besogne que de regarder filer les nuages; ses richesses lui ?taient une moindre distraction que de frotter ses meubles de ch?ne et de tirer soigneusement ses draps de fine toile. Elle prenait donc du plaisir ? sa guise, r?pondant ? ses parents: "Laissez, je suis chaudement v?tue et n'ai que faire de dentelle; j'aime mieux souci de m?nage que souci de toilette."

Et elle disait cela si sagement, que Guillaume et Guillaumette comprirent qu'elle avait une grande raison. Ils ne la contrari?rent plus dans ses go?ts. Ce fut f?te pour elle. Elle se leva, ainsi qu'autrefois, ? cinq heures, et se chargea des soins domestiques; non pas qu'elle balaya et lava, comme aux jours du malheur, car ce n'?tait une besogne de sa force que d'entretenir en propret? un aussi vaste logis; mais elle surveilla les servantes, elle n'eut aucune fausse honte ? les aider dans leurs travaux de laiterie et de basse-cour. Elle ?tait bien la jeune fille la plus riche et la plus active de la contr?e. Chacun s'?merveillait de ce qu'elle n'eut point chang? en devenant grosse fermi?re, sinon qu'elle avait les joues plus roses et le coeur plus gai au travail. "Bonne mis?re, disait-elle souvent, tu m'as appris ? ?tre riche."

Elle songeait beaucoup pour son ?ge, ce qui l'attristait parfois. Je ne sais comment elle s'aper?ut que ses gros sous lui devenaient de peu d'utilit?. Les champs lui donnaient le pain, le vin, l'huile, les l?gumes, les fruits; les troupeaux lui fournissaient la laine pour les v?tements, la chair pour les repas; tout s'offrait ? ses entours, et les produits de la ferme suffisaient amplement ? ses besoins, ainsi qu'? ceux de ses gens. M?me la part des pauvres ?tait large, car elle ne donnait plus aum?nes d'argent, mais viande, farine, bois ? br?ler, pi?ces de toile et de drap, se montrant sage en cela, offrant ce qu'elle savait n?cessaire aux indigents, leur ?vitant la tentation de mal employer les sous de la charit?.

Or, dans cette abondance de biens, plusieurs tas de gros sous dormaient au grenier, o? Soeur-des-Pauvres se chagrinaient de les voir occuper la place de vingt ? trente bottes de paille. Elle pr?f?rait beaucoup cette paille, r?compense du travail, ? cette monnaie qu'elle entassait sans grand m?rite. Aussi, peu ? peu, en vint-elle ? se sentir un profond d?dain pour cette sorte de richesse, bonne ? dormir dans les coffres des avares, ou encore ? s'user aux mains des trafiquants des villes.

Elle ?tait si lasse de cette fortune incommode, qu'un matin elle se d?cida ? la faire dispara?tre. Elle avait conserv? le petit sac qui d?vorait les gros sous d'une fa?on si ais?e; il fit son devoir en conscience et nettoya proprement le grenier. Soeur-des-Pauvres agit de ruse, car elle se garda de mettre au fond le sou de la mendiante; de sorte que l'argent s'en alla bel et bien, sans avoir la tentation de revenir.

Ainsi, elle prit soin de ne pas devenir trop riche, sentant qu'il y avait l? danger pour le coeur. Elle donna peu ? peu une partie de ses

terres, qui ?taient trop vastes pour nourrir une seule famille. Elle mesura son revenu ? ses besoins. Puis, comme les bons bras ne manquaient pas ? la ferme, lorsque, malgr? elle, les sous s'amassaient au grenier, elle y montait en cachette, elle s'appauvrissait ? plaisir. Pour assurer son contentement, elle garda toute sa vie la bourse enchant?e, qui donnait si largement aux heures de d?tresse, et qui, aux heures de fortune, ne savait plus que prendre.

Soeur-des-Pauvres avait un autre souci. Le cadeau de la pauvrese l'embarrassait. Elle s'effrayait du pouvoir qu'il lui donnait, car, lors m?me qu'on ne doute pas de soi, il y a plus de gaiet? de coeur ? se sentir humble que puissant. Elle l'e?t volontiers jet? ? la rivi?re; mais un m?chant pouvait le trouver dans le sable et en user au dommage de chacun; et, certes, s'il employait ? faire le mal la moiti? de l'argent qu'elle avait d?pens? en bonnes oeuvres, il n'est point douteux qu'il ne ruin?t le pays. Aussi comprit-elle alors que la mendiante ait longtemps cherch? avant de donner son aum?ne: c'?tait l? un cadeau faisant la joie ou le d?sespoir d'un peuple, selon la main qui le recevait.

Elle garda le sou. Comme il ?tait perc?, elle se le pendit au cou, ? l'aide d'un ruban; ainsi elle ne pouvait le perdre. Mais cela la chagrina de le sentir sur sa poitrine; elle e?t tout fait au monde pour retrouver la pauvrese. Elle l'aurait pri?e de reprendre ce d?p?t, trop lourd pour ?tre longtemps gard?, et de la laisser vivre en bonne fille, ne faisant d'autres miracles que des miracles de travail et de joyeuse humeur.

Or, l'ayant vainement cherch?e, elle d?sesp?rait de jamais la rencontrer.

Un soir, passant devant l'?glise, elle entra faire un bout de pri?re. Elle alla tout au fond, dans une petite chapelle qu'elle aimait pour son ombre et son silence; les vitraux, d'un bleu sombre, ?clairaient les dalles comme d'un reflet de lune; la vo?te, un peu basse, n'avait pas d'?cho. Mais, ce soir-l?, la petite chapelle ?tait en f?te. Un rayon ?gar?, apr?s avoir travers? la nef, donnait en plein sur l'humble autel, allumant dans les t?n?bres le cadre dor? d'un vieux tableau.

Soeur-des-Pauvres, qui s'?tait agenouill?e sur la pierre nue, eut une courte distraction, ? voir ce bel adieu du soleil ? son coucher, sur ce cadre qu'elle ne savait point l?. Puis, penchant la t?te, elle commen?a son oraison; elle suppliait le bon Dieu de lui envoyer un ange qui se charge?t du gros sou.

Au fort de sa pri?re, elle leva le front. Le baiser du soleil montait lentement; il avait laiss? le cadre pour la toile peinte; on e?t pu croire qu'une lumi?re blonde sortait de l'image sainte. Elle rayonnait sur le mur noir; et c'?tait comme si quelque ch?rubin e?t ?cart? un coin du voile des cieux, car on y voyait, dans un ?blouissement de gloire et de splendeur, la Vierge Marie endormant J?sus sur ses genoux.

Soeur-des-Pauvres regardait, cherchant ? se souvenir. Elle avait vu, en songe peut-?tre, cette belle sainte et cette enfant divin. Eux aussi la reconnaissaient sans doute: ils lui souriaient, et m?me elle les vit sortir de la toile, pour descendre vers elle.

Elle entendit une voix douce qui disait:

--"Je suis la sainte mendiante des cieux. Les pauvres de la terre me font l'offrande de leurs larmes, et je tends la main à chaque misérable, afin qu'il se soulage. J'emporte au ciel ces aumônes de souffrance. Ce sont elles qui, amassées une à une dans les siècles, formeront au dernier jour les trésors de félicité des élus.

"C'est ainsi que je vais par le monde, pauvrement vêtue, comme il convient à une fille du peuple. Je console les indigents mes frères, je sauve les riches par la charité.

"Je t'ai vue, un soir, et j'ai reconnu en toi celle que je cherchais. C'est un rude labeur que le mien. Lorsque je rencontre un ange sur la terre, je lui confie une partie de ma mission. J'ai pour cela des sous du ciel qui ont l'intelligence du bien, qui rendent fêes les mains pures.

"Vois, mon Jésus te sourit: il est content de toi. Tu es cette mendiante des cieux, car chacun t'a fait l'aumône de son âme, et tu amèneras ton cortège de pauvres jusque dans le paradis. Maintenant, donne ce sou qui te pèse; les chérubins ont seuls cette force de porter éternellement le bien sur leurs ailes. Sois humble, sois heureuse."

Soeur-des-Pauvres écoutait la parole divine; elle était là, demi-penchée, muette, en extase; et, dans ses yeux grands ouverts, se reflétait l'éblouissement de la vision. Elle demeura longtemps immobile. Puis, comme le rayon montait toujours, il lui sembla que la porte du ciel se refermait; la Vierge, ayant pris le ruban à son cou, disparut lentement. L'enfant regardait encore, mais elle voyait seulement le haut du cadre doré, brillant faiblement aux dernières lueurs.

Alors, ne sentant plus le poids du sou sur sa poitrine, elle crut en ce qu'elle venait de voir. Elle se signa, elle s'en alla, remerciant Dieu.

C'est ainsi qu'elle n'eut plus de souci et qu'elle vécut longtemps, jusqu'au jour où l'ange qu'elle attendait depuis sa jeunesse, l'emmena auprès de sa mère et de son père, dont les regrets l'appelaient depuis si longtemps au paradis. Elle trouva près d'eux Guillaume et Guillaumette, qui l'avaient quittée, eux aussi, un jour qu'ils étaient las.

Et plus de cent ans après sa mort, on n'aurait pu trouver un seul mendiant dans la contrée; non pas qu'il y eût dans les armoires des familles de nos vilaines pièces d'or ou d'argent; mais il s'y rencontrait toujours, on ne savait comment, quelques fils du sou de la Vierge, de ces gros sous de cuivre jaune, qui sont la monnaie des travailleurs et des simples d'esprit.

AVENTURES DU GRAND SIDOINE ET DU PETIT MÈDÈRIC

LES HÉROS.

A cent pas, le grand Sidoine avait quelque peu l'aspect d'un peuplier, si ce n'est qu'il était plus haut de taille et de tournure plus épaisse. A cinquante, on distinguait parfaitement son sourire satisfait, ses gros yeux bleus à fleur de tête, ses énormes poings qu'il balançait d'une façon timide et embarrassée. A vingt-cinq, on le déclarait sans hésiter garçon de cœur, fort comme une armée, mais bête comme tout.

Le petit Méric, pour sa part, avait, quant à la taille, de fortes ressemblances avec une laitue, je dis une laitue en bas âge. Mais, à remarquer ses lèvres fines et mobiles, son front pur et élevé, à voir la grâce de son salut, l'aisance de son allure, on lui accordait aisément plus d'esprit qu'aux doctes cervelles de quarante grands hommes. Ses yeux ronds, pareils à ceux d'une mûsse, dardaient des regards pénétrants comme des vrilles d'acier; ce qui, certes, l'aurait fait juger méchant enfant, si de longs cils blonds n'avaient voilé d'une ombre douce la malice et la hardiesse de ces yeux-là. Il portait des cheveux bouclés, il riait d'un bon rire engageant, de sorte qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Bien qu'ils eussent grand-peine à converser librement, le grand Sidoine et le petit Méric n'en étaient pas moins les meilleurs amis du monde. Ils avaient seize ans tous deux, à tant près le même jour, à la même minute, et se connaissaient depuis lors; car leurs mères, qui se trouvaient voisines, se plaisaient à les coucher ensemble dans un berceau d'osier, aux jours où le grand Sidoine se contentait encore d'une couche de trois pieds de long. Sans doute, c'est chose rare que deux enfants, nourris d'une même bouillie, aient des croissances si singulièrement différentes. Ce fait embarrassait d'autant plus les savants du voisinage, que Méric, contrairement aux usages reçus, avait à coup sûr rapetissé de plusieurs pouces. Les cinq ou six cents doctes brochures écrites sur ce phénomène par des hommes sages, prouvaient de reste que le bon Dieu seul savait le secret de ces croissances bizarres, comme il sait, d'ailleurs, ceux des Bottes de sept lieues, de la Belle au bois dormant et de ces mille autres vérités, si belles et si simples, qu'il faut toute la pureté de l'enfance pour les comprendre.

Les mêmes savants, qui faisaient méfier d'expliquer ce qui ne saurait l'être, se posaient encore un grave problème. Comment peut-il se faire, se demandaient-ils entre eux, sans jamais se répondre, que cette grande bête de Sidoine aime d'un amour aussi tendre ce petit polisson de Méric? et comment ce petit polisson trouve-t-il tant de caresses pour cette grande bête? Question obscure, bien faite pour inquiéter des esprits chercheurs: la fraternité du brin d'herbe et du chène.

Je ne me soucierais pas autant de ces savants, si un d'eux, le moins accrédité dans la paroisse, n'avait dit, certain jour, en hochant la tête: "Hé, hé! bonnes gens, ne voyez-vous pas ce dont il s'agit? Rien n'est plus simple. Il s'est fait un échange entre les marmots. Quand ils étaient au berceau, alors qu'ils avaient la peau tendre et le crâne de peu d'épaisseur, Sidoine a pris le corps de Méric, et Méric, l'esprit de Sidoine; de sorte que l'un a grandi en jambes et en bras, tandis que l'autre croissait en intelligence. De là leur amitié?

Ils sont un m?me ?tre en deux ?tres diff?rents; l? c'est, si je ne me trompe, la d?finition des amis parfaits."

Lorsque le bonhomme eut ainsi parl?, ses coll?gues rirent aux ?clats et le trait?rent de fou. Un philosophe daigna lui d?montrer comme quoi les ?mes ne se transvasent point de la sorte, ainsi qu'on fait d'un liquide; un naturaliste lui criait en m?me temps, dans l'autre oreille, qu'on n'avait pas d'exemple, en zoologie, d'un fr?re c?dant ses ?paules ? son fr?re, comme il lui c?derait sa part de g?teau. Le bonhomme hochait toujours la t?te, r?p?tant: "J'ai donn? mon explication, donnez la v?tre; nous verrons ensuite laquelle des deux sera la plus raisonnable."

J'ai longtemps m?dit? ces paroles et je les ai trouv?es pleines de sagesse. Jusqu'? meilleure explication,--si tant est que j'aie besoin d'une explication pour continuer ce conte,--je m'en tiendrai ? celle donn?e par le vieux savant. Je sais qu'elle blessera les id?es nettes et g?om?triques de bien des personnes; mais, comme je suis d?cid? ? accueillir avec reconnaissance les nouvelles solutions que mes lecteurs trouveront sans aucun doute, je crois agir justement, en une mati?re aussi d?licate.

Ce qui, Dieu merci, n'?tait pas sujet ? controverse,--car tous les esprits droits conviennent assez souvent d'un fait,--c'est que Sidoine et M?d?ric se trouvaient au mieux de leur amiti?. Ils d?couvraient chaque jour tant d'avantages ? ?tre ce qu'ils ?taient, que, pour rien au monde, ils n'auraient voulu changer de corps ni d'esprit.

Sidoine, lorsque M?d?ric lui indiquait un nid de pie, tout au haut d'un ch?ne, se d?clarait l'enfant le plus fin de la contr?e; M?d?ric, lorsque Sidoine se baissait pour s'emparer du nid, croyait de bonne foi avoir la taille d'un g?ant. Mal t'en e?t pris, si tu avais trait? Sidoine de sot, esp?rant qu'il ne saurait te r?pondre: M?d?ric t'aurait prouv?, en trois phrases, que tu tournais ? l'idiotisme. Et M?d?ric donc, si tu l'avais raill? sur ses petits poings, tout juste assez forts pour ?craser une mouche, c'e?t ?t? une bien autre chanson: je ne sais trop comment tu aurais ?chapp? aux longs bras de Sidoine. Ils ?taient forts et intelligents tous deux, puisqu'ils ne se quittaient point, et ils n'avaient jamais song? qu'il leur manqu?t quelque chose, si ce n'est les jours o? le hasard les s?parait.

Pour ne rien cacher, je dois dire qu'ils vivaient un peu en vagabonds, ayant perdu leurs parents de bonne heure, se sentant d'ailleurs de force ? manger en tous lieux et en tous temps. D'autre part, ils n'?taient pas gar?ons ? se loger tranquillement dans une cabane. Je te laisse ? penser quel hangar il e?t fallu pour Sidoine; quant ? M?d?ric, il se serait content? d'une armoire. Si bien que, pour la commodit? de tous deux, ils logeaient aux champs, dormant en ?t? sur le gazon, se moquant du froid l'hiver, sous une chaude couverture de feuilles et de mousses s?ches.

Ils formaient ainsi un m?nage assez singulier. M?d?ric avait charge de penser; il s'en acquittait ? merveille, connaissait au premier coup d'oeil les terrains o? se trouvaient les pommes de terre les plus savoureuses, et savait, ? une minute pr?s, le temps qu'elles devaient rester sous la cendre, pour ?tre cuites ? point. Sidoine agissait; il d?terrait les pommes de terre, ce qui n'?tait pas, je t'assure, une petite besogne, car, si son compagnon s'en mangeait qu'une ou deux, il lui en fallait bien, quant ? lui, trois ou quatre charret?es; puis, il

allumait le feu, les couvrait de braise, se br?lait les doigts ? les retirer.

Ces menus soins domestiques n'exigeaient pas grandes ruses ni grande force de poignets. Mais il faisait bon voir les deux compagnons, dans les exigences plus graves de la vie, comme lorsqu'il fallait se d?fendre contre les loups, pendant les nuits d'hiver, ou encore se v?tir d?cemment, sans bourse d?lier, ce qui pr?sentait des difficult?s ?normes.

Sidoine avait fort ? faire pour tenir les loups ? distance; il lan?ait ? droite et ? gauche des coups de pied ? renverser une montagne. Le plus souvent, il ne renversait rien du tout, par la raison qu'il ?tait tr?s-maladroit de sa personne. Il sortait ordinairement de ces luttes les v?tements en lambeaux. Alors le r?le de M?d?ric commen?ait. De faire des reprises, il n'y fallait pas songer. Le malin gar?on pr?f?rait se procurer de beaux habits neufs, puisque, d'une fa?on comme d'une autre, il devait se mettre en frais d'imagination. A chaque blouse d?chir?e, ayant l'esprit fertile en exp?dients, il inventait une ?toffe nouvelle. Ce n'?tait pas tant la qualit? que la quantit? qui l'inqui?tait: figure-toi un tailleur qui aurait ? habiller les tours Notre-Dame.

Une fois, dans un besoin pressant, il adressa une requ?te aux meuniers, sollicitant de leur bienveillance les vieilles voiles de tous les moulins ? vent de la contr?e. Comme il demandait avec une gr?ce sans pareille, il obtint bient?t assez de toile pour confectionner un superbe sac qui fit le plus grand honneur ? Sidoine.

Une autre fois, il eut une id?e plus ing?nieuse encore. Comme une r?volution venait d'?clater dans le pays, et que le peuple, pour se prouver sa puissance, brisait les ?cussons, d?chirait les banni?res du dernier r?gne, il se fit donner sans peine tous les vieux drapeaux qui avaient servi dans les f?tes publiques. Je te laisse ? penser si la blouse, faite de ces lambeaux de soie, fut splendide ? voir.

Mais c'?taient l? des habits de cour, et M?d?ric cherchait une ?toffe qui r?sist?t plus longtemps aux griffes et aux dents des b?tes fauves. Un soir de bataille, les loups ayant achev? de d?vorer les drapeaux, il lui vint une subite inspiration, en consid?rant les morts rest?s sur le sol. Il dit ? Sidoine de les ?corcher proprement, fit ensuite s?cher les peaux au soleil. Huit jours apr?s, son grand fr?re se promenait, la t?te haute, v?tu galamment des d?pouilles de leurs ennemis. Sidoine, un peu coquet, ainsi que tous les gros hommes, se montrait tr?s-sensible aux beaux ajustements neufs; aussi se mit-il ? faire chaque semaine un furieux carnage de loups, les assommant d'une fa?on plus douce, par crainte de g?ter les fourrures.

M?d?ric n'eut plus, d?s lors, ? s'inqui?ter de la garde-robe. Je ne t'ai point dit comment il arrivait ? se v?tir lui-m?me, mais tu as sans doute compris qu'il y arrivait sans tant de ruses. Le moindre bout de ruban lui suffisait. Il ?tait fort mignon, de taille bien prise, quoique petite; les dames se le disputaient pour l'attirer de velours et de dentelle. Aussi le rencontrait-on toujours mis ? la derni?re mode.

Je ne saurais dire que les fermiers fussent tr?s-enchant?s du voisinage des deux amis. Mais ils avaient tant de respect pour les poings de Sidoine, tant d'amiti? pour les jolis sourires de M?d?ric,

qu'ils les laissaient vivre dans leurs champs, comme chez eux. Les enfants, d'ailleurs, ne m?susai?nt pas de l'hospitalit?; ils ne pr?levaient quelques l?gumes que lorsqu'ils ?taient las de gibier et de poisson. Avec de plus m?chants caract?res, ils auraient ruin? le pays en trois jours; une simple promenade dans les bl?s e?t suffi. Aussi leur tenait-on compte du mal qu'ils ne faisaient pas. On leur avait m?me de la reconnaissance pour les loups qu'ils d?truisaient par centaines, et pour le grand nombre d'?trangers curieux qu'ils attiraient dans les villes d'alentour.

J'h?siste ? entrer en mati?re, avant de t'avoir cont? plus au long les affaires de mes h?ros. Les vois-tu bien, l?, devant toi? Sidoine, haut comme une tour, v?tu de fourrures grises, M?d?ric, par? de rubans et de paillettes, brillant dans l'herbe ? ses pieds, comme un scarab?e d'or. Te les figures-tu se promenant dans la campagne, le long des ruisseaux, soupant et dormant dans les clairs?res, vivant en libert? sous le ciel de Dieu? Te dis-tu combien Sidoine ?tait b?te, avec ses gros poings, et que d'ing?nieux exp?dients, que de fines reparties se logeaient dans la petite t?te de M?d?ric? Te p?n?tres-tu de cette id?e, que leur union faisait leur force, que, n?s l'un loin de l'autre, ils auraient ?t? de pauvres diables fort incomplets, oblig?s de vivre selon les us et coutumes de tout le monde? As-tu suffisamment compris que si j'avais de mauvaises intentions, je pourrais cacher l?-dessous quelque sens philosophique? Es-tu enfin d?cid?e ? me remercier de mon g?ant et de mon nain, que j'ai ?lev?s avec un soin particulier, de fa?on ? en faire le couple le plus merveilleux du monde?

Oui?

Alors je commence, sans plus tarder, l'?tonnant r?cit de leurs aventures.

II

ILS SE METTENT EN CAMPAGNE.

On matin d'avril,--l'air ?tait encore vif, de l?gers brouillards s'?levaient de la terre humide,--Sidoine et M?d?ric se chauffaient ? un grand feu de broussailles. Ils venaient de d?jeuner et attendaient que le brasier se f?t ?teint, pour faire un bout de promenade. Sidoine, assis sur une grosse pierre, regardait les charbons d'un air pensif; mais il fallait se d?fier de cet air-l?, car il ?tait connu de tous que le brave enfant ne pensait jamais ? rien. Il souriait b?atement, en appuyant les poings sur ses genoux. M?d?ric, couch? en face de lui, contemplait avec amour les poings de son compagnon; bien qu'il les e?t vus grandir, il trouvait, ? les regarder, un ?ternel sujet de joie et d'?tonnement.

--Oh! la belle paire de poings! songeait-il; les ma?tres poings que voil?! Comme les doigts en sont ?pais et bien plant?s! Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, en recevoir la moindre chiquenaude: il y aurait de quoi assommer un boeuf. Ce cher Sidoine ne semble pas se douter qu'il porte notre fortune au bout des bras.

Sidoine, que le feu r?jouissait, allongeait en effet les mains d'une

façon indolente. Il dodelinait de la tête, abîmé dans un oubli complet des choses de ce monde. Mordric se rapprocha du feu qui s'éteignait.

--N'est-ce pas dommage, reprit-il ? voix basse, d'user de si belles armes contre les mouchantes carcasses de quelques loups galeux ? Elles méritent vraiment un plus noble usage, comme d'écraser des bataillons entiers et de renverser des murs de citadelle. Nous qui sommes nés sûrement pour de grands destins, nous voilà dans notre seizième année, sans avoir encore fait le moindre exploit. Je suis las de la vie que nous menons au fond de cette vallée perdue, je crois qu'il est grandement temps d'aller conquérir le royaume que Dieu nous garde quelque part ; car plus je regarde les poings de Sidoine, et plus j'en suis convaincu : ce sont là des poings de roi.

Sidoine était loin de songer aux grandes destinées réservées par Mordric. Il venait de s'assoupir, ayant peu dormi la nuit précédente. On sentait, à la régularité de son souffle, qu'il ne prenait pas même la peine d'avoir des songes.

--Hé ! mon mignon ! lui cria Mordric.

Il leva la tête, il regarda son compagnon d'un air inquiet, agrandissant les yeux, dressant les oreilles.

--Coute, reprit celui-ci, et tâche de comprendre, s'il est possible. Je songe à noire avenir, je trouve que nous le négligeons beaucoup. La vie, mon mignon, ne consiste pas à manger de belles pommes de terre dorées et à se vêtir de splendides fourrures. Il faut, en outre, se faire un nom dans le monde, se créer une position. Nous ne sommes pas gens du commun, pouvant nous contenter de l'état et du titre de vagabonds. Certes, je ne méprise pas ce métier, qui est celui des lézards, bêtes à coup sûr plus heureuses que bien des hommes ; mais nous serons toujours à temps de le reprendre. Il s'agit donc de sortir au plus tôt de ce pays, trop petit pour nous, et de chercher une contrée plus vaste, où nous puissions nous montrer à notre avantage. Sûrement, nous ferons vite fortune, si tu me secondes selon tes moyens, j'entends en distribuant des taloches d'après mes avis et conseils. Me comprends-tu ?

--Je crois que oui, répondit Sidoine d'un ton modeste ; nous allons voyager et nous battre tout le long de la route. Ce sera charmant.

--Seulement, continua Mordric, il nous faut un but pour nous ôter le loisir de baguenauder en chemin. Vois-tu, mon mignon, nous aimons trop le soleil. Nous serions bien capables de passer notre jeunesse à nous chauffer au pied des haies, si nous ne connaissions, au moins par ouï-dire, le pays où nous désirons nous rendre. J'ai donc cherché une contrée qui fût digne de nous posséder. Je t'avoue que, d'abord, je n'en trouvais aucune. Heureusement, je me suis rappelé une conversation que j'ai eue, il y a quelques jours, avec un bouvreuil de ma connaissance. Il m'a dit venir en droite ligne d'un grand royaume, nommé le Royaume des Heureux, célèbre par la fertilité du sol et l'excellent caractère des habitants ; il est gouverné en ce moment par une jeune reine, l'aimable Primevère, qui, dans la bonté de son cœur, ne se contente pas de laisser vivre en paix ses sujets, mais veut encore faire participer les animaux de son empire aux rares faveurs de son règne. Je te dirai, une de ces nuits, les étranges histoires que m'a contées à ce sujet mon ami le bouvreuil. Peut-être,--car tu me parais singulièrement curieux aujourd'hui,--dis-tu connaitre

comment je compte agir dans le Royaume des Heureux. D?s ? pr?sent, ? ne juger les choses que de loin, il me semble assez convenable de me faire aimer de l'aimable Primev?re, et de l'?pouser, pour vivre grassement ensuite, sans souci des autres empires du monde. Nous verrons ? te cr?er une position qui convienne ? tes go?ts, en te permettant de t'entretenir la main. Mon mignon, je jure de te tailler t?t ou tard une noble besogne, telle que le monde, dans mille ans, parlera encore de tes poings.

Sidoine, qui avait compris, aurait saut? au cou de son fr?re, si cela e?t ?t? possible. Lui dont l'imagination ?tait fort paresseuse d'ordinaire, il voyait, avec les yeux de l'?me, des champs de bataille vastes comme des oc?ans, riante perspective qui faisait courir des frissons de joie le long de ses bras. Il se leva, serra la ceinture de sa blouse et se campa devant M?d?ric.

Celui-ci songeait, jetant autour de lui des regards tristes.

--Les habitants de ce pays ont toujours ?t? bons pour nous, dit-il enfin. Ils nous ont soufferts dans leurs champs. Sans eux, nous n'aurions pas si fi?re mine. Nous devons, avant de les quitter, leur laisser une preuve de notre reconnaissance. Que pourrions-nous bien faire qui leur f?t agr?able?

Sidoine crut na?vement que cette question s'adressait ? lui. Il eut une id?e.

--Fr?re, r?pondit-il, que penses-tu d'un grand feu de joie? Nous pourrions br?ler la ville prochaine, ? l'extr?me satisfaction des habitants; car, pour peu qu'ils aient mon go?t, rien ne les distraira autant que de belles flammes rouges par une nuit bien noire.

M?d?ric haussa les ?paules.

--Mon mignon, dit-il, je te conseille de ne jamais te m?ler de ce qui me regarde. Laisse-moi r?fl?chir une seconde. Si j'ai besoin de tes bras, alors tu travailleras ? ton tour.

--Voici, reprit-il apr?s un silence. Il y a l?, au sud, une montagne qui, m'a-t-on dit, g?ne beaucoup nos bienfaiteurs. La vall?e manque d'eau; leurs terres sont d'une telle s?cheresse, qu'elles produisent le pire vin du monde, ce qui est un continuel chagrin pour les buveurs du pays. Las de piquette, ils ont convoqu? derni?rement toutes leurs acad?mies; une aussi docte assembl?e allait certainement inventer la pluie, sans plus de peine que si le bon Dieu s'en f?t m?l?. Les savants se sont donc mis en campagne; ils ont fait des ?tudes fort remarquables sur la nature et la pente des terrains, concluant que rien ne serait plus facile que de d?river et d'amener dans la plaine les eaux du fleuve voisin, si cette diablesse de montagne ne se trouvait justement sur le passage. Observe, mon mignon, combien les hommes nos fr?res sont de pauvres sires. Ils ?taient l? une centaine ? mesurer, ? niveler, ? dresser de superbes plans; ils disaient, sans se tromper, ce qu'?tait la montagne, marbre, craie ou pierre ? pl?tre; ils l'auraient pes?e, s'ils l'avaient voulu, ? quelques kilogrammes pr?s; et pas un, m?me le plus gros, n'a song? ? la porter quelque part, o? elle ne g?n?t plus. Prends la montagne, Sidoine, mon mignon. Je vais chercher dans quel lieu nous pourrions bien la poser sans malencontre.

Sidoine ouvrit les bras. Il en entourait délicatement les rochers. Puis, il fit un léger effort, se renversant en arrière, et se releva, serrant le fardeau contre sa poitrine. Il le soutint sur son genou, attendant que Méric se décide. Ce dernier hésitait.

--Je la ferais bien jeter à la mer, murmurait-il, mais un tel caillou occasionnerait pour sûr un nouveau déluge. Je ne puis non plus la faire mettre brutalement à terre, au risque d'écorner une ville ou deux. Les cultivateurs pousseraient de beaux cris, si j'encombrais un champ de navets ou de carottes. Remarque, Sidoine, mon mignon,

l'embaras où je suis. Les hommes se sont partagé le sol d'une façon ridicule. On ne peut diriger une pauvre montagne sans écraser les choux d'un voisin.

--Tu dis vrai, mon frère, répondit Sidoine. Seulement, je te prie d'avoir une idée au plus vite. Ce n'est pas que ce caillou soit lourd; mais il est si gros, qu'il m'embarasse un peu.

--Viens donc, reprit Méric. Nous allons le poser entre ces deux coteaux que tu vois au nord de la plaine. Il y a là une gorge qui souffle un froid du diable en ce pays. Notre caillou, qui la bouchera parfaitement, abritera la vallée des vents de mars et de septembre.

Lorsqu'ils furent arrivés, et comme Sidoine s'appretait à jeter la montagne du haut de ses bras, ainsi que le bûcheron jette son fagot, au retour de la forêt:

--Bon Dieu! mon mignon, cria Méric, laisse-la glisser doucement, si tu ne veux ébranler la terre, à plus de cinquante lieues à la ronde. Bien: ne te hâte ni ne te soucie des écorchures. Je crois qu'elle branle. Il serait bon de la caler avec quelque roche, pour qu'elle ne s'avise de rouler lorsque nous ne serons plus ici. Voilà qui est fait. Maintenant, les braves gens boiront de bon vin. Ils auront de l'eau pour arroser leurs vignes et du soleil pour en dorer les grappes. Écoute, Sidoine, je suis bien aise de te le faire observer, nous sommes plus habiles qu'une douzaine d'académies. Nous pourrons, dans nos voyages, changer à notre gré la température et la fertilité des pays. Il ne s'agit que d'arranger un peu les terrains, d'établir au nord un paravent de montagnes, après avoir ménagé une pente pour les eaux. La terre, je l'ai souvent remarqué, est mal bâtie; je doute que les hommes aient jamais assez d'esprit pour en faire une demeure digne de nations civilisées. Nous verrons à y travailler un peu, dans nos moments perdus. Aujourd'hui, voilà notre dette de reconnaissance payée. Mon mignon, secoue ta blouse qui est toute blanche de poussière, et partons.

Sidoine, il faut le dire, n'entendit que le dernier mot de ce discours. Il n'était pas philanthrope, ayant l'esprit trop simple pour cela; il se souciait peu d'un vin dont il ne devait jamais boire. L'idée de voyager le ravissait; à peine son frère eut-il parlé de départ, que la joie lui fit faire deux ou trois enjambées, ce qui l'éloigna de plusieurs douzaines de kilomètres. Heureusement, Méric avait saisi un pan de la blouse.

--Oh?! mon mignon, cria-t-il, ne pourrais-tu avoir des mouvements moins brusqués? Arrête, pour l'amour de Dieu! Crois-tu que mes petites jambes soient capables de semblables sauts? Si tu comptes marcher d'un tel pas, je te laisse aller en avant et te rejoindrai peut-être dans

quelques centaines d'années. Arrête, assieds-toi.

Sidoine s'assit. Mordric saisit ? deux mains le bas de la culotte de fourrure. Comme il ?tait d'une merveilleuse agilité?, il grimpa l'agrement sur le genou de son compagnon, en s'aidant des touffes de poils et des accrocs qu'il rencontra en chemin. Puis, il s'avan?a le long de la cuisse, qui lui sembla une belle grande route, large, droite, sans montagne aucune. Arriv? au bout, il posa le pied dans la première boutonnière de la blouse, s'accrocha plus haut ? la seconde, monta ainsi jusqu' l'épaule. L?, il fit ses préparatifs de voyage, prit ses aises, se coucha commodément dans l'oreille gauche de Sidoine. Il avait choisi ce logis pour deux raisons: d'abord il se trouvait ? l'abri de la pluie et du vent, l'oreille en question ?tant une magnifique oreille; ensuite il pouvait, en toute sûreté d'être entendu, communiquer ? son compagnon une foule de remarques intéressantes.

Il se pencha sur le bord d'un trou noir qu'il découvrit dans le fond de sa nouvelle demeure, et, d'une voix perçante, cria dans cet abîme:

--Maintenant, mon mignon, tu peux courir, si bon te semble. Ne t'amuse pas dans les sentiers, fais en sorte que nous arrivions au plus vite. M'entends-tu?

--Oui, frère, répondit Sidoine. Je te prie même de ne pas parler si haut, car ton souffle me chatouille d'une façon désagréable.

Et ils partirent.

III

L'ÉGER APÉRÛ SUR LES MOMIES

Ce n'est pas Sidoine qui aurait jamais sollicité un ministre des travaux publics pour l'établissement de ponts et de routes. Il marchait d'ordinaire ? travers champs, s'inquiétant peu des fossés, encore moins des coteaux; il professait un dédain profond pour les coudes des sentiers frayés. Le brave enfant faisait de la géométrie sans le savoir, car il avait trouvé, ? lui tout seul, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point ? un autre.

Il traversa ainsi une douzaine de royaumes, ayant soin de ne pas poser le pied au beau milieu de quelque ville, ce qu'il sentait devoir déplaire aux habitants. Il enjamba deux ou trois mers, sans trop se mouiller. Quant aux fleuves, il ne daigna même pas se fâcher contre eux, les prenant pour ces minces filets d'eau dont la terre est sillonnée après une pluie d'orage. Ce qui l'amusa prodigieusement, ce furent les voyageurs qu'il rencontra; il les voyait suer le long des montagnes, aller au nord pour revenir au midi, lire les poteaux au bord des routes, se soucier du vent, de la pluie, des ornières, des inondations, de l'allure de leurs chevaux. Il avait vaguement conscience du ridicule de ces pauvres gens, qui s'en vont de gaieté de cœur risquer une culbute dans quelque précipice, lorsqu'ils pourraient demeurer si tranquillement assis ? leur foyer.

--Que diable! aurait dit M?d?ric, quand on est ainsi b?ti, on reste chez soi.

Mais pour l'instant, M?d?ric ne regardait pas sur la terre. Au bout d'un quart d'heure de marche, il d?sira cependant reconna?tre les lieux o? ils se trouvaient. Il mit le nez dehors, se pencha sur la plaine; il se tourna aux quatre points du monde, et ne vit que du sable, qu'un immense d?sert emplissant l'horizon. Le site lui d?plut.

--Seigneur J?sus! se dit-il, que les gens de ce pays doivent avoir soif! J'aper?ois les ruines d'un grand nombre de villes, et je jurerais que les habitants en sont morts, faute d'un verre de vin. S?rement ce n'est pas l? le Royaume des Heureux; mon ami le bouvreuil me l'a donn? comme fertile en vignobles et en fruits de toutes esp?ces; il s'y trouve m?me, a-t-il ajout?, des sources d'une eau limpide, excellente pour rincer les bouteilles. Cet ?cervel? de Sidoine nous a certainement ?gar?s.

Et se tournant vers le fond de l'oreille:

--H?! mon mignon! cria-t-il, o? vas-tu?

--Pardieu! r?pondit Sidoine sans s'arr?ter, je vais devant moi.

--Vous ?tes un sot, mon mignon, reprit M?d?ric. Vous avez l'air de ne pas vous douter que la terre est ronde, et qu'en allant toujours devant vous, vous n'arriveriez nulle part. Nous voil? bel et bien perdus.

--Oh! dit Sidoine en courant de plus belle, peu m'importe: je suis partout chez moi.

--Mais arr?te donc, malheureux! cria de nouveau M?d?ric. Je sue, ? te regarder marcher ainsi. J'aurais d? veiller au chemin. Sans doute, tu as enjamb? la demeure de l'aimable Primev?re, sans plus de fa?ons qu'une hutte de charbonnier: palais et chaumi?res sont de m?me niveau pour tes longues jambes. Maintenant, il nous faut courir le monde au hasard. Je regarderai passer les empires, du haut de ton ?paule, jusqu'au jour o? nous d?couvrirons le Royaume des Heureux. En attendant, rien ne presse; nous ne sommes pas attendus. Je crois utile de nous asseoir un instant, pour m?diter plus ? l'aise sur le singulier pays que nous traversons en ce moment. Mon mignon, assieds-toi sur cette montagne qui est l?, ? tes pieds.

--?a, une montagne! r?pondit Sidoine en s'asseyant, c'est un pav?, ou le diable m'emporte!

A vrai dire, ce pav? ?tait une des grandes pyramides. Nos compagnons, qui venaient de traverser le d?sert d'Afrique, se trouvaient pour lors en ?gypte. Sidoine, n'ayant pas en histoire des connaissances bien pr?cises, regarda le Nil comme un ruisseau boueux; quant aux sphinx et aux ob?lisques, ils lui parurent des graviers d'une forme singuli?re et fort laide. M?d?ric, qui savait tout sans avoir rien appris, fut f?ch? du peu d'attention que son fr?re accordait ? cette boue et ? ces pierres, visit?es et admir?es de plus de cinq cents lieues ? la ronde.

--H?! Sidoine, dit-il, t?che de prendre, s'il t'est possible, un air d'admiration et de respectueux ?tonnement. Il est du dernier mauvais go?t de rester calme en face d'un pareil spectacle. Je tremble que

quelqu'un ne l'aperçoive, dodelinant ainsi de la tête devant les ruines de la vieille Egypte. Nous serions perdu dans l'estime des gens de bien. Remarque qu'il ne s'agit pas ici de comprendre, ce que personne n'a envie de faire, mais de paraître profondément pénétré du haut intérêt que présentent ces cailloux. Tu as tout juste assez d'esprit pour t'en tirer avec honneur. L?, tu vois le Nil, cette eau jaunâtre qui croupit dans la vase. C'est, m'a-t-on dit, un fleuve très-vieux; il est à croire cependant qu'il n'est pas plus âgé que la Seine et la Loire. Les peuples de l'antiquité se sont contentés d'en connaître les embouchures: nous, gens curieux, aimant à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, nous en cherchons les sources depuis quelques centaines d'années, sans avoir pu découvrir encore le plus mince réservoir. Les savants se partagent: d'après les uns, il existerait certainement une fontaine quelque part, qu'il s'agirait seulement de bien chercher; les autres, qui me paraissent avoir des chances de l'emporter, jurent qu'ils ont fouillé tous les coins, et qu'un coup sûr le fleuve n'a point de sources. Moi, je n'ai pas d'opinion décisive en cette matière, car il m'arrive rarement d'y songer; d'ailleurs, une solution quelconque ne m'engraisserait pas d'un centimètre. Regarde maintenant ces vilaines bêtes qui nous entourent, brutes par des millions de soleils; c'est pure malice, assure-t-on, si elles ne parlent pas; elles connaissent le secret des premiers jours du monde, et l'éternel sourire qu'elles gardent sur les lèvres est simplement par manière de se moquer de notre ignorance. Pour moi, je ne les juge pas si méchantes; ce sont de bonnes pierres, d'une grande simplicité d'esprit, qui en savent moins long qu'on veut le dire. Écoute toujours, mon mignon, ne crains pas de trop apprendre. Je ne te dirai rien sur Memphis, dont nous apercevons les ruines à l'horizon; je ne te dirai rien par l'excellente raison que je ne vivais pas au temps de sa puissance. Je me défie beaucoup des historiens qui en ont parlé. Je pourrais lire, comme un autre, les hiéroglyphes des obélisques et des vieux murs écroulés; mais, outre que cela ne m'amuserait pas, étant très-scrupuleux en matière d'histoire, j'aurais la plus grande crainte de prendre un A pour un B, et de t'induire ainsi en des erreurs qui seraient pour toi d'une déplorable conséquence. Je préfère joindre à ces considérations générales un léger aperçu sur les momies. Rien n'est plus agréable à voir qu'une momie bien conservée. Les Égyptiens s'enterraient sans doute avec tant de coquetterie, dans la prévision du rare plaisir que nous aurions un jour à les déterrer. Quant aux pyramides, selon l'opinion commune, elles servaient de tombeaux, si pourtant elles n'étaient pas destinées à un autre usage qui nous échappe. Ainsi, à en juger par celle sur laquelle nous sommes assis,--car notre siège, je te prie de le remarquer, est une pyramide de la plus belle venue,--je les croirais bâties par un peuple hospitalier, pour servir de sièges, aux voyageurs fatigués, n'était le peu de commodité qu'elles offrent à un tel emploi. Je finirai par une morale. Sache, mon mignon, que trente dynasties dorment sous nos pieds; les rois sont couchés par milliers dans le sable, emmaillottés de bandelettes, les joues fraîches, ayant encore leurs dents et leurs cheveux. On pourrait, si l'on cherchait bien, en composer une jolie collection qui offrirait un grand intérêt pour les courtisans. Le malheur est qu'on a oublié leurs noms et qu'on ne saurait les étiqueter d'une façon convenable. Ils sont tous plus morts que leurs cadavres. Si jamais tu deviens roi, songe à ces pauvres momies royales endormies au désert; elles ont vaincu les vers cinq mille ans, et n'ont pu vivre dix siècles dans la mémoire des hommes. J'ai dit. Rien ne développe l'intelligence comme les voyages. Je compte parfaire ainsi ton éducation, en te faisant un cours pratique sur les divers sujets qui se présenteront en chemin.

Durant ce long discours, Sidoine, pour complaire ? son compagnon, avait pris l'air le plus b?te du monde. Note que c'?tait pr?cis?ment l'? l'air qu'il fallait. Mais, ? la v?rit?, il s'ennuyait de toute la largeur de ses m?choires, regardant d'un oeil d?sesp?r? le Nil, les sphinx, Memphis, les pyramides, s'effor?ant m?me de penser aux momies, sans grands r?sultats. Il cherchait furtivement ? l'horizon s'il ne trouverait pas un sujet qui lui permit d'interrompre l'orateur d'une fa?on polie. Comme celui-ci se taisait, il aper?ut un peu tard, deux troupes d'hommes, se montrant aux deux bouts oppos?s de la plaine.

--Fr?re, dit-il, les morts m'ennuient. Apprends-moi quels sont ces gens qui viennent ? nous.

IV

LES POINGS DE SIDOINE.

J'ai oubli? de te dire qu'il pouvait ?tre midi, lorsque nos voyageurs discouraient de la sorte, assis sur une des grandes pyramides. Le Nil roulait lourdement ses eaux dans la plaine, pareil ? la coul?e d'un m?tal en fusion; le ciel ?tait blanc comme la vo?te d'un four ?norme chauff? pour quelque cuisson gigantesque; la terre n'avait pas une ombre, et dormait sans haleine, ?cras?e sous un sommeil de plomb. Dans cette immense immobilit? du d?sert, les deux troupes form?es en colonnes, s'avan?aient, semblables ? des serpents glissant avec lenteur sur le sable.

Elles s'allongeaient, s'allongeaient toujours. Bient?t ce ne furent plus de simples caravanes, mais deux arm?es formidables, deux peuples rang?s par files d?mesur?es qui allaient d'un bout de l'horizon ? l'autre, coupant d'une ligne sombre la blancheur ?clatante du sol. Les uns, ceux qui descendaient du nord, portaient des casaques bleues; les autres, ceux qui montaient du midi, ?taient v?tues de blouses vertes. Tous avaient ? l'?paule de longues piques ? pointe d'acier; de sorte qu'? chaque pas que faisaient les colonnes, un large ?clair les sillonnait silencieusement. Ils marchaient les uns contre les autres.

--Mon mignon, cria M?d?ric, pla?ons-nous bien, car, si je ne me trompe, nous allons avoir un beau spectacle. Ces braves gens ne manquent pas d'esprit. Le lieu est on ne peut mieux choisi pour couper commod?ment la gorge ? quelques cent mille hommes. Ils vont se massacrer ? l'aise, et les vaincus auront un beau champ de course, lorsqu'il s'agira de d?camper au plus vite. Parlez-moi d'une pareille plaine pour se battre ? l'extr?me satisfaction des spectateurs.

Cependant, les deux arm?es s'?taient arr?t?es en face l'une de l'autre, laissant entre elles une large bande de terrain. Elles pouss?rent des clameurs effroyables, elles brandirent leurs armes, se montr?rent le poing, mais n'avanc?rent pas d'une toise. Chacune semblait avoir un grand respect pour les piques ennemies.

--Oh! les l?ches coquins! r?p?tait M?d?ric qui s'impatientait; est-ce qu'ils comptent coucher ici? Je jurerais qu'ils ont fait plus de cent lieues pour le seul plaisir de se gourmer. Et, maintenant, les voil? qui h?sitent ? ?changer la moindre chiquenaude. Je te demande un peu,

mon mignon, s'il est raisonnable ? deux ou trois millions d'hommes de se donner rendez-vous en Egypte, sur le coup de midi, pour se regarder face ? face, en se criant des injures. Vous battriez-vous, coquins! Mais vois-les donc: ils b?illent au soleil, comme des l?zards; ils semblent ne pas se douter que nous attendons. Oh?! doubles l?ches, vous battriez-vous ou ne vous battriez-vous pas!

Les Bleus, comme s'ils avaient entendu les exhortations de M?d?ric, firent deux pas en avant. Les Verts, voyant cette manoeuvre, en firent par prudence deux en arri?re. Sidoine fut scandalis?.

--Fr?re, dit-il, j'?prouve une furieuse envie de m'en m?ler. La danse ne commencera jamais, si je ne la mets en branle. N'es-tu pas d'avis qu'il serait bon d'essayer mes poings, en cette occasion?

--Pardieu! r?pondit M?d?ric, tu auras eu une id?e d?cente dans ta vie. Retrouse tes manches, fais-moi de la propre besogne.

Sidoine retroussa ses manches et se leva.

--Par lesquels dois-je commencer? demanda-t-il; les Bleus ou les Verts?

M?d?ric songea une seconde.

--Mon mignon, dit-il, les Verts sont ? coup s?r les plus poltrons. Daube-les-moi d'importance, pour leur apprendre que la peur ne garantit pas des coups. Mais attends: je ne veux rien perdre du spectacle; je vais, avant tout, me poster commod?ment.

Ce disant, il monta sur l'oreille de son fr?re et s'y coucha ? plat ventre, en ayant soin de ne passer que la t?te; puis il saisit une m?che de cheveux qu'il rencontra sous sa main, afin de ne pas ?tre jet? ? bas dans la bagarre. Ayant ainsi pris ses dispositions, il d?clara ?tre pr?t pour le combat.

Aussit?t, Sidoine, sans crier gare, tomba sur les Verts ? bras raccourcis. Il agitait ses poings en mesure, ainsi que des fl?aux, et battait l'arm?e ? coups press?s, comme bl? sur aire. En m?me temps, il lan?ait ses pieds ? droite et ? gauche, au beau milieu des bataillons, lorsque quelques rangs plus ?pais lui barraient le passage. Ce fut un beau combat, je te l'assure, digne d'une ?pop?e en vingt-quatre chants. Notre h?ros se promenait sur les piques, sans plus s'en soucier que de brins d'herbes; il allait, de??, del?, ouvrait de toutes parts de larges trou?es, ?crasant les uns contre terre, lan?ant les autres ? vingt ou trente m?tres de hauteur. Les pauvres gens mouraient, n'ayant seulement pas la consolation de savoir quelle rude main les secouait ainsi. Car, au premier abord, quand Sidoine se reposait tranquillement sur la pyramide, rien ne le distinguait nettement des blocs de granit. Puis, lorsqu'il s'?tait dress?, il n'avait pas laiss? ? l'ennemi le temps de l'envisager. Observe qu'il fallait au regard deux bonnes minutes, pour monter le long de ce grand corps, avant de rencontrer une figure. Les Verts n'avaient donc pas une id?e tr?s-nette de la cause des formidables bourrades qui les renversaient par centaines. La plupart pens?rent sans doute, en expirant, que la pyramide s'?croulait sur eux, ne pouvant s'imaginer que des poings d'homme eussent autant de ressemblance avec des pierres de taille.

Médric, émerveillé de ce fait d'armes, se trémoussait d'aise; il battait des mains, se penchait au risque de tomber, perdait l'équilibre, se raccrochait vite à la mèche de cheveux. Enfin, ne pouvant rester muet en de telles circonstances, il sauta sur l'épaule du héros, où il se maintint, en se tenant au lobe de l'oreille; de là, tantôt il regardait dans la plaine, tantôt il se tournait pour crier quelques mots d'encouragement.

--Oh la la! criait-il, quelles tapes, mon doux Jésus! quel beau bruit de marteaux sur l'enclume! Oh?, mon mignon! frappe à ta gauche, nettoie-moi ce gros de cavalerie qui fait mine de dévaler. Eh! vite donc! frappe à ta droite, là, sur ce groupe de guerriers chamarrés d'or et de broderies, et lance pieds et poings ensemble, car je crois qu'il s'agit ici de princes, de ducs et autres créatures d'épaisseur. Pardieu! voilà de rudes taloches: la place est nette, comme si la faux y avait passé. En cadence, mon mignon, en cadence! Procède avec méthode; la besogne en ira plus vite. Bien, cela! Ils tombent par centaines, dans un ordre parfait.

J'aime la régularité en toute chose, moi. Le merveilleux spectacle! dirait-on pas un champ de blé, un jour de moisson, lorsque les gerbes sont couchées au bord des sillons, en longues rangées symétriques. Tape, tape, mon mignon. Ne t'amuse pas à écraser les fuyards un par un; ramène-les-moi vertement par le fond de leur culotte, et ne lève la main que sur trois ou quatre douzaines au moins. Oh la la! quelles calottes, quelles bourrades, quels triomphants coups de pied!

Et Médric s'extasiait, se tournait en tous sens, ne trouvant pas d'exclamations assez choisies pour peindre son ravissement. A la vérité, Sidoine n'en frappait ni plus fort ni plus vite. Il avait pris au début un petit train bonhomme, continuant la besogne avec flegme, sans accélérer le mouvement. Il surveillait seulement les bords de l'armée. Lorsqu'il apercevait quelque fuyard, il se contentait de le ramener à son poste d'une chiquenaude, pour qu'il eût sa part au régiment, quand viendrait son tour. Au bout d'un quart d'heure d'une pareille tactique, les Verts se trouvaient tous couchés proprement dans la plaine, sans qu'un seul restât debout pour aller porter au reste de la nation la nouvelle de leur défaite; circonstance rare et affligeante, qui ne s'est pas reproduite depuis dans l'histoire du monde.

Médric n'aimait pas à voir le sang versé. Quand tout fut terminé:

--Mon mignon, dit-il à Sidoine, puisque tu as anéanti cette armée, il me semble juste que tu l'enterres.

Sidoine, ayant regardé autour de lui, aperçut cinq ou six buttes de sable qui se trouvaient là, il les poussa sur le champ de bataille, à l'aide de vigoureux coups de pied, et les aplanit de la main, de manière à en faire un seul coteau, qui servit de tombe à près de onze cent mille hommes. En pareil cas, il est rare qu'un conquérant prenne lui-même ce soin pour les vaincus. Ce fait prouve combien mon héros, tout héros qu'il était, se montrait bon enfant à l'occasion.

Durant l'affaire, les Bleus, stupéfaits de ce renfort qui leur tombait du haut d'une des grandes pyramides, avaient eu le temps de reconnaître que ce n'était pas là un boulelement de pavés, mais un homme en chair et en os. Ils songèrent d'abord à l'aider un peu; puis,

voyant la fa?on ais?e dont il travaillait, comprenant qu'ils seraient plut?t un embarras, ils se retir?rent discr?tement ? quelque distance, par crainte des ?claboussures. Ils se haussaient sur la pointe des pieds, se bouscuaient pour mieux voir, accueillaien? chaque coup d'un tonnerre d'applaudissements. Quand les Verts furent morts et enterr?s, ils pouss?rent de grands cris, ils se f?licit?rent de la victoire, se m?lant tumultueusement, parlant tous ? la fois.

Cependant Sidoine, ayant soif, descendit au bord du Nil, pour boire un coup d'eau fra?che. Il le tarit d'une gorg?e; heureusement pour L'?gypte, il trouva ce breuvage si chaud et si fade, qu'il se h?ta de rejeter le fleuve dans son lit, sans en avaler une goutte. Vois ? quoi tient la fertilit? d'un pays.

De fort m?chante humeur, il revint dans la plaine et regarda les Bleus en se frottant les mains.

--Fr?re, dit-il d'un ton insinuant, si je frappais un peu sur ceux-ci, maintenant? Ces hommes font beaucoup de bruit. Que penses-tu de quelques coups de poing pour les forcer ? un silence respectueux?

--Garde-t'en bien! r?pondit M?d?ric, je les observe depuis un instant, et je leur crois les meilleures intentions du monde. Pour s?r, ils s'occupent de toi. T?che, mon mignon, de prendre une pose majestueuse; car, si je ne me trompe, les grandes destin?es vont s'accomplir. Regarde, voici venir une d?putation. Au tapage d'un million d'hommes ?mettant chacun leur avis, sans ?couter celui du voisin, avait succ?d? le plus profond silence. Les Bleus venaient sans doute de s'entendre; ce qui ne laisse pas que d'?tre singulier, car, dans les assembl?es de notre beau pays, o? les membres ne sont gu?re qu'au nombre de quelques centaines, ils n'ont pu jusqu'ici s'accorder sur la moindre v?tille.

L'arm?e d?filait en deux colonnes. Bient?t elle forma un cercle immense. Au milieu de ce cercle, se trouvait Sidoine, fort embarrass? de sa personne; il baissait les yeux, honteux de voir tant de monde le regarder. Quant ? M?d?ric, il comprit que sa pr?sence serait un sujet d'?tonnement, inutile et m?me dangereux en ce moment d?cisif. Il se retira par prudence dans l'oreille qui lui servait de demeure depuis le matin.

La d?putation s'arr?ta ? vingt pas de Sidoine. Elle n'?tait pas compos?e de guerriers, mais de vieillards aux cr?nes nus et s?v?res, aux barbes magistrales, tombant en flots argent?s sur les tuniques bleues. Les mains de ces vieillards avaient pris les rides s?ches des parchemins qu'elles feuilletaient sans cesse; leurs yeux, habitu?s aux seules clart?s des lampes fumeuses, soutenaient l'?clat du soleil avec les clignements de paupi?res d'un hibou ?gar? en plein jour; leurs ?chines se courbaient comme devant un pupitre ?ternel; tandis que, sur leurs robes, des taches d'huile et des tra?n?es d'encre dessinaient les broderies les plus bizarres, signes myst?rieux qui n'?taient pas pour peu de chose dans leur haute renomm?e de science et de sagesse.

Le plus vieux, le plus sec, le plus aveugle, le plus bariol? de la docte compagnie, avan?a de trois pas, en faisant un profond salut. Apr?s quoi, s'?tant dress?, il ?largit les bras pour joindre aux paroles les gestes convenables.

--Seigneur G?ant, dit-il d'une voix solennelle, moi, prince des orateurs, membre et doyen de toutes les acad?mies, grand dignitaire de

tous les ordres, je te parle au nom de la nation. Notre roi, un pauvre sire, est mort, il y a deux heures, d'un dérangement du ventre, pour avoir vu les Verts ? l'autre bout de la plaine. Nous voilà donc sans maître qui nous charge d'impôts, qui nous fasse tuer au nom du bien public. C'est là, tu le sais, un état de liberté d'plaisant communément aux peuples. Il nous faut un roi au plus vite; et, dans notre hâte de nous prosterner devant des pieds royaux, nous venons de songer ? toi, qui te bats si vaillamment. Nous pensons, en t'offrant la couronne, reconnaître ton dévouement ? notre cause. Je le sens, une telle circonstance demanderait un discours en une langue savante, sanscrite, hébraïque, grecque, ou tout au moins latine; mais que la nécessité o? je me trouve d'improviser, que la certitude de pouvoir répondre plus tard ce manque de convenances, me servent d'excuses auprès de foi.

Le vieillard fit une pause.

--Je savais bien, songeait M?d?ric, que mon mignon avait des poings de roi.

V

LE DISCOURS DE M?D?RIC.

--Seigneur G?ant, continua le prince des orateurs, il me reste ? t'apprendre ce que la nation a résolu et quelles preuves d'aptitude ? la royauté elle te demande, avant de te porter au trône. Elle est lasse d'avoir pour maîtres des gens qui ressemblent en tous points ? leurs sujets, ne pouvant donner le moindre coup de poing sans s'écourcher, ni prononcer tous les trois jours un discours de longue haleine sans mourir de phtisie au bout de quatre ou cinq ans. Elle veut, en un mot, un roi qui l'amuse, et elle est persuadée que, parmi les agréments d'un goût délicat, il en est deux surtout dont on ne saurait se lasser: les taloches vertement appliquées et les périodes vides et sonores d'une proclamation royale. J'avoue être fier d'appartenir ? une nation qui comprend ? un si haut point les courtes jouissances de cette vie. Quant ? son désir d'avoir sur le trône un roi amusant, ce désir me paraît en lui-même encore plus digne d'être loges. Ce que nous voulons se réduit donc ? ceci. Les princes sont des hochets dorés que se donne le peuple, pour se réjouir et se divertir ? les voir briller au soleil; mais, presque toujours, ces hochets coupent et mordent, ainsi qu'il en est des couteaux d'acier, lames brillantes dont les mères effrayent vainement leurs marmots. Or nous souhaitons que notre hochet soit inoffensif, qu'il nous réjouisse, qu'il nous divertisse, selon nos goûts, sans que nous courions le risque de nous blesser, ? le tourner et le retourner entre nos doigts. Nous voulons de grands coups de poing, car ce jeu fait rire nos guerriers, les amuse honnêtement, en leur mettant du cœur au ventre; nous désirons de longs discours, pour occuper les braves gens du royaume ? les applaudir et les commenter, de belles phrases qui tiennent en joie les parleurs de l'époque. Tu as dit, seigneur G?ant, rempli une partie du programme, ? l'entière satisfaction des plus difficiles; je le dis en vérité, jamais poings ne nous ont fait rire de meilleur cœur. Maintenant, pour combler nos vœux, il te faut subir la seconde ?preuve. Choisis le sujet qu'il te plaira: parle-nous de l'affection que tu nous portes, de tes devoirs envers nous, des

grands faits qui doivent signaler ton règne. Instruis-nous, égaré-nous. Nous t'écouterons.

Le prince des orateurs, ayant ainsi parlé, fit une nouvelle révérence. Sidoine, qui avait écouté l'exorde d'un air inquiet, et suivi les différents points avec anxiété, fut frappé d'épouvante à la péroraison. Prononcer un long discours en public, lui paraissait une idée absurde, sortant par trop de ses habitudes journalières. Il regardait sournoisement le docte vieillard, craignant quelque méchante raillerie, se demandant si un bon coup de poing, appliqué à propos sur ce crâne jauni, ne le tirerait pas d'embarras. Mais le brave enfant n'avait pas de méchanceté. Ce vieux monsieur venait de lui parler si poliment, qu'il lui semblait dur de répondre d'une façon aussi brusque. S'étant juré de ne point desserrer les lèvres, sentant d'ailleurs toute la délicatesse de sa position, il dansait sur l'un et l'autre pied, roulait ses pouces, riait de son rire le plus naïf. Comme il devenait de plus en plus idiot, il crut avoir trouvé une idée de génie. Il salua profondément le vieux monsieur.

Cependant, au bout de cinq minutes, l'armée s'impatienta. Je crois te l'avoir dit, ces événements se passaient en Égypte, sur le coup de midi. Or, tu le sais, rien ne rend de plus méchante humeur, que d'attendre au grand soleil. Les Bleus témoignèrent bientôt par un murmure croissant que le seigneur Grant était à se dépêcher; autrement, ils allaient le planter là, pour se pourvoir ailleurs d'une majesté plus bavarde.

Sidoine, étonné qu'une révérence n'était pas contenté ces braves gens, en fit coup sur coup trois ou quatre, se tournant en tous sens, afin que chacun eût sa part.

Alors ce fut une tempête de rires et de jurons, une de ces belles tempêtes populaires où chaque homme lance un quolibet, ceux-ci sifflant comme des merles, ceux-là battant des mains en manière de dérision. Le vacarme grandissait par larges ondes, décroissait pour grandir encore, pareil à la clameur des vagues de l'Océan. C'était, à la verve du peuple, un excellent apprentissage de la royauté.

Tout à coup, pendant un court moment de silence, une voix douce et flûte se fit entendre dans les hauteurs de Sidoine; une douce, une tendre voix de petite fille, au timbre d'argent, aux inflexions caressantes.

"Mes bien-aimés sujets," disait-elle...

Des applaudissements formidables l'interrompirent, dès ces premiers mois. Le gracieux souverain! des poings à pétrir des montagnes, et une voix à rendre jalouse la brise de mai!

Le prince des orateurs, stupéfait de ce phénomène, se tourna vers ses savants collègues:

--Messieurs, leur dit-il, voici un génie qui a, dans son espèce, un organe singulier. Je ne pourrais croire, si je ne l'entendais, qu'un gosier capable d'avaler un boeuf avec ses cornes, puisse filer des sons d'une si remarquable finesse. Il y a là certainement une curiosité anatomique qu'il nous faudra étudier et expliquer à tout prix. Nous traiterons ce grave sujet à notre prochaine réunion, nous en ferons une belle et bonne vérité scientifique qui aura cours dans

nos établissements universitaires.

--H?! mon mignon, souffla doucement M?d?ric dans l'oreille de Sidoine, ouvre larges tes m?choires, fais-les jouer en mesure, comme si tu broyais des noix. Il est bon que tu les remues avec vigueur, car ceux qui ne t'entendront pas, verront au moins que tu parles. N'oublie pas les gestes non plus: arrondis les bras avec gr?ce durant les p?riodes cadenc?es; plisse le front et lance les mains en avant, dans les ?clats d'?loquence: l?che m?me de pleurer, aux endroits path?tiques. Surtout pas de b?tises. Suis bien le mouvement. Ne vas pas t'arr?ter court, au beau milieu d'une phrase, ni poursuivre, lorsque je me tairai. Mets les points et les virgules, mon mignon. Cela n'est pas difficile, la plupart de nos hommes d'?tat ne font autre m?tier. Attention! je commence.

Sidoine ouvrit effroyablement la bouche et se mit ? gesticuler, avec des mines de damn?. M?d?ric s'exprima en ces termes:

"Mes bien-aim?s sujets,

"Comme il est d'usage, laissez-moi m'?tonner et me juger indigne de l'honneur que vous me faites. Je ne pense pas un tra?tre mot de ce que je vous dis l?; je crois m?riter, comme tout le monde, d'?tre un peu roi ? mon tour, et je ne sais vraiment pourquoi je ne suis pas n? fils de prince, ce qui m'aurait ?vit? l'embarras de fonder une dynastie.

"Avant tout, je dois, pour assurer ma tranquillit? future, vous faire remarquer les circonstances pr?sentes. Vous me croyez une bonne machine de guerre; c'est m?me ? ce seul titre que vous m'offrez la couronne. Moi, je me laisse faire. Si je ne me trompe, on appelle cela le suffrage universel. L'invention me para?t excellente, les peuples s'en trouveront au mieux lorsqu'on l'aura perfectionn?e. Veuillez donc, ? l'occasion, vous en prendre ? vous seuls, si je ne tiens pas toutes les belles choses que je vais promettre; car je puis en oublier quelqu'une, sans m?chancet?, et il ne serait pas juste de me punir d'un manque de m?moire, lorsque vous auriez vous-m?mes manqu? de jugement.

"J'ai h?te d'arriver au programme que je me tra?ais depuis longtemps, pour le jour o? j'aurais le loisir d'?tre roi. Il est d'une simplicit? charmante, je le recommande ? mes coll?gues les souverains, qui se trouveraient embarrass?s de leurs peuples. Le voici dans son innocence et sa na?vet?: la guerre au dehors, la paix au dedans.

"La guerre au dehors est une excellente politique. Elle d?barrasse le pays des gens querelleurs, en leur permettant d'aller se faire estropier hors des fronti?res. Je parle de ceux qui naissent les poings ferm?s, qui, par temp?ragement, sentiraient de temps ? autre le besoin d'une petite r?volution, s'ils n'avaient ? rosser quelque peuple voisin. Dans chaque nation, il y a une certaine somme de coups ? d?penser; la prudence veut que ces coups se distribuent ? cinq ou six cents lieues des capitales. Laissez-moi vous dire toute ma pens?e. La formation d'une arm?e est simplement une mesure pr?voyante prise pour s?parer les hommes tapageurs des hommes raisonnables; une campagne a pour but de faire dispara?tre le plus possible de ces hommes tapageurs, et de permettre au souverain de vivre en paix, n'ayant pour sujets que des hommes raisonnables. On parle, je le sais, de gloire, de conqu?tes et autres balivernes. Ce sont l? de grands mots dont se payent les imb?ciles.

"Si les rois se jettent leurs troupes ? la t?te au moindre mot, c'est qu'ils s'entendent et se trouvent bien du sang vers?. Je compte donc les imiter en appauvrissant le sang de mon peuple, qui pourrait, un beau jour, avoir la fi?vre chaude. Seulement, un point m'embarrassait. Plus on va, plus les sujets de guerre deviennent difficiles ? inventer; bient?t on en sera r?duit ? vivre en fr?res, faute d'une raison pour se gourmer honn?tement. J'ai d? faire appel ? toute mon imagination. De nous battre pour r?parer une offense, il n'y fallait pas songer: nous n'avons rien ? r?parer, personne ne nous provoque, nos voisins sont gens polis et de bon ton. De nous emparer des territoires limitrophes, sous pr?texte d'arrondir nos terres, c'?tait l? une vieille id?e qui n'a jamais r?ussi en pratique, et dont les conqu?rants se sont toujours mal trouv?s. De nous f?cher ? propos de quelques balles de coton ou de quelques kilogrammes de sucre, on nous aurait pris pour de grossiers marchands, pour des voleurs qui ne veulent pas ?tre vol?s; tandis que nous tenons, avant tout, ? ?tre une nation bien apprise, ayant en horreur les soucis du commerce, vivant d'id?al et de bons mots. Aucun moyen d'un usage commun en mati?re de bataille ne pouvait donc nous convenir. Enfin, apr?s de longues r?flexions, il m'est venu une inspiration sublime. Nous nous b?tirons toujours pour les autres, jamais pour nous, ce qui nous ?vitiera toute explication sur la cause de nos coups de poing. Remarquez combien cette m?thode sera commode, et quel honneur nous tirerons de pareilles exp?ditions. Nous prendrons le titre de bienfaiteurs des peuples, nous crierons bien haut notre d?sint?ressement, nous nous poserons modestement en soutiens des bonnes causes, en d?vou?s serviteurs des grandes id?es. Ce n'est pas tout. Comme ceux que nous ne servirons pas pourront s'?tonner de cette singuli?re politique, nous r?pondrons hardiment que notre rage de pr?ter nos arm?es ? qui les demande est un g?n?reux d?sir de pacifier le monde, de le pacifier bel et bien ? coups de piques. Nos soldats, dirons-nous, se prom?nent en civilisateurs, coupant le cou ? ceux qui ne se civilisent pas assez vite, semant les id?es les plus f?condes dans les fosses creus?es sur les champs de bataille. Ils baptiseront la terre d'un bapt?me de sang pour h?ter l'?re prochaine de libert?. Mais nous n'ajouterons pas qu'ils auront ainsi une besogne ?ternelle, attendant vainement une moisson qui ne saurait lever sur des tombes.

"Voil?, mes chers sujets, ce que j'ai imagin?. L'id?e a toute l'ampleur et l'absurdit? n?cessaires pour r?ussir. Donc, ceux d'entre vous qui se sentiraient le besoin de proclamer une ou deux r?publiques sont pri?s de n'en rien faire chez moi. Je leur ouvre charitablement les empires des autres monarches. Qu'ils disposent librement des provinces, changent les formes des gouvernements, consultent le bon plaisir des peuples; qu'ils se fassent tuer chez mes voisins, au nom de la libert?, et me laissent gouverner chez moi aussi despotiquement que je l'entendrai.

"Mon r?gne sera un r?gne guerrier.

"Obtenir la paix au dedans est un probl?me plus difficile ? r?soudre. On a beau se d?barrasser des m?chants gar?ons, il reste toujours dans les masses un esprit de r?volt? contre le ma?tre de leur choix. Souvent j'ai r?fl?chi ? cette haine sourde que les nations ont port?e de tous temps ? leurs princes; mais j'avoue n'avoir jamais pu en trouver la cause raisonnable et logique. Nous mettrons cette question au concours dans nos acad?mies, pour que nos savants se h?tent de nous indiquer d'o? vient le mal et quel doit ?tre le rem?de. Mais, en

attendant l'aide de la science, nous emploierons, pour guérir notre peuple de son inquiétude malade, les faibles moyens dont nos prêcheurs nous ont ligué la recette. Certes, ils ne sont pas infailibles; si nous en faisons usage, c'est qu'on n'a pas encore inventé de bonnes cordes assez longues et assez fortes pour garrotter une nation. Le progrès marche si lentement! Ainsi nous choisirons nos ministres avec soin. Nous ne leur demanderons pas de grandes qualités morales ni intellectuelles; il les suffira médiocres en toutes choses. Mais ce que nous exigerons absolument, c'est qu'ils aient la voix forte, et se soient longtemps exercés à crier: Vive le roi! sur le ton le plus haut, le plus noble possible. Un beau: Vive le roi! poussé dans les règles, enfin avec art, s'éteignant dans un murmure d'amour et l'admiration, est un mérite rare qu'on ne saurait trop récompenser. A vrai dire, cependant, nous comptons peu sur nos ministres; souvent, ils gagnent plus qu'ils ne servent. Si notre avis prévalait, nous jetterions ces messieurs à la porte, nous vous servirions de roi et de ministres, le tout ensemble. Nous fondons de plus grandes espérances sur certaines lois que nous nous proposons de mettre en vigueur; elles vous empoigneront un homme au collet, elles vous le lanceront à la rivière, sans plus amples explications, selon l'excellente méthode des muets du sursis. Vous voyez d'ici combien sera commode une justice aussi expéditive; il est tant de fâcheux tenant aux formes, croyant candidement qu'un crime est nécessaire pour être coupable! Nous aurons également notre service de bons petits journaux payés grassement, chantant nos louanges, cachant nos fautes, nous prêtant plus de vertus qu'à tous les saints du paradis. Nous en aurons d'autres, et ceux-là nous les payerons plus cher, qui attaqueront nos actes, discuteront notre politique, mais d'une façon si plate, si maladroite, qu'ils ramèneront à nous les gens d'esprit et de bon sens. Quant aux journaux que nous ne payerons pas, ils ne pourront ni blâmer ni approuver; de toutes manières, nous les supprimerons au plus tôt. Nous devons aussi protéger les arts, car il n'est pas de grand royaume sans grands artistes. Pour en faire naître le plus possible, nous abolirons la liberté de pensée. Il serait peut-être bon aussi de servir une petite rente aux écrivains en retraite, j'entends à tous ceux qui ont su faire fortune, qui sont patentés pour tenir boutique de prose ou de vers. Quant aux jeunes gens, à ceux qui n'auront que du talent, ils auront des lits réservés dans nos hôpitaux. A cinquante ou soixante ans, s'ils ne sont pas tout à fait morts, ils participeront aux bienfaits dont nous comblerons le monde des lettres. Mais les vrais soutiens de notre trône, les gloires de notre royaume, ce seront les tailleurs de pierres et les maçons. Nous repeuplerons les campagnes, nous appellerons à nous tous les hommes de bonne volonté, et leur ferons prendre la truelle. Ce sera un touchant, un sublime spectacle! Des rues larges, des rues droites trouant une ville d'un bout à un autre! de beaux murs blancs, de beaux murs jaunes, s'élevant comme par enchantement! de splendides édifices, décorant d'immenses places plantées d'arbres et de rivières! Bâtir n'est rien encore, mais que démouler a de charmes! Nous démoulerons plus que nous ne bâtissons. La cité sera rasée, nivelée, débarrassée, badigeonnée. Nous changerons une ville de vieux style en une ville de style neuf. De pareils miracles, je le sais, coûteront beaucoup d'argent; comme ce n'est pas moi qui payerai, la dépense m'inquiète peu. Tenant, avant tout, à laisser des traces glorieuses de mon royaume, je trouve que rien n'est plus propre à étonner les générations futures, qu'une effroyable consommation de chaux et de briques. D'ailleurs, j'ai remarqué ceci: plus un roi fait bâtir, plus son peuple se montre satisfait; il semble ne pas savoir quels sots payent ces constructions, il croit naïvement que son aimable souverain se ruine pour lui donner la joie de

contempler une forêt d'chafaudages. Tout ira pour le mieux. Nous vendrons très-cher les embellissements aux contribuables, et nous distribuerons les gros sous aux ouvriers, afin qu'ils se tiennent tranquilles sur leurs échelles. Ainsi, du pain au menu peuple et l'admiration de la postérité. N'est-ce pas très-ingénieux? Si quelque mécontent s'avisait de crier, ce serait un coup sûr mauvais cœur et pure jalousie.

"Mon règne sera un règne de millions.

"Vous le voyez, mes bien-aimés sujets, je me dispose à être un roi très-amusant. Je vous chargerai de belles guerres aux quatre coins du monde, qui vous rapporteront des coups et de l'honneur. Je vous réjouirai, au dedans, par de grands tas de d'ombres et une éternelle poussière de plâtre. Je ne vous ménagerai pas non plus les discours, je les prononcerai les plus vides possible, aiguillant ainsi les esprits curieux qui auront la bonne volonté d'y chercher ce qui n'y sera pas. Aujourd'hui, c'en est assez; je meurs de soif. Mais, en finissant, je vous fais la promesse de traiter prochainement la grave difficulté du budget; c'est une matière qui a besoin d'être préparée longtemps à l'avance, pour être embrouillée à point et obscure suivant la convenance. Peut-être auriez-vous aussi le désir de m'entendre causer religion. Ne voulant pas vous tromper dans votre attente, je dois vous déclarer, d'ores et présent, que je compte ne jamais m'expliquer sur ce sujet. Épargnez-moi donc des demandes indiscrètes, ne me pressez jamais d'avoir un avis en cette matière, qui m'est particulièrement désagréable. Sur ce, mes bien-aimés sujets, que Dieu vous tienne en joie."

Tel fut le discours de Mordric. Tu entends de reste que je t'en donne ici un résumé succinct, car il dura six heures d'horloge, et les limites de ce conte ne me permettent point de le transcrire en entier. L'orateur ne devait-il pas allonger ses phrases, cadencer ses périodes, noyer si bien ses pensées dans un déluge de mots, que le sens en puisse échapper au peuple qui l'écoutait? En tous cas, mon résumé est conforme au véritable esprit du discours. Si l'armée entendit ce qu'il lui plut d'entendre, ce fut grâce aux précautions oratoires et à la longueur des tirades. N'en est-il pas toujours de même en pareille circonstance?

Tant que son frère parla, Sidoine travailla rudement des bras et des mâchoires. Il eut des gestes fort applaudis, tantôt familiers sans trivialité, tantôt d'une ampleur noble et d'un lyrisme entraînant. S'il faut tout dire, il se permit par instants d'étranges contorsions, des hauts-le-corps qui n'étaient précisément pas de bon goût; mais cette mimique risquée fut mise sur le compte de l'inspiration. Ce qui enleva les suffrages, ce fut la manière remarquable dont il ouvrait la bouche. Il baissait le menton, puis le relevait, par petites saccades rythmées; il faisait prendre à ses lèvres toutes les figures grotesques, depuis la ligne droite jusqu'à la circonférence, en passant par le triangle et le carré; même, au trait final de chaque tirade, il montrait la langue, hardiesse poétique qui eut un succès prodigieux.

Lorsque Mordric se tut, Sidoine comprit qu'il lui restait à finir par un coup de maître. Il saisit l'instant favorable; puis, se cachant de la main, sans plus bouger, il cria d'une voix terrible:

--Vive Sidoine 1er, roi des Bleus!

Le seigneur g?ant savait placer son mot ? l'occasion. Aux ?clats de cette voix, chaque bataillon pensa avoir entendu le bataillon voisin pousser ce cri d'enthousiasme. Comme rien n'est plus contagieux qu'une b?tise, l'arm?e enti?re se mit ? chanter en ch?eur:

--Vive Sidoine 1er, roi des Bleus!

Ce fut, dix minutes durant, un vacarme effroyable. Pendant ce temps, Sidoine, de plus en plus civilis?, prodiguait les r?v?rences.

Les soldats parl?rent de le porter en triomphe. Mais le prince des orateurs, ayant rapidement calcul? son poids ? vue d'oeil, leur d?montra les difficult?s de l'entreprise. Il se chargea de terminer avec lui. Il lui rendit hommage comme ? son roi, au nom du peuple, tout en lui conf?rant les titres et les privil?ges de sa nouvelle position. Il l'invita ensuite ? marcher en t?te de l'arm?e, pour faire son entr?e dans son royaume, distant d'une dizaine de lieues.

Cependant M?d?ric se tenait les c?tes et pensait mourir de rire. Son propre discours l'avait singuli?rement ?gay?. Ce fut bien autre chose lorsque Sidoine s'acclama lui-m?me!

--Bravo, Majest? mignonne! lui dit-il ? voix basse. Je suis content de toi, je ne d?sesp?re plus de ton ?ducation. Laisse faire ces braves gens. Essayons du m?tier de roi, quittes ? l'abandonner dans huit jours, s'il nous ennuie. Pour ma part, je ne suis pas f?ch? d'en t?ter, avant d'?pouser l'aimable Primev?re. Or ?a, continue ? ne pas faire de sottises, marche royalement, contente-toi des gestes et laisse-moi le soin de la parole. Il est inutile d'apprendre ? ce bon peuple que nous sommes deux, ce qui pourrait l'autoriser ? se croire en ?tat de r?publique. Maintenant, mon mignon, entrons vite dans notre capitale.

Les annales des Bleus relatent ainsi l'av?nement au tr?ne du grand roi Sidoine 1er. On peut y lire tout au long les ?v?nements mentionn?s ci-dessus, et y remarquer comme quoi l'historien officiel fait remarquer, en diff?rents passages, que ces faits se passaient en ?gypte, sur le coup de midi, par une temp?rature de quarante-cinq degr?s.

VI

M?D?RIC MANGE DES MURES.

Je t'?pargnerai la description de l'entr?e triomphale de nos h?ros et des r?jouissances publiques qui eurent lieu en cette occasion.

Sidoine joua noblement son r?le de majest?. Il accueillit avec bienveillance une cinquantaine de d?putations qui vinrent ? la file lui pr?ter serment; il ?couta m?me, sans trop b?iller, les harangues des diff?rents corps de l'?tat. A vrai dire, il avait grand besoin de sommeil; il aurait volontiers envoy? ces bonnes gens se coucher, pour aller lui-m?me en faire autant, si M?d?ric ne lui e?t dit tout bas qu'un roi, appartenant ? son peuple, ne dormait que lorsque les portefaix de son royaume le voulaient bien.

Enfin les grands dignitaires le conduisirent ? son palais, sorte de grange monumentale, haute d'une quinzaine de m?tres, devant laquelle les ?coliers tiraient leurs chapeaux. Les fourmis saluent ainsi les cailloux du chemin. Sidoine, qui se servait d'une pyramide en guise d'escabeau, t?moigna par un geste expressif combien il trouvait le logis insuffisant. M?d?ric d?clara de sa voix la plus douce avoir remarqu?, aux portes de la ville, un vaste champ de bl?, demeure plus digne d'un grand prince. Les ?pis lui feraient une belle couche dor?e, d'une merveilleuse souplesse, et il aurait pour ciel de lit les larges rideaux c?lestes que les clous d'or du bon Dieu retiennent aux murs du paradis. Comme le peuple ?tait tr?s-friand de spectacles et de mascarades, il d?clara, d?sirant se rendre populaire, abandonner l'ancien palais aux montreurs d'ours, danseurs de corde et diseurs de bonne aventure. De plus, il y serait ?tabli un th??tre de marionnettes, toutes d'une ex?cution parfaite, au point de les prendre pour des hommes. La foule accueillit cette offre avec reconnaissance.

Lorsque la question du logement fut vid?e, Sidoine se retira, ayant h?te de se mettre au lit. Il ne tarda pas ? remarquer, derri?re lui, une troupe de gens arm?s qui le suivaient avec respect. En bon roi, il les prit pour des soldats enthousiastes et ne s'en soucia pas davantage. Cependant, quand il se fut voluptueusement ?tendu sur sa couche de paille fra?che, il vit les soldats se poster aux quatre coins du champ, se promenant de long en large, l'?p?e au poing. Cette manoeuvre piqua sa curiosit?. Il se dressa ? demi, tandis que M?d?ric, comprenant son d?sir, appelait un des hommes, qui s'?tait avanc? tout proche de l'oreiller royal.

--H?! l'ami, cria-t-il, pourrais-tu me dire ce qui vous force, tes compagnons et toi, ? quitter vos lits ? cette heure, pour venir r?der autour du mien? Si vous avez de m?chants projets sur les passants, il est peu convenable d'exposer votre roi ? servir de t?moin pour vous faire pendre. Si ce sont vos belles que vous attendez, certes je m'int?resse ? l'accroissement du nombre de mes sujets, mais je ne veux en aucune fa?on me m?ler de ces d?tails de famille. ?a, franchement, que faites-vous ici?

--Sire, nous vous gardons, r?pondit le soldat.

--Vous me gardez? contre qui, je vous prie? Les ennemis ne sont pas aux fronti?res, que je sache, et ce n'est point avec vos ?p?es que vous me prot?gerez des moucherons. Voyons, parle. Contre qui me gardez-vous?

--Je ne sais pas, Sire. Je vais appeler mon capitaine.

Lorsque le capitaine fut arriv? et qu'il eut entendu la demande du roi:

--Bon Dieu! Sire, s'?cria-t-il, comment Votre Majest? peut-elle me faire une question aussi simple? Ignore-t-elle ces menus d?tails? Tous les rois se font garder contre leurs peuples. Il y a ici cent braves qui n'ont d'autre charge que d'embrocher les curieux. Nous sommes vos gardes du corps, Sire. Sans nous, vos sujets, gens tr?s-gourmands de monarques, en auraient d'? fait une effroyable consommation.

Cependant, Sidoine riait aux larmes. L'id?e que ces pauvres diables le gardaient lui avait d'abord paru d'une joyeuset? rare; mais quand il

apprit qu'ils le gardaient contre son peuple, il eut un nouvel accès de gaieté dont il faillit étouffer. De son côté, Mordric pouffait à pleines joues, échangeant une véritable tempête dans l'oreille de son mignon.

--Hoh?! manants, cria-t-il, pliez bagages, décampez au plus vite. Me croyez-vous assez sot pour imiter vos rois trembleurs, qui ferment dix à douze portes sur eux, en plantant une sentinelle à chacune? Je me garde moi-même, mes bons amis, et je n'aime pas à votre regard quand je dors; car ma nourrice m'a toujours dit que je n'étais pas beau en ronflant. S'il vous faut absolument garder quelqu'un, au lieu de garder le roi contre le peuple, gardez, je vous prie, le peuple contre le roi; ce sera mieux employer vos veilles et gagner plus honnêtement votre argent. Les soirs d'été, pour peu que vous désiriez m'être agréables, envoyez-moi vos femmes avec des éventails, ou, s'il pleut, votez-moi une armée de parapluies. Mais vos épouses, à quoi diable voulez-vous qu'elles me servent? Et, maintenant, bonne nuit, messieurs les gardes du corps. Sans plus de zèle, capitaine et soldats se retirèrent, enchantés d'un prince si facile à servir. Alors nos amis, satisfaits d'être seuls, purent causer à l'aise des surprenantes aventures qui leur étaient arrivées depuis le matin. Je veux dire, tu m'entends, que Mordric bavarda une petite demi-heure, philosophant sur toute chose, priant son mignon de suivre avec soin le fil de son raisonnement. Le mignon, dès les premiers mots, ronflait, les poings fermés. Notre bavard, ne s'entendant plus lui-même, remit la suite de ses observations au lendemain. C'est ainsi que le roi Sidoine 1er dormit sa première nuit à la belle étoile, dans un champ désert situé aux portes de sa capitale.

Les événements qui se passèrent les jours suivants ne méritent pas d'être rapportés tout au long, bien qu'ils aient été prodigieux et bizarres, comme tous ceux auxquels se trouvèrent mêlés les héros que j'ai choisis. Notre roi en deux personnes,--vois à quoi tient un mystère!--ayant accepté la couronne par simple complaisance, se garda de tenter la moindre réforme. Il laissa le peuple agir selon ses volontés; ce qui se rencontra être la meilleure façon de régner, la plus commode pour le souverain, la plus profitable pour les sujets.

Au bout de huit jours, Sidoine avait déjà gagné cinq batailles rangées. Il crut devoir mener son armée aux deux premières. Mais il s'aperçut bientôt qu'au lieu de lui donner aide et secours, elle l'embarrassait, se mettant en travers de ses jambes, risquant d'attraper quelque taloche. Il se décida donc à licencier les troupes, déclarant entendre à l'avenir se mettre seul en campagne. Ce fut là le sujet d'une belle proclamation. Elle débutait par cet exorde remarquable: "Il n'est rien de tel pour se gourmer d'importance, comme de savoir pourquoi on se gourme. Or, puisque le roi, lorsqu'il déclare la guerre, connaît seul les causes de son bon plaisir, la logique veut que le roi se batte seul." Les soldats goûtèrent beaucoup ces pensées; à la vérité, faute d'une bonne raison pour taper plus longtemps, ils avaient tourné le dos dans maintes batailles. Souvent aussi ils s'étaient étonnés, causant le soir dans les ambulances avec des blessés ennemis, de l'originale méthode des princes, ayant des poings, comme tout le monde, et faisant tuer plusieurs milliers d'hommes, pour vider leurs querelles particulières.

Seulement, les Bleus, s'il te souvient de la charte, avaient pris un maître dans l'unique but de s'égayer à le voir et à l'entendre jouer des poings et de la langue. L'armée obtint donc de suivre son chef à

deux kilom?tres de distance. De cette fa?on, elle eut l'agr?able spectacle des combats, sans en courir les dangers.

M?d?ric harangua plus encore que Sidoine ne se battit. Au bout d'une semaine, il avait d?j? enrichi la litt?rature du pays de treize gros volumes. Le troisi?me jour, en s'?veillant, il se trouva savoir le grec et le latin, sans avoir appris ces langues dans aucun coll?ge; il put de la sorte r?pondre par dix pages de D?mosth?ne au prince des orateurs, qui pensait l'embarrasser en lui r?citant cinq pages de Cic?ron. Depuis ce moment, qui fut celui o? le peuple cessa de comprendre, le roi orateur eut encore plus de popularit? que le roi guerrier.

Somme toute, la nation Bleue ?tait dans le ravissement. Elle poss?dait enfin le prince r?v?, un prince id?al, mettant tous ses soins aux menus plaisirs, ne se m?lant jamais des d?tails s?rieux. Cependant, comme un peuple, m?me un peuple satisfait, murmure toujours un peu, on accusait l'excellent homme de certains go?ts bizarres, par exemple de sa singuli?re obstination ? vouloir dormir ? la belle ?toile. De plus, je crois te l'avoir dit, Sidoine p?chait par une grande coquetterie; d?s qu'il eut un budget sous la main, il ?changea vite ses peaux de loup contre de splendides v?tements de soie et de velours, trouvant ? se regarder quelques d?dommagements aux ennuis de sa nouvelle profession. On le bl?mait de cet innocent plaisir; bien qu'il ne f?t autre d?pense, on lui reprochait d'user trop de satin, de d?chirer trop de dentelle. La ros?e, il est vrai, tache les ?toffes fines, et rien ne les coupe comme la paille. Or Sidoine couchait tout habill?.

Pour en finir, on comptait ? peine cinq ? six milliers de m?contents dans cet empire de trente millions d'hommes: des courtisans sans emploi dont l'?chine se roidissait, des gens de nerfs irritables auxquels les longs discours donnaient la fi?vre, surtout des pervers que f?chait la paix publique. Apr?s une semaine de r?gne, Sidoine aurait pu sans crainte tenter de nouveau le suffrage universel.

Le neuvi?me jour, M?d?ric fut pris au r?veil d'une irr?sistible envie de courir les champs. Il ?tait las de vivre enferm? au logis, j'entends l'oreille de Sidoine; il s'ennuyait de son r?le de pur esprit. Il descendit doucement. Son mignon dormant encore, il ne l'avertit pas de sa promenade, se promettant de ne prendre l'air que pendant un petit quart d'heure.

C'est une charmante chose qu'une fra?che matin?e d'avril. Le ciel se creusait, p?le et profond. Sur les montagnes, se levait un soleil clair, sans chaleur, d'une lumi?re blanche. Les feuillages, n?s de la veille, luisaient par touffes vertes dans la campagne; les roches, les terrains se d?tachaient en grandes masses jaunes et rouges. On e?t dit, ? voir comme tout semblait propre, que la nature ?tait neuve.

M?d?ric, avant d'aller plus loin, s'arr?ta sur un coteau. Apr?s quoi, ayant suffisamment applaudi en grand la vaste plaine, il songea ? profiter de la gaiet? des sentiers, sans plus s'inqui?ter des horizons. Il prit le premier chemin venu; puis, quand il fut au bout, il en prit un autre. Il se perdit au milieu des ?glantiers, courut dans l'herbe, s'?tendit sur la mousse, fatigua les ?chos de sa voix, cherchant ? faire beaucoup de bruit, parce qu'il se trouvait dans beaucoup de silence. Il admira les champs en d?tail et ? sa fa?on, qui est la bonne, regardant le ciel par petits coins ? travers les feuilles, se faisant un univers d'un buisson creux, d?couvrant de

nouveaux mondes ? chaque d?tour des haies. Il se grisa pour trop boire de cet air pur et un peu froid qu'il trouvait sous les all?es, et finit par s'arr?ter, haletant, charm? des blancs rayons du soleil et des bonnes couleurs de la campagne.

Or il s'arr?ta au pied d'une grosse haie faite de ronces, de ces ronces aux feuilles rudes, aux longs bras ?pineux, qui produisent ? coup s?r les meilleurs fruits que puisse manger un homme d'un go?t recherch?. Je veux parler de ces belles grappes de m?res sauvages, toutes parfum?es du voisinage des lavandes et des romarins. Te souvient-il comme elles sont app?tissantes, noires sous les feuilles vertes, et quelle fra?che saveur, moiti? sucre, moiti? vinaigre, elles ont pour les palais dignes de les appr?cier?

M?d?ric, ainsi que tous les gens d'humeur libre et de vie vagabonde, ?tait un grand mangeur de m?res. Il en tirait quelque vanit?, ayant pour toutes rencontres, dans ses repas le long des haies, trouv? des simples d'esprit, des r?veurs et des amants; ce qui l'avait amen? ? conclure que les sots ne savaient faire cas de ces grappes savoureuses, que c'?tait l? un festin donn? par les anges du paradis aux bonnes ?mes de ce monde. Les sots sont bien trop maladroits pour un tel r?gal; ils se trouvent seulement ? l'aise devant une table, ? couper de grosses b?tes de poires se fondant en eau claire. Belle besogne vraiment, qui ne demande qu'un couteau. Tandis que, pour manger des m?res, il faut une douzaine de rares qualit?s: la justesse du coup d'oeil qui d?couvre les baies les plus exquises, celles que les rayons et la ros?e ont m?ries ? point; la science des ?pines, cette science merveilleuse de fouiller les broussailles sans se piquer; l'esprit de savoir perdre son temps, de mettre une matin?e enti?re ? d?jeuner, tout en faisant deux ou trois lieues dans un sentier long de cinquante pas. J'en passe et des plus m?ritantes. Jamais certaines gens ne s'aviseront de vivre cette vie des po?tes: se nourrir d'air pur, philosopher ou dormir entre deux bouch?es. Seuls, les paresseux, fils bien-aim?s du ciel, savent les finesses de ce joli m?tier.

Voil? pourquoi M?d?ric se vantait d'aimer les m?res.

Les ronces devant lesquelles il venait de s'arr?ter, ?taient charg?es de grappes longues et nombreuses. Il fut ?merveill?.

--Tudieu! dit-il, les beaux fruits, le beau prodige! Des m?res en avril, et des m?res d'une telle grosseur: voil? qui me para?t tout aussi ?tonnant qu'un baquet d'eau chang?e en vin. On a raison de le dire, rien ne fortifie la foi comme la vue des faits surnaturels: d?sormais je veux croire les contes de nourrice dont on m'a berc?. Moi, c'est ainsi que j'entends les miracles, lorsqu'ils emplissent mon verre ou mon assiette. ?a, d?jeunons, puisqu'il pla?t ? Dieu de changer le cours des saisons pour me servir selon mon go?t.

Ce disant, M?d?ric allongea d?licatement les doigts et saisit une grosse m?re qui e?t suffi au repas de deux moineaux. Il la savoura avec lenteur, puis fit claquer la langue, hochant la t?te d'un air satisfait, comme un buveur ?m?rite qui d?guste un vieux vin. Alors, le cru ?tant connu, le d?jeuner commen?a. Le gourmand alla de buisson en buisson, humant le soleil dans les intervalles, ?tablissant des diff?rences de go?t, ne pouvant se fixer. Tout en marchant, il discourait, ? haute voix, car il avait pris l'habitude du monologue en compagnie du silencieux Sidoine; quand il se trouvait seul, il ne s'en

adressait pas moins ? son mignon, estimant que sa pr?sence importait peu ? la conversation.

--Mon mignon, disait-il, je ne connais pas de besogne plus philosophique que celle de manger des m?res, le long des sentiers. C'est l'? tout un apprentissage de la vie. Vois quelle adresse il faut d?ployer pour atteindre les hautes branches, qui, remarque-le, portent toujours les plus beaux fruits. Je les incline en attirant ? petits coups les tiges basses; un sot les briserait, moi je les laisse se redresser, en pr?vision de la saison prochaine. Il y a encore les ?pines, o? les maladroits se blessent; moi j'utilise les ?pines, qui me servent de crochets dans cette d?licate op?ration. Veux-tu jamais juger un homme, le conna?tre aussi bien que Dieu qui l'a fait: mets-le, le ventre vide, devant une ronce charg?e de baies, par une claire matin?e. Ah! le pauvre homme! Pour ameuter les sept p?ch?s capitaux dans une conscience, il suffit d'une m?re au bout d'une haute branche.

Et M?d?ric, tout aise de vivre, mangeait, p?rorait, clignait les yeux pour mieux embrasser son petit horizon. D'ailleurs, il oubliait parfaitement S. M. Sidoine 1er, la nation Bleue, toute la royale com?die. Le roi en deux personnes avait laiss? son corps chez son peuple; son esprit battait la campagne, perdu dans les haies, se donnant du bon temps. Ainsi, la nuit, l'?me, s'envolant sur l'aile d'un songe, s'en va prendre ses ?bats, dans quelque coin inconnu, insoucieuse de la prison dont elle s'est ?chapp?e. Cette comparaison n'est-elle pas tr?s-ing?nieuse? bien que je me sois d?fendu d'avoir cach? quelque sens philosophique sous le voile l?ger de cette fiction, ne te dit-elle pas clairement ce qu'il te faut penser de mon g?ant et de mon nain?

Cependant, comme M?d?ric faisait les yeux doux ? une m?re, il fut, de la fa?on la plus impr?vue, rappel? aux tristes r?alit?s de cette vie. Un dogue, non des plus minces, se pr?cipita brusquement dans le sentier, aboyant avec force, les dents blanches, les paupi?res sanglantes. As-tu remarqu?, Ninette, quel bon caract?re hospitalier ont les chiens dans la campagne? Ces fid?les animaux, lorsqu'ils ont re?u de l'homme les bienfaits de l'?ducation, poss?dent au plus haut point le sentiment de la propri?t?. Il y a vol pour eux ? fouler la terre d'autrui. Le n?tre, qui e?t d?vor? M?d?ric pour le peu de boue qu'un passant emporte ? ses semelles, devint furieux, ? le voir manger les m?res pouss?es librement au gr? de la pluie et du soleil. Il se pr?cipita, la gueule ouverte.

M?d?ric ne l'attendit certes pas. Il avait une haine raisonn?e pour ces grosses b?tes, aux allures brutales, qui sont chez les animaux ce que sont les gendarmes chez les hommes. Il se mit ? fuir, ? toutes jambes, fort effray?, tr?s-inquiet des suites de cette mauvaise rencontre. Ce n'est pas qu'il raisonn?t beaucoup en cette circonstance; mais comme il avait, par usage, une grande habitude de la logique, tout en ayant la t?te perdue, il posa en principe: Ce chien a quatre pattes, moi j'en ai deux plus faibles et moins exerc?es;--en tira comme cons?quence: Il doit courir plus longtemps et plus vite que moi;--fut naturellement conduit ? penser: Je vais ?tre d?vor?;--enfin arriva victorieusement ? conclure: Ce n'est plus qu'une simple question de temps. La conclusion lui donna froid dans les jambes. Il se tourna et vit le dogue ? une dizaine de pas; il courut plus fort, le dogue courut plus fort; il sauta un foss?, le dogue sauta le foss?. ?touffant, les bras ouverts, il allait sans volont?;

il sentait des crocs aigus s'enfoncer dans ses chairs, et, les yeux fermés, voyait luire dans l'ombre deux paupières sanglantes. Les abois du chien l'entouraient, le serraient ? la gorge, comme font les vagues pour l'homme qui se noie.

Encore deux sauts, c'en ?tait fait de M?d?ric. Et ici, permets-moi, Ninon, de me plaindre du peu de secours pr?t? par notre esprit ? notre corps, quand ce dernier se trouve dans quelque embarras. Je le demande, o? baguenaudait l'esprit de M?d?ric, tandis que son corps n'avait que deux mis?rables jambes ? son service? La belle avance, de fuir pour se sauver! tout le monde en fait autant. Si son esprit n'e?t pas couru la pretentaine, l'ing?nieux enfant, sans tant s'essouffler ni risquer une pleur?sie, aurait, d?s les premiers pas, mont? tranquillement sur un arbre, comme il le fit, au bout d'un quart d'heure de course folle. C'est l? ce que j'appelle un trait de g?nie; l'inspiration lui vint d'en haut. Quand il fut ? califourchon sur une ma?tresse branche, il s'?tonna d'avoir song? ? une chose aussi simple.

Le dogue, dans son ?lan furieux, vint se heurter violemment contre l'arbre, puis se mit ? tourner autour du tronc, en poussant des abois f?roces. M?d?ric prit ses aises et retrouva la parole.

--H?las! h?las! cria-t-il, mon pauvre mignon, je me trouve vertement puni d'avoir voulu prendre l'air sans emmener tes poings avec moi. Voil? qui me prouve une fois de plus combien nous nous sommes indispensables l'un ? l'autre; notre amiti? est oeuvre de la Providence. Que fais-tu loin de moi, ayant tes seuls bras pour te tirer d'affaire? que fais-je ici moi-m?me, log? sur une branche, n'ayant pas la moindre taloche ? appliquer sur le museau de ce vilain animal. H?las! h?las! c'en est fait de nous!

Le dogue, las d'aboyer, s'?tait gravement assis sur son derri?re, le cou allong?, la l?vre retrouss?e. Il regardait M?d?ric, sans bouger d'une ligne. Celui-ci, voyant la b?te pr?ter une attention soutenue, crut comprendre qu'elle l'invitait ? parler. Il r?solut de profiter d'un pareil auditeur, d?sireux de se faire ?couter une fois dans sa vie. D'ailleurs, il n'avait que des phrases ? sa disposition pour sortir d'embarras.

--Mon ami, dit-il d'une voix mielleuse, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Allez ? vos affaires. Je retrouverai parfaitement mon chemin. Je vous l'avouerai m?me, il y a, ? quelques lieues d'ici, un bon peuple que mon absence doit plonger dans la plus vive inqui?tude. Je suis roi, s'il faut tout dire. Vous ne l'ignorez pas, les rois sont des bijoux pr?cieux, que les nations n'aiment point ? perdre. Retirez-vous donc. Il serait peu convenable de forcer l'histoire ? ?crire un jour comme quoi le sot ent?tement d'un chien a suffi pour bouleverser un grand empire. Voulez-vous une place ? ma cour? ?tre le gardien des viandes du palais? Dites, quelle charge puis-je vous offrir pour que Votre Excellence daigne s'?loigner?

Le dogue ne bougeait pas. M?d?ric pensa l'avoir gagn? par l'app?t d'un titre officiel; il fit mine de descendre. Sans doute le dogue n'?tait point ambitieux, car il se mit ? hurler de nouveau, se dressant contre l'arbre.

--Le diable t'emporte! murmura M?d?ric.

A bout d'?loquence, il fouilla ses poches. C'est l? un moyen qui, chez

les hommes, r?ussit g?n?ralement. Mais allez donc jeter une bourse ? un chien, si ce n'est pour lui faire une bosse ? la t?te. M?d?ric n'?tait pas d'ailleurs un gar?on ? avoir une bourse dans ses chausses; il consid?rait l'argent comme parfaitement inutile, ayant toujours v?cu de libres ?changes. Il trouva mieux qu'une poign?e de sous, je veux dire qu'il trouva un morceau de sucre. Mon h?ros ?tant fort gourmand de sa nature, cette trouvaille n'a rien qui doive t'?tonner. Je tiens ? te faire remarquer comme les d?tails de ce r?cit arrivent naturellement et portent un haut caract?re de v?racit?.

M?d?ric, tenant le morceau de sucre entre deux doigts, le montra au chien, qui ouvrit la gueule sans fa?ons. Alors l'assi?g? descendit doucement. Quand il fut pr?s de terre, il laissa tomber la proie; le chien la happa au passage, donna un coup de gosier, ne se l?cha m?me pas et se pr?cipita sur M?d?ric.

--Ah! brigand! s'?cria celui-ci en remontant vivement sur sa branche, tu manges mon sucre et tu veux me mordre! Allons, ton ?ducation a ?t? soign?e, je le vois; tu es bien le fid?le ?l?ve de l'?go?sme de tes ma?tres: rampant devant eux, toujours affam? de la chair des passants.

VII

OU SIDOINE DEVIENT BAVARD.

Il allait continuer sur ce ton, lorsqu'il entendit derri?re lui s'?lever un bruit sourd, semblable au roulement lointain d'une cataracte. Pas un souffle de vent n'agitait les feuilles; la rivi?re voisine coulait avec un murmure trop discret, pour se permettre de pareilles plaintes. ?tonn?, M?d?ric ?carta les branches, interrogeant l'horizon. Au premier abord, il ne vit rien; la campagne, de ce c?t?, s'?tendait, grise et nue, sorte de plaine s'?levant de coteaux en coteaux, jusqu'aux montagnes qui la bornaient. Mais le bruit augmentant toujours, il regarda mieux. Alors il remarqua, surgissant d'un pli de terrain, une roche d'une structure singuli?re. Cette roche,--car il ?tait difficile de la prendre pour autre chose qu'une roche,--avait la forme exacte et la couleur d'un nez, mais d'un nez colossal, dans lequel on e?t ais?ment taill? plusieurs centaines de nez ordinaires. Tourn? d'une fa?on d?sesp?r?e vers le ciel, ce nez avait toutes les allures d'un nez troubl? dans sa qui?tude par quelque grande douleur. A coup s?r, le bruit partait de ce nez.

M?d?ric, quand il eut examin? la roche avec attention, h?sita un instant, n'osant en croire ses yeux. Enfin, se retrouvant en pays de connaissance, ne pouvant douter:

--H?! mon mignon! cria-t-il ?merveill?, pourquoi diable ton nez se prom?ne-t-il tout seul dans les champs? Que je meure, si ce n'est lui qui est l?, ? se p?mer comme un veau qu'on ?gorge!

A ces mots, le nez,--contre toute croyance, la roche n'?tait en effet autre chose qu'un nez,--le nez s'agita d'une mani?re d?plorabile. Il y eut comme un ?boulement de terrain. Un long bloc gris?tre, qui ressemblait assez ? un ?norme ob?lisque couch? sur le sol, s'agita, se replia sur lui-m?me, se relevant d'un bout, se d?doublant de l'autre. Une t?te surgit, une poitrine se dessina, le tout emmanch? de deux

jambes, qui, pour être d'égales, n'en auraient pas moins été des jambes dans toutes les langues, tant anciennes que modernes.

Sidoine, quand il eut ramené ses membres, s'assit sur son séant, les poings dans les yeux, les genoux hauts et écartés. Il sanglotait à fendre l'âme.

--Oh! oh! dit Mordric, je le savais bien, il n'y a que mon mignon dans le monde pour avoir un nez d'une telle encolure. C'est là un nez que je connais comme le clocher de mon village. Hé! mon pauvre frère, nous avons donc aussi de gros chagrins. Je te le jure, je voulais m'absenter dix minutes au plus; si tu me retrouves au bout de dix heures, la faute en est assurément au soleil et aux buissons chargés de mûres. Nous leur pardonnerons. Ça! jette-moi ce dogue à la porte: nous causerons plus à l'aise.

Sidoine, toujours pleurant, allongea le bras, prit le dogue par la peau du cou. Il le balança une seconde, et l'envoya, hurlant et se tordant, droit dans le ciel, avec une vitesse de plusieurs milliers de lieues à la seconde. Mordric prit le plus grand plaisir à cette ascension. Il suivit la bête de l'oeil. Quand il la vit entrer dans la sphère d'attraction de la lune, il battit des mains, félicitant son compagnon d'avoir enfin peuplé ce satellite, pour le plus grand bonheur des astronomes futurs.

--Or ça, mon mignon, dit-il en sautant à terre, et notre peuple?

Sidoine, à cette question, éclata de plus belle en gémissements, dodelinant de la tête, se barbouillant le visage de ses larmes.

--Bah! reprit Mordric, notre peuple serait-il mort? L'aurais-tu massacré dans un moment d'ennui, réfléchissant que les peuples rois sont sujets aux abdications tout comme les autres monarques?

--Frère, frère, sanglota Sidoine, notre peuple s'est mal conduit.

--Vraiment?

--Il s'est mis en colère à propos de rien...

--Le vilain!

--...et m'a jeté à la porte...

--Le grossier!

--...comme jamais grand seigneur n'a jeté un aquais.

--Voyez-vous l'aristocrate!

A chaque virgule, Sidoine poussait un profond soupir. Lorsqu'il rencontra un point dans sa phrase, son émotion étant au comble, il fondit de nouveau en larmes.

--Mon mignon, reprit Mordric, il est triste sans doute pour un maître d'être congédié par ses valets, mais je ne vois pas là matière à tant se désoler. Si ta douleur ne me prouvait une fois de plus l'excellence de ton âme et ton ignorance des rapports sociaux, je te gronderais de t'affliger ainsi d'une aventure très-fréquente. Nous lirons l'histoire

un de ces jours; tu le verras, c'est une vieille habitude des nations de malmener les princes dont elles ne veulent plus. Malgr? le dire de certaines gens, Dieu n'a jamais eu la singuli?re fantaisie de cr?er une race particuli?re, dans le but d'imposer ? ses enfants des ma?tres ?lus par lui de p?re en fils. Ne t'?tonne donc pas si les gouvern?s veulent devenir gouvernants ? leur tour, puisque tout homme a le droit d'avoir cette ambition. Cela soulage de pouvoir raisonner logiquement son malheur. Allons, s?che tes larmes. Elles seraient bonnes chez un eff?min?, un glorieux nourri de louanges, qui aurait oubli? son m?tier d'homme en exer?ant trop longtemps celui de roi; mais nous, monarques d'hier, nous savons encore marcher sans autre escorte que notre ombre, et vivre au soleil, n'ayant pour royaume que le peu de poussie?re o? se posent nos pieds.

--Eh! r?pondit Sidoine d'un ton dolent, tu en parles ? ton aise. La profession me plaisait. Je me battais ? poing que veux-tu, je mettais tous les jours mes habits du dimanche, je dormais sur de la paille fra?che. Raisonne, explique tant que tu voudras. Moi, je veux pleurer.

Et il pleura; puis, s'arr?tant brusquement au milieu d'un sanglot:

--Voici, dit-il, comment les choses se sont pass?es...

--Mon mignon, interrompit M?d?ric, tu deviens bavard: le d?sespoir ne te vaut rien.

--Ce matin, vers six heures, comme je r?vais innocemment, un grand bruit m'a ?veill?. J'ai ouvert un oeil. Le peuple entourait mon lit, paraissant fort ?mu, attendant mon r?veil, en qu?te de quelque jugement. Bon! me suis-je dit, voil? qui regarde M?d?ric: dormons encore. Et je me suis rendormi. Au bout de je ne sais combien de minutes, j'ai senti mes sujets me tirer respectueusement par un coin de ma blouse royale. Force m'a ?t? d'ouvrir les deux yeux. Le peuple s'impatientait. Qu'a donc mon fr?re M?d?ric? ai-je pens?, de m?chante humeur. Et, en pensant cela, je me suis mis sur mon s?ant. Ce que voyant, les braves gens qui m'entouraient ont pouss? un murmure de satisfaction. Me comprends-tu, fr?re, et ne sais-je pas conter ? l'occasion?

--Parfaitement, mais si tu contes de ce train-l?, tu conteras jusqu'? demain. Que voulait notre peuple?

--Ah! voil?. Je crois n'avoir pas trop bien compris. Un vieux s'est approach? de moi, tra?nant sur ses talons une vache au bout d'un cordeau. Il l'a plant?e ? mes pieds, la t?te dirig?e de mon c?t?. A droite et ? gauche de la b?te, en face de chaque flanc, se sont form?s deux groupes se montrant le poing. Celui de droite criait: "Elle est blanche!" Celui de gauche: "Elle est noire!" Alors le vieux, avec force saluts, m'a dit d'un ton humble: "Sire, est-elle noire, est-elle blanche?"

--Mais, interrompit M?d?ric, c'?tait de la haute philosophie, cela. La vache ?tait-elle noire, mon mignon?

--Pas pr?cis?ment.

--Alors elle ?tait blanche?

--Oh! pour cela non. D'ailleurs, je m'inqui?tais peu d'abord de la

couleur de la bête. C'était ? toi de répondre, je n'avais que faire de regarder. Tu ne répondais toujours pas. Moi, te pensant en train de préparer ton discours, je m'apprêtais ? me rendormir sournoisement. Le vieux, qui s'était courbé en deux pour recevoir ma réponse, se sentant des d'mangeaisons dans l'chine, me répondait: "Sire, est-elle blanche, est-elle noire?"

--Mon mignon, tu dramatises ton récit selon toutes les règles de l'art. Pour peu que j'aie le temps, je ferai de toi un auteur tragique. Mais continue.

--Ah! le paresseux! me dis-je enfin, il dort comme un roi. Cependant le peuple commençait ? s'impatienter de nouveau. Il s'agissait de t'veiller, le plus doucement possible, sans qu'il s'aperçût du fait. Je glissai un doigt dans mon oreille gauche; elle était vide. Je le glissai dans mon oreille droite; vide également. C'est ? partir de ces gestes que le peuple s'est fâché.

--Pardieu! mon mignon, ignores-tu la mimique ? ce point? Se gratter une oreille est signe d'embarras, et toi, lorsque tu as un jugement ? rendre, tu vas te gratter les deux!

--Frère, j'étais fort troublé. Je me levai, sans plus faire attention au peuple, je fouillai énergiquement mes poches, celles de la blouse, celles de la culotte, toutes enfin. Rien dans les poches de gauche, rien dans les poches de droite. Mon frère Mordric n'était plus sur moi. J'avais espéré un instant le rencontrer se promenant dans quelque gousset carté. Je visitai les coulures, j'inspectai chaque pli. Personne. Pas plus de Mordric dans mes vêtements que dans mes oreilles. Le peuple, stupéfait de ce singulier exercice, me soupçonna sans doute de chercher des raisons dans mes poches; il attendit quelques minutes, puis se mit ? me huer, sans plus de respect, comme si j'eusse été le dernier des manants. Avoue-le, frère, il eût fallu une forte tête pour se sauver saine et sauve d'une pareille situation.

--Je l'avoue volontiers, mon mignon. Et la vache?

--La vache! c'est en effet la vache qui m'embarrassait. Lorsque j'eus acquis la triste certitude qu'il allait me falloir parler en public, j'appelai ? moi le plus de bon sens possible pour regarder la vache et la voir sans prévention aucune. Le vieux venait de se relever, me criant d'une voix colère cette éternelle phrase, reprise en chœur par le peuple: "Est-elle blanche? est-elle noire?" En mon ?me et conscience, mon frère Mordric, elle était noire et elle était blanche, le tout ensemble. Je m'apercevais bien que les uns la voulaient noire, les autres blanche; c'était justement là ce qui me troublait.

--Tu es un simple d'esprit, mon mignon. La couleur des objets dépend de la position des gens. Ceux de gauche et ceux de droite, ne voyant ? la fois qu'un des flancs de la vache, avaient également raison, tout en se trompant de même. Toi, la regardant en face, tu la jugeais d'une façon autre. Était-ce la bonne? Je n'oserais le dire; car, remarque-le, quelqu'un placé ? la queue aurait pu ?mettre un quatrième jugement tout aussi logique que les trois premiers.

--Eh! mon frère Mordric, pourquoi tant philosopher? Je ne prétends pas être le seul qui ait eu raison. Seulement, je dis que la vache était blanche et noire, le tout ensemble; et, certes, je puis bien le dire, puisque c'est là ce que j'ai vu. Ma première pensée a été de

communiquer ? la foule cette v?rit? que mes yeux me r?v?laient, et je l'ai fait avec complaisance, ayant la na?vet? de croire cette d?cision la meilleure possible, car elle devait contenter tout le monde, en ne donnant tort ? personne.

--Eh quoi! mon pauvre mignon, tu as parl?? Pouvais-je me taire? Le --peuple ?tait l?, les oreilles grandes ouvertes, avides de phrases --comme la terre d'eau de pluie apr?s deux mois de s?cheresse. Les --plaisants, ? me voir l'air niais et embarrass?, criaient que ma voix --de fauvette s'en ?tait all?e, juste ? la saison des nids. Je tournai --sept fois ma phrase dans la bouche; puis fermant les paupi?res ? --demi, arrondissant les bras, je pronon?ai ces mots du ton le plus --fl?t? possible: "Mes bien-aim?s sujets, la vache est noire et --blanche, le tout ensemble."

--Oh la la! mon mignon, ? quelle ?cole as-tu appris ? faire des discours d'une phrase? T'ai-je jamais donn? de mauvais exemples? Il y avait l? mati?re ? emplir deux volumes, et tu vas jeter tout le fruit de tes observations en treize mots! Je jurerais qu'on t'a compris: ton discours ?tait pitoyable!

--Je te crois, mon fr?re. J'avais parl? tr?s doucement. Tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, se bouch?rent les oreilles, se regardant ?pouvant?s, comme s'ils eussent entendu le tonnerre gronder sur leur t?te; puis ils pouss?rent de grands cris: "Eh quoi! disaient-ils, quel est le malotru qui se permet de pareils beuglements? On nous a chang? notre roi. Cet homme n'est pas notre doux seigneur, dont la voix suave faisait les d?lices de nos oreilles. Sauve-toi vite, vilain g?ant, bon tout au plus ? effrayer nos filles, quand elles pleurent. Entendez-vous l'imb?cile d?clarer cette vache blanche et noire. Elle est blanche. Elle est noire. Voudrait-il se moquer de nous, en affirmant qu'elle est noire et blanche? Allons, vite, d?campe! Oh! quelle sottise paire de poings! La laide parure, quand il les balance niaisement, comme s'il ne savait qu'en faire. Jette-les dans un coin pour courir plus vite. Tu nous gu?rirais des rois, si nous pouvions gu?rir de cette maladie. H?! plus vite encore. Vide le royaume. O? avons-nous l'id?e d'aimer les hommes hauts de plusieurs toises? Rien n'est plus artistement organis? que les moucheron. Nous voulons un moucheron!"

Sidoine, au souvenir de cette sc?ne de tumulte, ne put ma?triser son ?motion; ses larmes coul?rent de nouveau. M?d?ric ne souffla mot, car son mignon attendait s?rement ses consolations pour se d?soler davantage.

--Le peuple, reprit-il apr?s un silence, me poussait lentement hors du territoire. Je reculais pas ? pas, sans songer ? me d?fendre, n'osant plus desserrer les l?vres, cherchant ? cacher mes poings qui excitaient de telles hu?es. Je suis fort timide de ma nature, tu le sais, et rien ne me f?che comme de voir une foule s'occuper de moi. Aussi, quand je me trouvai en pleins champs, mon parti fut-il bient?t pris: je tournai le dos ? mes r?volutionnaires, je me mis ? courir de toute la longueur de mes jambes. Je les entendis se f?cher de ma fuite, plus fort qu'ils ne l'avaient fait, deux minutes auparavant, de ma lenteur ? reculer. Ils m'appel?rent l?che, me montr?rent le poing, oubliant qu'ils risquaient de me faire souvenir des miens, et finirent par me jeter des pierres lorsque je fus trop loin pour en ?tre atteint. H?las! mon fr?re M?d?ric, voil? de bien tristes aventures.

--?a! courage! r?pondit sagement M?d?ric. Tenons conseil. Que penses-tu d'une l?g?re correction administr?e ? notre peuple, non pour le faire rentrer dans le devoir,--car, apr?s tout, il n'avait pas le devoir de nous garder lorsque nous ne lui plaisions plus,--mais pour lui montrer qu'on ne jette pas impun?ment ? la porte des gens comme nous. Je vote une courte averse de soufflets.

--Oh! dit Sidoine, de pareilles corrections se lisent-elles dans l'histoire?

--Mais oui. Parfois, les rois rasant une ville; d'autrefois, les villes coupent le cou aux rois. C'est une douce r?ciprocit?. Si cela peut te distraire, nous allons assommer ceux pour le compte desquels nous assommions hier.

--Non, mon fr?re, ce serait une triste besogne.

Je suis de ceux qui n'aiment pas ? manger les poulets de leur basse-cour.

--Bien dit, mon mignon. L?guons alors le soin de nous faire regretter au roi notre successeur. D'ailleurs, ce royaume ?tait trop petit; tu ne pouvais te remuer sans passer les fronti?res. C'est assez nous amuser aux bagatelles de la porte. Il nous faut chercher au plus vite le Royaume des Heureux, qui est un grand royaume o? nous r?gnerons ? l'aise. Surtout, marchons de compagnie. Nous emploierons quelques matin?es ? parfaire notre ?ducation, ? prendre une id?e pr?cise de ce monde, dont nous allons gouverner un des coins. Est-ce dit, mon mignon?

Sidoine ne pleurait plus, ne r?flechissait plus, ne parlait plus. Les larmes, un instant, lui avaient mis des pens?es au cerveau et des paroles aux l?vres. Le tout s'en ?tait all? ensemble.

--?coute et ne r?ponds pas, ajouta M?d?ric; nous allons enjambrer notre royaume d'hier et nous diriger vers l'Orient, en qu?te de notre royaume de demain.

VIII

L'AIMABLE PRIMEV?RE, REINE DU ROYAUME DES HEUREUX

Il est grand temps, Ninon, de te conter les merveilles du Royaume des Heureux. Voici les d?tails que M?d?ric tenait de son ami le bouvreuil.

Le Royaume des Heureux est situ? dans un monde que les g?ographes n'ont encore pu d?couvrir, mais qu'ont bien connu les braves coeurs de tous les temps, pour l'avoir maintes fois visit? en songe. Je ne saurais rien te dire sur la mesure de sa surface, la hauteur de ses montagnes, la longueur de ses fleuves; les fronti?res n'en sont point parfaitement arr?t?es, et, jusqu'? ce jour, la science du g?om?tre consiste, dans ce fortun? pays, ? mesurer la terre par petits coins, selon les besoins de chaque famille. Le printemps n'y r?gne pas ?ternellement, comme tu pourrais le croire, la fleur a ses ?pines; la plaine est sem?e de grands rocs; les cr?puscules sont suivis de nuits

sombres, suivies ? leur tour de blanches aurores. La f?condit?, le climat salubre, la beaut? supr?me de ce royaume, proviennent de l'admirable harmonie, du savant ?quilibre des ?l?ments. Le soleil m?rit les fruits que la pluie a fait cro?tre; la nuit repose le sillon du travail f?condant du jour. Jamais le ciel ne br?le les moissons, jamais les froids n'arr?tent les rivi?res dans leur course. Rien n'est vainqueur; tout se contre-balance, se met pour sa part dans l'ordre universel; de sorte que ce monde, o? entrent en ?gale quantit? toutes les influences contraires, est un monde de paix, de justice et de devoir.

Le Royaume des Heureux est tr?s-peupl?; depuis quand? on l'ignore; mais, ? coup s?r, on ne donnerait pas dix ans ? cette nation. Elle ne para?t pas encore se douter de la perfectibilit? du genre humain, elle vit paisiblement, sans avoir besoin de voter chaque jour, pour maintenir une loi, vingt lois qui chacune en demanderont ? leur tour vingt autres pour ?tre ?galement maintenues. L'?difice d'iniquit? et d'oppression n'en est qu'aux fondements. Quelques grands sentiments, simples comme des v?rit?s, y tiennent lieu de r?gles: la fraternit? devant Dieu, le besoin de repos, la connaissance du n?ant de la cr?ature, le vague espoir d'une tranquillit? ?ternelle. Il y a une entente tacite entre ces passants d'une heure, qui se demandent ? quoi bon se coudoyer lorsque la route est large et m?ne petits et grands ? la m?me porte. Une nature harmonieuse, toujours semblable ? elle-m?me, a influ? sur le caract?re des habitants: ils ont, comme elle, une ?me riche d'?motions, accessible ? tous les sentiments. Cette ?me, o? la moindre passion en plus am?nerait des temp?tes, jouit d'un calme inalt?rable, par la juste r?partition des facult?s bonnes et mauvaises.

Tu le vois, Ninon, ce ne sont pas l? des anges, et leur monde n'est pas un paradis. Un r?veur de nos pays fi?vreux s'accommoderait mal de cette r?gion temp?r?e o? le coeur doit battre d'un mouvement r?gulier, aux caresses d'un air pur et ti?de. Il d?daignerait ces horizons tranquilles, baign?s d'une lumi?re blanche, sans orages, sans midis ?blouissants. Mais quelle douce patrie pour ceux qui, sortis hier de la mort, se souviennent en soupirant du bon sommeil qu'ils ont dormi dans l'?ternit? pass?e, et qui attendent d'heure en heure le repos de l'?ternit? future. Ceux-l? se refusent ? souffrir la vie; ils aspirent ? cet ?quilibre, ? cette sainte tranquillit?, qui leur rappelle leur v?ritable essence, celle de n'?tre pas. Se sentant ? la fois bons et m?chants, ils ont pris pour loi d'effacer autant que possible la cr?ature sous le ciel, de lui rendre sa place dans la cr?ation, en r?glant les harmonies de leur ?me sur les harmonies de l'univers.

Chez un tel peuple, il ne peut exister grande hi?rarchie. Il se contente de vivre, sans se s?parer en castes ennemies, ce qui le dispense d'avoir une histoire. Il refuse ces choix du hasard qui appellent certains hommes ? la domination de leurs fr?res, en leur donnant une part d'intelligence plus grande que la commune part dont le ciel peut disposer envers chacun de ses enfants. Courageux et poltrons, idiots et hommes de g?nie, bons et m?chants, se r?signent en ce pays ? n'?tre rien par eux-m?mes, ? se reconna?tre pour tout m?rite celui de faire partie de la famille humaine. De cette pens?e de justice est n?e une soci?t? modeste, un peu monotone au premier regard, n'ayant pas de fortes personnalit?s, mais d'un ensemble admirable, ne nourrissant aucune haine, constituant un v?ritable peuple, dans le sens le plus exact de ce mot.

Donc, ni petits ni grands, ni riches ni pauvres, pas de dignité, pas de hiérarchie sociale, les uns en haut, les autres en bas, et ceux-ci poussant ceux-là; une nation insouciante, vivant de tranquillité, aimante et philosophe; des hommes qui ne sont plus des hommes. Cependant, aux premiers jours du royaume, pour ne pas trop se faire montrer au doigt par leurs voisins, ils avaient sacrifié aux idées reçues en nommant un roi. Ils n'en sentaient pas le besoin; ils ne virent dans cette mesure qu'une simple formalité, même un moyen ingénieux d'abriter leur liberté sous l'ombre d'une monarchie. Ils choisirent le plus humble des citoyens, non point assez bête pour qu'il pût devenir méchant sur la longue, mais d'une intelligence suffisante pour qu'il se sentît le frère de ses sujets. Ce choix fut une des causes de la paisible prospérité du royaume. La mesure prise, le roi oublia peu à peu qu'il avait un peuple, le peuple, qu'il avait un roi. Le gouvernant et les gouvernés s'en allèrent ainsi côte à côte dans les siècles, se protégeant mutuellement, sans en avoir conscience; les lois régnaient par cela même qu'elles ne se faisaient pas sentir; le pays jouissait d'un ordre parfait, résultant de sa position unique dans l'histoire: une monarchie libre dans un peuple libre.

Ce seraient de curieuses annales, celles qui conteraient l'histoire des rois du Royaume des Heureux. Certes, les grands exploits et les formes humanitaires y tiendraient peu de place, y offriraient un mince intérêt; mais les braves gens prendraient plaisir à voir avec quelle naïve simplicité se succédait sur le trône cette race d'excellents hommes qui naissaient rois tout naturellement, qui portaient la couronne, comme on porte au berceau des cheveux blonds ou noirs. La nation, ayant au commencement pris la peine de se donner un maître, entendait bien ne plus s'occuper de ce soin, et comptait avoir voté une fois pour toutes. Elle n'agissait pas précisément ainsi par respect pour l'hérédité, mot dont elle ignorait le sens; mais cette façon de procéder lui paraissait de beaucoup la plus commode.

Aussi, lors du règne de l'aimable Primevère, aucun généalogiste n'aurait-il pu, en remontant le cours des temps, suivre, dans ses différents membres, cette longue descendance de rois, tous issus du même père. L'héritage royal les suivait dans les âges, sans qu'ils aient jamais s'inquiéter si quelque mendiant ne le leur volait pas en route. Maints d'entre eux parurent même ignorer toute leur vie la haute sinécure qu'ils tenaient de leurs aïeux. Pères, mères, fils, filles, frères, sœurs, oncles, tantes, neveux, nièces, s'étaient passés le sceptre de main en main, comme un joyau de famille.

Le peuple aurait fini par ne plus reconnaître son roi du moment, dans une parenté devenue nombreuse sur la longue et fort embrouillée, sans la bonhomie mise par les princes eux-mêmes à se faire reconnaître. Parfois il se présentait telle circonstance où un roi était d'une nécessité absolue. Comme, à tout prendre, le cours ordinaire des choses est prévisible, les sujets sommaient leur maître légitime de se nommer. Alors celui qui possédait le bâton de bois doré dans un coin de sa maison, le prenait modestement, jouait son personnage, quitte à se retirer, la farce terminée. Ces courtes apparitions d'une majesté mettaient un peu d'ordre dans les souvenirs de la nation.

Il faut le faire remarquer, au grand honneur de la famille régnante, jamais, à l'appel du peuple, deux rois ne s'étaient présentés; entre héréditaires, le fait mérité d'être constaté: pas d'arrière-neveu envieux du gros lot échue à la branche aînée. Je ne puis affirmer cependant que

l'aimable Primevère fut issue directement du roi fondateur de la dynastie. Tu le sais de reste, on n'est pas toujours la fille de son père. En toute certitude, la dignité de reine s'était transmise jusqu'à elle, d'après les lois civiles de parenté. Elle avait dans les veines un sang rose où peut-être pas une goutte de sang royal ne se trouvait même, mais qui certainement gardait encore quelques atomes du sang du premier homme. Magnifique exemple, pour les peuples et les princes de nos contrées, que cette dynastie se développant sans secousse, descendant les âges, au gré des naissances et des morts.

Le père de l'aimable Primevère, comme il vieillissait, oubliant le grand art de ses ancêtres, eut la singulière idée de vouloir apporter quelques réformes dans le gouvernement. Une république faillit bel et bien être déclarée. Sur ces entrefaites, le bonhomme mourut, ce qui évita à ses sujets la peine de se fâcher. Ils n'eurent garde, dès lors, de changer un système politique dont ils se trouvaient au mieux depuis tant de siècles, ils laissèrent tranquillement monter sur le trône la fille unique du défunt, l'aimable Primevère, âgée de douze ans.

L'enfant, qui avait un grand sens pour son âge, se garda de suivre l'exemple de son père. Ayant appris ce qu'il en coûtait de vouloir le bonheur d'une nation qui déclarait jouir d'une parfaite félicité, elle chercha ailleurs des moyens de consoler, des existences à rendre plus douces. Selon l'histoire, elle tenait du ciel une de ces âmes de femmes, faites de pitié et d'amour, souffles d'un Dieu meilleur, et d'une essence si pure que les hommes, pour expliquer cette bonté présumée, ont été forcés d'inventer tout un peuple d'anges et de chérubins. Eh! oui, Ninon, nous peuplons le ciel de nos amoureuses, de nos sœurs à la voix tendre, de nos mères, ces saintes âmes, les anges gardiens de nos prières. Dieu ne perd rien à cette croyance, qui est la mienne. S'il lui faut une milice céleste, il a là-haut, autour de son trône, les pensées misericordieuses de tous les braves cœurs de femmes aimant en ce monde.

Primevère donna, dès sa naissance, plusieurs preuves de sa mission; elle naissait pour protéger les faibles et faire des œuvres de paix et de justice. Je ne te dirai point, quand sa mère l'enfanta, qu'on remarqua plus de soleil aux cieux, plus d'allégresse dans les cœurs. Cependant, ce jour-là les hirondelles du toit causèrent de l'événement plus tard que de coutume. Si les loups ne s'attendrirent pas, les larmes de joie n'étaient guère dans leur nature, les brebis, passant devant la porte, bégayèrent doucement, se regardant avec des yeux humides. Il y eut, parmi les bêtes du pays, j'entends les bonnes bêtes, une émotion qui adoucit pour une heure leur triste condition de brute. Un Messie était né, attendu de ces pauvres intelligences; je te le demande, et cela sans raillerie sacrilège, dans leurs souffrances et leurs tribunes, ne doivent-elles pas, comme nous, espérer un Sauveur?

Couchée dans son berceau, Primevère, en ouvrant les yeux, accorda son premier sourire au chien et au chat de la maison, assis sur leur derrière, aux deux bords du petit lit, gravement, comme il sied à de hauts dignitaires. Elle versa sa première larme, tendant les mains vers une cage où chantait tristement un rossignol; lorsque, pour l'apaiser, on lui eut remis la fragile prison, elle l'ouvrit et reprit son sourire, à voir l'oiseau étendre larges ses ailes.

Je ne puis te conter, jour par jour, sa jeunesse passée à placer près

des fourmilieres des poignes de blé, non tout fait au bord, pour ne pas ôter aux ouvriers le plaisir du travail, mais à une courte distance, afin de ménager les pauvres membres de ces infiniment petits; sa belle jeunesse dont elle fit une longue fête, soulageant son besoin de bonté, donnant à son cœur la continuelle joie de faire le bien, d'aider les misérables: pierrots et hannetons sauvés des mains de marchands garçons, chèvres consolées par une caresse de la perte de leurs chevreaux, bêtes domestiques nourries grassement d'os et de soupes cuites, pain émietté sur les toits, fétu de paille tendu aux insectes naufragés, bienfaits, douces paroles de toutes sortes. Je l'ai dit, elle eut de bonne heure l'âge de raison. Ce qui d'abord avait été chez elle instinct du cœur, devint bientôt jugement et règle de conduite. Ce ne fut plus seulement sa bonté naturelle qui lui fit aimer les bêtes; ce bon sens dont nous nous servons pour dominer, eut en elle ce rare résultat, de lui donner plus d'amour, en l'aidant à comprendre combien les créatures ont besoin d'être aimées. Quand elle allait par les sentiers, avec les fillettes de son âge, elle prêchait parfois sa mission, et c'était un charmant spectacle que ce docteur aux lèvres roses, d'une naïveté grave, expliquant à ses disciples la nouvelle religion, celle qui apprend à tendre la main, dans la création, aux êtres les plus déshérités. Elle disait souvent qu'elle avait eu jadis de grandes pitiés, en songeant aux bêtes privées de la parole, ne pouvant ainsi nous témoigner leurs besoins; elle craignait, dans ses premières années, de passer à leur côté, quand elles avaient faim ou soif, et de s'éloigner sans les soulager, leur laissant ainsi la haineuse pensée du mauvais cœur d'une petite fille se refusant à la charité. De là, disait-elle, vient toute la méintelligence entre les fils de Dieu, depuis l'homme jusqu'au ver; ils n'entendent point leurs langages, ils se dédaignent, faute de se comprendre assez pour se secourir en frères.

Bien des fois, en face d'un grand boeuf qui arrêta, des heures entières, ses yeux mornes sur elle, elle avait cherché avec angoisse ce que pouvait désigner la pauvre créature qui la regardait si tristement. Mais maintenant, pour sa part, elle ne craignait plus d'être jugée marchante. La langue de chaque bête lui était connue; elle devait cette science à l'amitié de ses chers malheureux qui la lui avaient enseignée dans une longue fréquentation. Et quand on lui demandait la façon d'apprendre ces milliers de langages, pour mettre fin à un malentendu qui rend la création mauvaise, elle répondait avec un doux sourire: "Aimez les bêtes, vous les comprendrez."

Ce n'étaient pas d'ailleurs des raisonnements bien profonds que les siens; elle jugeait avec le cœur, ne s'embarrassant pas d'idées philosophiques qu'elle ignorait. Sa façon de voir avait ceci d'étrange, en notre siècle d'orgueil, qu'elle ne considérait pas l'homme seul dans l'oeuvre de Dieu.

Elle aimait la vie sous toutes les formes; elle voyait les êtres, du plus humble jusqu'au plus grand, glorieux sous une même loi de souffrance; dans cette fraternité des larmes, elle ne pouvait distinguer ceux qui ont une âme de ceux auxquels nous n'en accordons pas. La pierre seule la laissait insensible; et encore, par les rudes gélées de janvier, elle songeait à ces pauvres cailloux qui devaient avoir si froid sur les grands chemins. Elle s'était attachée aux bêtes, comme nous nous attachons aux aveugles et aux muets, parce qu'ils ne voient ni n'entendent. Elle allait chercher les plus misérables des créatures, par besoin d'aimer beaucoup.

Certes, elle n'avait pas la sottise de croire un homme caché sous la peau d'un âne ou d'un loup; ce sont là d'absurdes inventions pouvant venir d'un philosophe, mais peu faites pour la tête blonde d'une petite fille. Voilà encore un parfait imposteur, le sage qui a déclaré aimer les bêtes parce que les bêtes sont des hommes déguisés! Pour elle, Dieu merci! elle croyait les bêtes des bêtes complètes. Elle les aimait naïvement, songeant qu'elles vivent, qu'elles sentent la joie et la douleur comme nous. Elle les traitait en soeurs, tout en comprenant la différence qui existe entre leur être et le nôtre, mais en se disant aussi que Dieu, leur ayant donné la vie, les a faites pour être consolées.

Lorsque l'aimable Primevère monta sur le trône, voyant qu'elle ne pouvait faire oeuvre de charité en travaillant au bonheur de son peuple, elle prit la résolution de travailler à celui des bêtes de son royaume. Puisque les hommes se déclaraient parfaitement heureux, elle se consacrait à la félicité des insectes et des lions. Ainsi elle apaisait son besoin d'aimer.

Il faut le dire, si la concorde régnait dans les villes, il n'en était pas de même dans les bois. De tous temps, Primevère avait éprouvé de douloureux tonnements à voir la guerre éternelle que se livrent entre elles les créatures. Elle ne pouvait s'expliquer l'araignée buvant le sang de la mouche, l'oiseau se nourrissant de l'araignée. Un de ses plus pesants cauchemars consistait à voir, par les mauvaises nuits d'hiver, une sorte de ronde effrayante, un cercle immense emplissant les cieux; ce cercle était formé de tous les êtres placés à la file, se dévorant les uns les autres; il tournait sans cesse, emporté dans la furie du terrible festin. L'impouvante mettait au front de l'enfant une sueur froide, lorsqu'elle comprenait que ce festin ne pouvait finir, que les êtres tourneraient ainsi éternellement, au milieu de cris d'agonie.

Mais c'était là un rêve pour elle; la chère fillette n'avait pas conscience de la loi fatale de la vie, qui ne peut être sans la mort. Elle croyait au pouvoir souverain de ses larmes.

Voici le beau projet qu'elle forma, dans son innocence et sa bonté, pour le plus grand bonheur des bêtes de son royaume.

A peine maîtresse du pouvoir, elle fit publier à son de trompe, aux carrefours de chaque forêt, dans les basses-cours et sur les places des grandes villes, que toute bête se sentant lasse du métier de vagabond trouverait un asile sûr à la cour de l'aimable Primevère. En outre, disait la proclamation, les pensionnaires, instruits dans l'art difficile d'être heureux, selon les lois du cœur et de la raison, jouiraient d'une nourriture abondante, exempte de larmes. Comme l'hiver approchait, les repas devenant rares, des loups maigres, des insectes frileux, tous les animaux domestiques de la contrée, les chats et les chiens errants, enfin cinq à six douzaines de bêtes fauves curieuses se rendirent à l'appel de la jeune reine.

Elle les logea commodément dans un grand hangar, leur donnant mille douceurs les plus nouvelles pour eux. Son système d'éducation était simple comme son âme; il consistait à beaucoup aimer ses sujets, leur prêchant d'exemple un amour mutuel. Elle fit construire pour chacun d'eux une cellule semblable, sans se soucier de leurs différences de nature, les pourvut de bonnes couches de paille et de bruyère, d'auges propres et à hauteur convenable, de couvertures en hiver, de branches

de feuillage en ?t?. Le plus possible, elle voulait les amener ? oublier leur vie vagabonde, aux joies cuisantes; aussi avait-elle, bien ? regret, fait entourer le hangar de fortes grilles, pour aider ? la conversion, en mettant une barri?re entre l'esprit de r?volte des b?tes du dehors et les excellentes dispositions de ses disciples. Matin et soir, elle les visitait, les r?unissait dans une salle commune, o? elle les caressait, chacune selon le m?rite. Elle ne leur tenait pas elle-m?me de longs discours, mais les excitait ? des discussions amicales, sur des cas d?licats de fraternit? et d'abn?gation, encourageant les orateurs bien pensants, r?primant avec bont? ceux qui ?levaient un peu trop la voix. Son but ?tait de les confondre peu ? peu en un m?me peuple; elle esp?rait faire perdre ? chaque esp?ce sa langue et ses habitudes, les conduire toutes insensiblement ? une unit? universelle, en brouillant pour elles, par un continuel contact, leurs diverses fa?ons de voir et d'entendre. Ainsi elle posait les faibles sous les pattes des forts, elle amenait ? converser entre eux la cigale, au cri aigre, et le taureau, ronflant ? pleins naseaux; elle logeait ? c?t? des l?vriers les li?vres, et les renards, au beau milieu des poules. Mais la mesure qu'elle pensa la plus habile fut de servir dans les ?cuelles de tous une m?me nourriture. Cette nourriture ne pouvant ?tre ni chair ni poisson, l'ordinaire se composa pour chacun d'une ?cuelle de lait par jour, plus ou moins profonde, selon l'app?tit du pensionnaire.

Tout se trouvant r?gl? de la sorte, l'aimable Primev?re attendit les r?sultats. Ils ne pouvaient manquer d'?tre bons, pensait-elle, puisque les moyens employ?s ?taient excellents en eux-m?mes. Les hommes de son royaume se d?claraient de plus en plus heureux, se f?chant d?s qu'un philanthrope cherchait ? leur d?montrer leur mis?re. Les b?tes, au contraire, avouaient leur malheur et travaillaient ? se donner une f?licit? parfaite. L'aimable Primev?re, ? cette ?poque, se trouvait ?tre sans aucun doute la meilleure, la plus satisfaite des reines.

M?d?ric n'en savait pas plus long sur le Royaume des Heureux. Son ami le bouvreuil lui avait fait entendre qu'il s'?tait envol?, un beau matin, du hangar hospitalier, sans lui confier la raison de cette fuite inexplicable. Franchement, ce bouvreuil devait ?tre un m?chant garnement, n'aimant pas le lait, pr?f?rant le soleil et les ronces.

IX

OU M?D?RIC VULGARISE LA G?OGRAPHIE, L'ASTRONOMIE, L'HISTOIRE, LA TH?OLOGIE, LA PHILOSOPHIE, LES SCIENCES EXACTES, LES SCIENCES NATURELLES ET AUTRES MENUES SCIENCES.

Cependant, le g?ant et le nain s'en allaient par les champs, baguenaudant au soleil, d?sireux d'arriver et s'oubliant ? chaque coude des sentiers. M?d?ric s'?tait de nouveau log? dans l'oreille de Sidoine; le logis lui convenait de tous points; il y d?couvrait sans cesse de nouvelles commodit?s.

Les deux fr?res marchaient au hasard. M?d?ric se laissait conduire au gr? des jambes de Sidoine, insoucieux de la route; et, comme ces jambes mesuraient sans peine dans un de leurs pas vingt degr?s d'un m?ridien terrestre, il s'ensuivit qu'au bout de la premi?re matin?e les voyageurs avaient d'? fait le tour du monde un nombre

incalculable de fois. Vers midi, M^dric, las de se taire, ne put laisser de nouveau passer les mers et les continents sans donner une leçon de géographie à son compagnon.

--H[!] mon mignon, dit-il, il y a, en ce moment, des millions de pauvres enfants, enfermés dans des salles froides, qui se tuent les yeux et l'esprit à peeler le monde sur de sales bouts de papier, peints de bleu, de vert, de rouge, couverts de lignes, de noms bizarres, tout comme un grimoire cabalistique. L'homme est à plaindre de ne voir les grands spectacles que rapetissés à sa mesure. Jadis, j'ai par hasard regardé un de ces livres renfermant les contrées connues en vingt ou trente feuilles; c'est une collection peu créative, bonne tout au plus à meubler la mémoire des enfants. Que ne peut-on leur ouvrir le livre sublime qui s'étend devant nous, le leur faire lire d'un regard, dans son immensité! Mais les marmots, fils de nos mères, n'ont pas la taille pour embrasser la page entière. Les anges seuls peuvent faire de la vraie science, si quelque vieux saint d'esprit morose donne l'élémentaire de géographie. Or, puisqu'il plaît à Dieu de mettre sous nos yeux cette belle carte naturelle, je désire profiter de cette rare faveur pour attirer ton attention sur les diverses façons d'être de la terre.

--Mon frère M^dric, interrompit Sidoine, je suis un ignorant et je crains fort de ne pas te comprendre. Si peu que parler te fatigue, il est plus profitable pour nous deux que tu gardes le silence.

--Comme toujours, mon mignon, tu dis une sottise. J'ai en ce moment un intérêt considérable à t'entretenir sur les connaissances humaines; car, sache-le, je ne me propose rien moins que de vulgariser ces connaissances. Avant tout, sais-tu ce que c'est que vulgariser?

--Non. Quitte à dire une nouvelle sottise, l'expression me paraît barbare.

--Vulgariser une science, mon mignon, c'est la délayer, l'affadir autant que possible, pour la rendre d'une digestion facile aux cerveaux des enfants et des pauvres d'esprit. Voilà ce qui arrive: les savants dédaignent ces vérités cachées sous de lourdes draperies, et leur préfèrent les vérités nues; les enfants, jugeant avec raison les études sérieuses venir en leur temps, toujours assez tôt, continuent à jouer jusqu'à l'âge où ils peuvent monter le rude chemin du savoir sans se bander les yeux; les pauvres d'esprit, je parle de ceux qui n'ont pas la sagesse de se boucher les oreilles, écoutent tant bien que mal les plus belles vulgarisations, s'en bourrent immodérément le cerveau, ce qui les rend des sots complets. Ainsi, personne ne profite de cette idée éminemment philanthropique qui consiste à mettre la science à la portée de tout le monde, personne, si ce n'est le vulgarisateur. Il a fait un tour de force. Tu ne peux d'écemment t'empêcher de faire un tour de force, mon mignon, si j'ai la moindre vanité d'en vouloir faire un.

--Parle, mon frère M^dric, tes discours ne m'empêchent pas de marcher.

--Voilà de sages paroles. Mon mignon, je te prie de regarder un peu attentivement aux quatre points de l'horizon. De cette hauteur, nous ne distinguons pas les hommes nos frères, nous pouvons prendre aisément leurs villes pour des tas de pavés grisâtres, jetés au fond des plaines ou sur la pente des coteaux. La terre, ainsi considérée,

offre un spectacle d'une grandeur singulière: ici des rochers par longues arêtes, là des flaques d'eau dans les trous; puis, de loin en loin, quelques forêts faisant des taches sombres sur la blancheur du sol. Cette vue a la beauté des horizons immenses; mais l'homme trouvera toujours plus de charme à contempler une chaumière adossée à une rampe de roches, ayant deux églantiers et un filet d'eau à sa porte.

Sidoine fit une grimace en entendant ce détail poétique. Mordric continua:

--A de longs intervalles, assure-t-on, d'effrayantes secousses brisent les continents, soulèvent les mers, changent les horizons. Un nouvel acte commence dans la grande tragédie de l'éternité. En ce moment, je me figure regarder un de ces mondes antérieurs, alors que les géographes n'étaient pas. Bienheureuses montagnes, fleuves fortunés, calmes océans, vous vivez en paix vos milliers de siècles, sans noms devant Dieu, formes passagères d'une terre qui changera peut-être demain. Mon mignon et moi, nous vous voyons de bien haut, comme doit vous voir votre Créateur, et nous n'avons point souci de la profondeur des flots, de la hauteur des monts ni des diverses températures des contrées. Ouvre l'oreille, Sidoine, je vulgarise plus que jamais; je suis en plein dans la géographie physique du globe. Pour l'éternel, il devra exister autant de différents mondes qu'il y aura eu de bouleversements. Tu dois comprendre cela. Mais l'homme, créature d'une époque, ne peut envisager la terre que sous une seule façon d'être. Depuis la naissance d'Adam, les paysages n'ont pas changé; ils sont tels que les eaux du dernier déluge les ont laissés à nos pères. Voilà ma besogne singulièrement simplifiée. Nous avons seulement à étudier des lignes immobiles, une certaine configuration nettement arrêtée. La mémoire du regard va suffire. Regarde, tu seras savant. La carte est belle, je pense, et tu as assez d'intelligence pour ouvrir les yeux.

--Je les ouvre, mon frère, je vois des océans, des montagnes, des rivières, des îles, et mille autres choses. Même, lorsque je ferme les paupières, je revois encore ces choses dans la nuit; c'est là sans doute ce que tu as appelé la mémoire du regard. Mais il serait bon, je crois, de me dire le nom de ces merveilles, de me parler un peu des habitants, après m'avoir décrit la maison.

--Eh! mon pauvre mignon, j'ai pu te faire en quatre mots un cours de géographie à l'usage des anges; s'il me fallait t'enseigner maintenant les sonnettes d'ibitès aux écoliers dont je te parlais tantôt, je n'aurais pas fini ton éducation dans dix ans d'ici. L'homme s'est plu à tout brouiller sur la terre; il a donné vingt noms différents à la même pointe de rocher; il a inventé des continents et en a nié plus encore; il a tant fondé de royaumes, en a tant anéanti, que chaque caillou, dans les champs, a sûrement servi de frontière à quelque nation morte. Cette rigueur des lignes, cette éternité des mêmes divisions, existent pour Dieu seul. En introduisant l'humanité sur ce vaste théâtre, il se produit un effrayant péle-mêle. Il est si aisé, chaque cent ans, de prendre une feuille de papier et de dessiner une nouvelle terre, celle du moment! Si la terre du Créateur avait subi tous les changements de la terre de l'homme, nous aurions devant nous, au lieu de cette carte naturelle si nette au regard, le plus étrange mélange de couleurs et de lignes. Je ne puis m'amuser aux caprices de nos frères. Je te répète de regarder attentivement. Tu en sauras plus dans un regard que tous les géographes du monde; car tu auras vu de tes yeux les grandes arêtes de la croûte terrestre, que ces messieurs

cherchent encore avec leurs niveaux et leurs compas. Voilà, si je ne me trompe, une leçon de géographie physique et politique un peu bien vulgarisée.

Comme le maître cessa de parler, l'élève, qui voyageait pour l'instant au milieu des glaces, enjamba le pôle, sans plus de façons, et posa le pied dans l'autre hémisphère. Il était midi d'un côté, minuit de l'autre. Nos compagnons, qui quittaient un blanc soleil d'avril, continuèrent leur voyage par le plus beau clair de lune qu'on puisse voir. Sidoine, naïf de son naturel, pensa tomber à la renverse du manque de logique que lui parurent avoir en ce moment la lune et le soleil. Il leva le nez, considérant les étoiles.

--Mon mignon, lui cria Mordric dans l'oreille, voici l'instant ou jamais de te vulgariser l'astronomie. L'astronomie est la géographie des astres. Elle enseigne que la terre est un grain de poussière jeté dans l'immensité. C'est une science saine entre toutes, quand elle est prise à dose raisonnable. D'ailleurs, je ne m'appesantirai pas sur cette branche des connaissances humaines; je te sais modeste, peu curieux de formules mathématiques. Mais, si tu avais le moindre orgueil, il me faudrait bien, pour le guérir de cette vilaine maladie, te faire entrevoir, chiffres en mains, les effrayantes vérités de l'espace. Un homme, si fou qu'il puisse être, quand il considère les étoiles par une nuit claire, ne saurait conserver une seconde la sottise d'un Dieu créant l'univers, pour le plus grand agrément de l'humanité. Il y a là, au front du ciel, un démenti éternel à ces théories mensongères qui, considérant l'homme seul dans la création, disposent des volontés de Dieu à son égard, comme si Dieu avait à s'occuper uniquement de la terre. Les autres mondes, qu'en fait-on? Si l'oeuvre a un but, toute l'oeuvre ne sera-t-elle pas employée à atteindre ce but? Nous, les infiniment petits, apprenons l'astronomie pour savoir quelle place nous tenons dans l'infini. Regarde le ciel, mon mignon, regarde-le bien. Tout géant que tu es, tu es au-dessus de ta tête l'immensité avec ses mystères. Si jamais il te prenait la malencontreuse idée de philosopher sur ton principe et sur ta fin, celle l'immensité t'empêcherait de conclure.

--Mon frère Mordric, vulgariser est un joli jeu. J'aimerais apprendre la raison du jour et de la nuit. Voilà d'étranges phénomènes auxquels je n'avais jamais songé.

--Mon mignon, il en est de même de toutes choses. Nous les voyons sans cesse sans en savoir le premier mot. Tu me demandes ce que c'est que le jour; je n'ose te vulgariser cette grave question de physique. Sache seulement que les savants ignorent, comme toi, la cause de la lumière; chacun d'eux s'est fait une petite théorie à l'appui de son raisonnement, et le monde n'en est ni plus ni moins éclairé. Mais je puis tenter, pour mon plus grand honneur, une vulgarisation du phénomène de la nuit. Avant tout, apprend que la nuit n'existe pas.

--La nuit n'existe pas, mon frère Mordric? cependant je la vois.

--Eh! mon mignon, ferme les yeux et écoute-moi. Ne le sais-tu pas? seule, l'intelligence de l'homme voit distinctement; les yeux sont un cadeau de l'esprit du mal, induisant la créature en erreur. La nuit n'existe pas, cela est certain, si le jour existe. Tu vas me comprendre. L'été, au temps des moissons, lorsque le ciel brille et que les voyageurs ne peuvent supporter l'éclat des routes blanches, ils cherchent un mur, à l'ombre duquel ils marchent, dans une nuit

relative. Nous, en ce moment, nous nous promenons ? l'ombre de la terre, dans ce que le vulgaire appelle une nuit absolue. Mais, parce que les voyageurs marchent ? l'ombre, les champs voisins n'ont-ils plus les chaudes caresses du soleil? parce que nous ne voyons goutte et ne savons o? poser nos pieds, l'infini a-t-il perdu un seul rayon de lumi?re? Donc, la nuit n'existe pas, si le jour existe.

--Pourquoi cette derni?re restriction, mon fr?re? Le jour peut-il ne pas exister?

--Certes, mon mignon, le jour n'existe pas, si la nuit existe. Oh! la belle vulgarisation, et que je voudrais avoir quelques douzaines d'enfants pour leur faire oublier leurs jouets! ?coute: la lumi?re n'est pas une des conditions essentielles de l'espace; elle est sans doute un ph?nom?ne tout artificiel. Notre soleil p?lit, assure-t-on; les astres s'?teindront forc?ment. Alors l'immense nuit r?gnera de nouveau dans son empire, cet empire du n?ant dont nous sommes sortis. Tout bien consid?r?, la nuit existe, si le jour n'existe pas.

--Moi, fr?re, je suis tent? de croire qu'ils n'existent ni l'un ni l'autre.

--Peut-?tre bien, mon mignon. Si nous avons le temps n?cessaire pour prendre une id?e sommaire de toutes les connaissances, je veux dire plusieurs existences d'homme, je te prouverais, par un troisi?me raisonnement, que la nuit et le jour existent l'un et l'autre. Mais c'est assez nous occuper des sciences physiques; passons aux sciences naturelles.

M?d?ric et Sidoine ne s'arr?taient pas pour causer. Comme, apr?s tout, le seul but de leur promenade ?tait de d?couvrir le Royaume des Heureux, ils descendaient le globe du nord au midi, le traversaient de l'est ? l'ouest, sans se permettre la moindre halte. Cette fa?on de chercher un empire avait certainement de grands avantages, mais on ne saurait dire qu'elle f?t exempte de d?sagr?ments. Sidoine risquait depuis la veille des rhumes et des engelures, ? passer sans transition des chaleurs accablantes des tropiques aux vents glac?s des p?les. Ce qui le contrariait le plus ?tait la brusque disparition du soleil, quand il entrait d'un h?misph?re dans l'autre. Toutes les vulgarisations du monde n'auraient pu lui expliquer ce ph?nom?ne, qui produisait ? ses yeux le va-et-vient de lumi?re irritant que fait, dans une chambre, un volet ouvert et ferm? avec rapidit?. Tu peux juger par l? le bon pas dont marchaient nos deux compagnons. Quant ? M?d?ric, voitur? ? l'aise dans l'oreille de son mignon, plus mollement que sur les coussins de la cal?che la mieux suspendue, il s'inqui?tait peu des incidents de la route, se garait du froid et du chaud. D'ailleurs, il se souciait m?diocrement du miroitement du jour et de la nuit.

Les voyageurs venaient de rentrer dans l'h?misph?re ?clair?. M?d?ric mit le nez dehors.

--Mon mignon, dit-il, dans les sciences naturelles, l'?tude la plus int?ressante est celle des diverses races d'une m?me esp?ce animale. D'autre part, l'?tude de l'esp?ce humaine offre un attrait tout particulier aux savants, car elle affirme avoir co?t? au Cr?ateur toute une journ?e de travail et n'?tre pas de la m?me cr?ation que les autres cr?atures. Nous allons donc examiner les diff?rentes races de la grande famille des hommes. Reste au soleil, afin de voir nos fr?res

et de lire sur leurs faces la vérité de mes paroles. Dès le premier regard, tu peux t'en convaincre, leurs visages, pour l'observateur d'intensité, est aussi laid en tous pays. Dans chaque contrée, je le sais, ils trouvent, chez certains d'entre eux, une rare beauté de lignes; mais c'est là une pure imagination, puisque les peuples ne s'accordent pas sur l'idée de beauté absolue, chacun adorant ce que dédaigne le voisin; une vérité est vraie, à la condition d'être vraie toujours et pour tous. Je n'appuierai pas davantage sur la laideur universelle. Les races humaines,--tu les vois à tes pieds--sont au nombre de quatre: la noire, la rouge, la jaune et la blanche. Il y a certainement des teintes intermédiaires; en cherchant, on arriverait à établir la gamme entière, du noir au blanc, en passant par toutes les couleurs. Une question, la seule que je veuille approfondir aujourd'hui, se pose d'abord pour l'homme qui veut vulgariser avec honneur. Voici cette question: Adam était-il blanc, jaune, rouge ou noir? Si j'affirme qu'il était blanc, étant blanc moi-même, je ne sais comment expliquer les singuliers changements de couleurs survenus chez mes frères. Eux-mêmes faisant sans doute le premier père à leur image, les voilà tout aussi embarrassés que moi, lorsqu'ils me considèrent. Avouons-le, la question est épineuse. Ceux qui font métier de la haute science t'expliqueraient peut-être le fait par les influences diverses des climats et des aliments, par cent belles raisons difficiles à prouver et à comprendre. Moi, je vulgarise, tu m'entendras sans peine. Mon mignon, si l'on trouve aujourd'hui des hommes de quatre couleurs, des noirs, des rouges, des jaunes et des blancs, c'est que Dieu, au premier jour, a créé quatre Adams, un blanc, un jaune, un rouge et un noir.

--Mon frère Mardric, ton explication me satisfait pleinement. Mais, dis-moi, n'est-elle pas un peu impie? Où serait la fraternité universelle des hommes? En outre, n'existe-t-il pas un saint livre, dicté par Dieu lui-même, qui parle d'un seul Adam? Je suis un simple d'esprit, il serait mal à toi de me mettre en tentation de mal penser.

--Mon mignon, tu es trop exigeant. Je ne puis avoir raison et ne pas donner tort aux autres. Sans doute, ma façon de voir en cette matière, qui m'est d'ailleurs personnelle, attaque une vieille croyance, très-respectable pour son grand âge. Mais quel mal cela peut-il faire à Dieu, d'étudier son oeuvre en toute liberté, puisqu'il nous a laissé cette liberté? Ce n'est pas le nier, que de discuter son ouvrage. Quand même je nierais le Créateur sous une certaine forme, ce serait pour te le présenter sous une autre. Eh! mon mignon, je vulgarise la théologie à cette heure! La théologie est la science de Dieu.

--Bon! interrompit Sidoine, je la sais, celle-là. Il suffit pour y être passé maître d'avoir l'esprit droit. Enfin je trouve une science simple, qui ne doit pas demander deux mois de raisonnement.

--Que dis-tu là, mon mignon! La théologie, une science simple! Pas deux mots de raisonnement! Certes, il est simple, pour les cœurs naïfs, de reconnaître un Dieu et de borner là leur science, ce qui leur permet d'être savants à peu de frais. Mais les esprits inquiets, une fois Dieu trouvé, en font leur Dieu. Chacun a le sien, qu'il a abaissé à son niveau, afin de le comprendre; chacun défend son idole, attaque l'idole d'autrui. De là un effroyable entassement de volumes, une éternelle matière à querelle: les factions d'être de Celui qui est, la meilleure méthode de l'adorer, ses manifestations sur la terre, le but final qu'il se propose. Le ciel me garde de vulgariser une telle science; je tiens trop à mon bon sens!

Médric se tut, ayant l'âme attristée de ces mille vérités qu'il remuait ? la pelle. Sidoine, ne l'entendant plus, hasarda une enjambée et arriva droit en Chine. Les habitants, leurs villes, leur civilisation, l'étonnèrent profondément. Il se décida ? poser une question.

--Mon frère Médric, demanda-t-il, voici un peuple qui me fait désirer de t'entendre vulgariser l'histoire. Certainement cet empire doit tenir une large place dans les annales des hommes?

--Mon mignon, répondit Médric, puisque tu ne peux te laisser de t'instruire, je veux bien te faire en peu de mots un cours d'histoire universelle. Ma méthode est fort simple; je compte l'appliquer tout au long, un de ces jours. Elle repose sur le néant de l'homme. Lorsque l'historien interroge les siècles, il voit les sociétés, parties de la nature première, s'élever jusqu'à la plus haute civilisation, puis retomber de nouveau dans l'antique barbarie. Ainsi, les empires se succèdent, en s'écroulant tour ? tour; chaque fois qu'un peuple se croit parvenu ? la suprême science, cette science elle-même cause sa ruine, et le monde est ramené ? son ignorance native. Au commencement des temps, l'Égypte bâtit ses pyramides, borde le Nil de ses cités; dans l'ombre de ses temples, elle résout les grands problèmes dont l'humanité cherche encore aujourd'hui les solutions; la première, elle a l'idée de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme; puis, elle meurt, au soir des fêtes de Cléopâtre, en emportant avec elle les secrets de dix-huit siècles. La Grèce sourit alors, parfumée et mélodieuse; son nom nous parvient même ? des cris de liberté et ? des chants sublimes; elle peuple le ciel de ses rêves, elle divinise le marbre de son ciseau; bientôt lasse de gloire, lasse d'amour, elle s'efface, ne laissant que des ruines pour témoigner de sa grandeur passée. Enfin Rome s'élève, grandie des débris du monde; la guerrière soumet les peuples, règne par le droit ?crit, et perd la liberté en acquérant la puissance; elle hérite des richesses de l'Égypte, du courage et de la poésie de la Grèce; elle est toute volupté, toute splendeur; mais, lorsque la guerrière s'est changée en courtisane, un ouragan venu du nord passe sur la ville éternelle, en dissipe aux quatre vents les arts et la civilisation.

Si jamais discours fit bâiller Sidoine, ce fut celui que Médric déclama de la sorte.

--Et la Chine? demanda-t-il d'un ton modeste.

--La Chine! s'écria Médric, le diable t'emporte! Voilà mon histoire universelle inachevée, j'ai perdu l'élan nécessaire pour une pareille tâche. Est-ce que la Chine existe? Tu crois la voir, et les apparences te donnent raison, je l'avoue; mais ouvre le premier traité d'histoire venu, tu ne trouveras pas dix pages sur cet empire prétendu si grand par ces mauvais plaisants de géographes. Une moitié du monde a toujours parfaitement ignoré l'histoire de l'autre moitié.

--Le monde n'est pourtant pas si grand, remarqua Sidoine.

--D'ailleurs, mon mignon, sans plus vulgariser, j'estime singulièrement la Chine, je la crains même un peu, comme tout ce qui est inconnu. Je crois voir en elle la grande nation de l'avenir. Demain, quand notre civilisation tombera, ainsi qu'ont tombé toutes les civilisations passées, l'extrême Orient héritera sans doute des

sciences de l'Occident, et deviendra ? son tour la contr?e polie, savante par excellence. C'est l'? une d?duction math?matique de ma m?thode historique.

--Math?matique! dit Sidoine, qui venait de quitter la Chine ? regret. C'est cela. Je veux apprendre les math?matiques.

--Les math?matiques, mon mignon, ont fait bien des ingrats. Je consens cependant ? te faire go?ter ? ces sources de toutes v?rit?s. La saveur en est ?pre; il faut de longs jours pour que l'homme s'habitue ? la divine volupt? d'une ?ternelle certitude. Car sache-le, les sciences exactes donnent seules cette certitude vainement cherch?e par la philosophie.

--La philosophie! Tu ne pouvais mieux parler, mon fr?re M?d?ric. La philosophie me para?t devoir ?tre une ?tude tr?s-agr?able.

--S?rement, mon mignon, elle a certains charmes. Les gens du peuple aiment ? visiter les maisons d'ali?n?s, attir?s par leur go?t du bizarre, par le plaisir qu'ils prennent au spectacle des mis?res humaines. Je m'?tonne de ne pas leur voir lire avec passion l'histoire de la philosophie; car les fous, pour ?tre philosophes, n'en sont pas moins des fous tr?s-r?cr?atifs. La m?decine...

--La m?decine! que ne le disais-tu plus t?t? Je veux ?tre m?decin pour me gu?rir, lorsque j'aurai la fi?vre.

--Soit. La m?decine est une belle science; quand elle gu?rira, elle deviendra une science utile. Jusque-l?, il est permis de l'?tudier en artiste, sans l'exercer, ce qui est plus humain. Elle a quelque parent? avec le droit, qu'on ?tudie par simple curiosit? d'amateur, pour ne plus s'en pr?occuper ensuite.

--Alors, mon fr?re M?d?ric, je ne vois aucun inconv?nient ? commencer par l'?tude du droit.

--Quelques mots d'abord sur la rh?torique, mon mignon.

--Oui, la rh?torique me convient assez.

--En grec...

--Le grec, je ne demande pas mieux.

--En latin...

--Le latin d'abord, le grec ensuite, comme tu voudras, mon fr?re M?d?ric. Mais ne serait-il pas bon de conna?tre auparavant l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et les autres langues modernes?

--Oh! la la! mon mignon! cria M?d?ric essouff?, vulgarisons avec mesure, je te prie. J'ai la langue s?che. Je reconnais humblement ne pouvoir dire qu'un nombre limit? de mots par minute. Chaque science, s'il pla?t ? Dieu, viendra ? son heure. Par gr?ce, un peu de m?thode. Ma premi?re le?on n'est pas pr?cis?ment remarquable par la clart? de l'exposition ni l'encha?nement logique des sujets. Causons toujours, si cela te pla?t, mais causons ? l'avenir avec l'ordre et le calme qui distinguent la conversation des honn?tes gens.

--Mon fr?re M?d?ric, tes sages paroles me donnent ? r?fi?chir. J'aime peu ? parler, encore moins ? ?couter, parce que, dans le second cas, il me faut penser pour comprendre, besogne inutile dans le premier. Certes, il me plairait d'approfondir toutes les connaissances humaines; mais, vraiment, je pr?f?re les ignorer ma vie enti?re, si tu ne peux me les communiquer toutes ensemble en trois mots.

--Eh! mon mignon, que ne me confiais-tu ton horreur des d?tails? Je t'aurais, d?s le d?but et sans ouvrir la bouche, donn? la pure essence des mille et une v?rit? de ce monde, cela dans un simple geste. N'?coute plus, regarde. Voici la supr?me science.

Ce disant, M?d?ric grimpa sur le nez de Sidoine, ce nez qu'il avait si heureusement compar? au clocher de son village. Il s'assit ? calfourchon sur l'extr?mit?, les jambes dans l'ab?me; puis, il se renversa un peu en arri?re, regardant son mignon d'une fa?on sournoise et railleuse. Il leva ensuite la main droite grande ouverte, appuya d?licatement le pouce au bout de son propre nez; et, se tournant aux quatre points de l'horizon, il salua la terre en agitant les doigts de l'air le plus galant qu'on puisse voir.

--Oh! alors, dit Sidoine, les ignorants ne sont pas ceux qu'on pense. Grand merci de la vulgarisation.

X

DE DIVERSES RENCONTRES, ?TRANGES ET IMPR?vUES, QUE FIRENT SIDOINE ET M?D?RIC

Le soir venu, Sidoine s'arr?ta court. Je dis le soir, et je m'exprime mal. Les moments que nous nommons soir et matin n'existaient pas pour des gens suivant le soleil dans sa course, faisant le jour et la nuit ? leur volont?. En toute v?rit?, nos voyageurs couraient le monde depuis environ douze heures.

--Les poings me d?mangent, dit Sidoine.

--Gratte-les, mon mignon, r?pondit M?d?ric. Je ne puis t'offrir d'autre soulagement. Mais, dis-moi, l'?ducation n'a-t-elle pas un peu adouci ton naturel batailleur?

--Non, fr?re. A vrai dire, mon m?tier de roi m'a d?go?t? des taloches. Les hommes sont vraiment trop faciles ? tuer.

--Voil?, mon mignon, de l'humanit? bien entendue. H?! marche donc! Tu le sais, nous cherchons la Royaume des Heureux.

--Si je le sais! Cherchons-nous r?ellement le Royaume des Heureux?

--Comment! mais nous ne faisons autre chose. Jamais homme n'est all? aussi droit au but. Ce Royaume des Heureux doit ?tre singuli?rement situ?, je l'avoue, pour toujours ?chapper ? nos regards. Il serait peut-?tre bon de demander notre chemin.

--Oui, fr?re, occupons-nous des sentiers, si nous voulons qu'ils nous conduisent quelque part.

En ce moment, Sidoine et M?d?ric se trouvaient sur une grande route, non loin d'une ville. Des deux c?t?s s'?tendaient de vastes parcs, enclos de murs peu ?lev?s, au-dessus desquels passaient des branches d'arbres fruitiers, charg?es de pommes, de poires, de p?ches, app?tissantes ? voir, et qui auraient suffi au dessert d'une arm?e.

Comme ils avan?aient, ils avis?rent, assis contre un de ces murs, un bonhomme d'aspect mis?rable. A leur approche, la pauvre cr?ature se leva, tra?nant les pieds, grelottant de faim.

--La charit?, mes bons messieurs! demanda-t-il.

--La charit?! lui cria M?d?ric; mon ami, je ne sais o? elle est. Seriez-vous ?gar? comme nous?

Vous nous obligeriez, si vous pouviez nous indiquer le Royaume des Heureux.

--La charit?, mes bons messieurs! r?p?ta le mendiant. Je n'ai pas mang? depuis trois jours.

--Pas mang? depuis trois jours! dit Sidoine ?merveill?. Je ne pourrais en faire autant.

--Pas mang? depuis trois jours! reprit M?d?ric. Eh! mon ami, pourquoi tenter une pareille exp?rience? il est universellement reconnu qu'il faut manger pour vivre.

Le bonhomme s'?tait de nouveau assis au pied du mur. Il se frottait les mains l'une contre l'autre, fermant les yeux de faiblesse.

--J'ai bien faim, dit-il ? voix basse.

--Vous n'aimez donc ni les p?ches, ni les poires, ni les pommes? demanda M?d?ric.

--J'aime tout, mais je n'ai rien.

--Eh! mon ami, ?tes-vous aveugle? Allongez la main. Il y a l?, sur votre nez, une p?che magnifique qui vous donnera ? boire et ? manger, le tout ensemble.

--Cette p?che n'est pas ? moi, r?pondit le pauvre.

Les deux compagnons se regard?rent, stup?faits de cette r?ponse, ne sachant s'ils devaient rire ou se f?cher.

--?coutez, bonhomme, reprit M?d?ric, nous n'aimons pas qu'on se moque de nous. Si vous avez fait gageure de vous laisser mourir de faim, gagnez tout ? votre aise votre pari. Si, au contraire, vous d?sirez vivre le plus longtemps possible; mangez et dig?rez au soleil.

--Monsieur, r?pondit le mendiant, je le vois, vous n'?tes pas de ce pays. Vous sauriez qu'on y meurt parfaitement de faim, sans en faire la gageure. Ici, les uns mangent, les autres ne mangent pas. On se trouve dans l'une ou l'autre classe, selon le hasard de la naissance. D'ailleurs, c'est l? un ?tat de choses accept?; il faut que vous veniez de loin pour vous en ?tonner.

--Voilà de singulières histoires. Et combien êtes-vous qui ne mangez pas?

--Mais plusieurs centaines de mille.

--Ah! mon frère Mordric, interrompit Sidoine, la rencontre me paraît des plus étranges et des plus imprévues. Je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver sur la terre des gens qui eussent le singulier don de vivre sans manger. Tu ne m'as donc pas tout vulgarisé??

--Mon mignon, j'ignorais cette particularité. Je la recommande aux naturalistes, comme un nouveau caractère bien tranché séparant l'espèce humaine des autres espèces animales. Je comprends maintenant que, dans ce pays, les pêches ne soient pas à tout le monde. Les petites gens de l'homme ont leurs grandeurs. Du moment où tous n'ont pas une commune richesse, il naît de cette injustice une belle et suprême justice, celle de conserver à chacun son bien.

Le mendiant avait repris son sourire doux et navrant. Il s'affaissait sur lui-même, comme ne pensant plus, comme s'abandonnant au bon plaisir du ciel. Il balbutia de nouveau, de sa voix traquante:

--La charité, mes bons messieurs!

--La charité, bonhomme, dit Mordric, je sais où elle est. Cette pêche n'est pas à toi, et tu n'oses la prendre, obéissant en cela aux lois de ton pays, te conformant à cette idée du respect de la propriété que tu as sucée avec le lait de ta mère. Ce sont là de bonnes croyances qui doivent être fortement enseignées chez les hommes, s'ils veulent que le tremblant échafaudage de leur société ne croule pas aux premières attaques de l'esprit d'examen. Moi, qui ne suis pas de cette société, qui refuse toute fraternité avec mes frères, je puis enfreindre leurs lois, sans porter le moindre tort à leur législation ni à leurs croyances morales. Prends donc ce fruit, mange-le, pauvre misérable. Si je me damne, je le fais de gaieté de cœur.

Mordric, en parlant ainsi, cueillait la pêche et l'offrait au mendiant. Celui-ci s'empara du fruit, qu'il considéra avidement. Puis, au lieu de le porter à la bouche, il le rejeta dans le parc, par-dessus le mur. Mordric le regarda faire sans s'étonner.

--Mon mignon, dit-il à Sidoine, je te prie de regarder cet homme. Il est le type le plus pur de l'humanité. Il souffre, il obéit; il est fier de souffrir et d'obéir. Je le crois un grand sage.

Sidoine fit quelques enjambées, le cœur triste d'abandonner ainsi un pauvre diable mourant de faim. D'ailleurs, il ne cherchait pas à s'expliquer la conduite du misérable; il fallait être un peu plus homme qu'il ne l'était pour résoudre un pareil problème. Au départ, il avait ramassé la pêche; il regardait maintenant devant lui, cherchant du regard quelque pauvre moins scrupuleux à qui la donner.

Comme il approchait de la ville, il vit sortir d'une des portes un cortège de riches seigneurs, accompagnant une litige où se trouvait couché un vieillard. A dix pas, il reconnut que le vieillard n'avait guère plus de quarante ans; l'âge ne pouvait avoir flétri ses traits ni blanchi ses cheveux. Assurément, le malheureux mourait de faim, à voir sa face pâle et la faiblesse qui alanguissait ses membres.

--Mon fr?re M?d?ric, dit Sidoine, offre donc ma p?che ? cet indigent. Je ne puis comprendre comment il manque de tout, couch? dans le velours et la soie. Mais il a si mauvaise mine que ce ne peut ?tre qu'un pauvre.

M?d?ric pensait comme son mignon.

--Monsieur, dit-il poliment ? l'homme de la liti?re, vous n'avez sans doute pas mang? ce matin. La vie a ses hasards.

L'homme ouvrit les yeux ? demi.

--Depuis dix ans je ne mange plus, r?pondit-il.

--Que disais-je! s'?cria Sidoine. L'infortun?!

--H?las! reprit M?d?ric, ce doit ?tre une double souffrance, de manquer de pain au milieu de ce luxe qui vous entoure. Tenez, mon ami, prenez cette p?che, apaisez votre faim.

L'homme n'ouvrit pas m?me les yeux. Il haussa les ?paules.

--Une p?che, dit-il, voyez si mes porteurs ont soif. Ce matin, mes servantes, de belles filles aux bras nus, se sont agenouill?es devant moi, m'offrant leurs corbeilles, pleines de fruits qu'elles venaient de cueillir dans mes vergers. L'odeur de toute cette nourriture m'a fait mal.

--Vous n'?tes donc pas un mendiant? interrompit Sidoine d?sappoint?.

--Les mendiants mangent quelquefois. Je vous ai dit que je ne mangeais jamais.

--Et le nom de cette laide maladie?

M?d?ric, ayant compris quelle ?tait la mis?re de cet indigent par? de bijoux et de dentelle, se chargea de r?pondre ? Sidoine.

--Cette maladie est celle des pauvres millionnaires, dit-il. Elle n'a pas de nom savant, parce que les drogues n'ont aucun effet sur elle; elle se gu?rit par une forte dose d'indigence. Mon mignon, si ce seigneur ne mange plus, c'est qu'il a trop ? manger.

--Bon! s'?cria Sidoine, voici un monde bien ?trange! Que l'on ne mange pas, quand on manque de p?ches, je le comprends jusqu'? un certain point; mais que l'on ne mange pas davantage, quand on poss?de des for?ts d'arbres ? fruits, je me refuse ? accepter cela comme logique. Dans quel absurde pays sommes-nous donc?

L'homme ? la liti?re se souleva ? demi, soulag? dans son ennui par la na?vet? de Sidoine.

--Monsieur, r?pondit-il, vous ?tes en plein pays de civilisation. Les faisans co?tent fort cher; mes chiens n'en veulent plus. Dieu vous garde des festins de ce monde. Je me rends chez une brave femme de ma connaissance, pour essayer de manger une tranche de bon pain noir. Votre gaillarde mine m'a mis en app?tit.

L'homme se recoucha, et le cortège se remit lentement en marche. Sidoine, en le suivant des yeux, haussa les épaules, hocha la tête, fit claquer les doigts, donnant ainsi des signes fort clairs de dédain et de métonnement. Puis il enjamba la ville, tenant toujours à la main la poche dont il avait tant de peine à faire l'aumône. Mordric songeait.

Au bout d'une dizaine de pas, Sidoine sentit une légère résistance à la jambe gauche. Il crut que sa culotte venait de rencontrer quelque ronce. Mais s'étant baissé, il demeura fort surpris: c'était un homme, d'air avide et cruel, qui gênait ainsi sa marche. Cet homme demandait tout simplement la bourse aux voyageurs.

Sidoine ne voyait plus que mendiants affamés sur les routes; sa charité de fraîche date avait hâte de s'exercer. Il n'entendit pas bien la demande de l'homme, il le prit par la peau du cou, l'élevant à la hauteur de son visage, pour converser plus librement.

--Hé! pauvre hère, lui dit-il, n'as-tu pas faim? Je le donne volontiers cette poche, si elle peut te soulager dans tes souffrances.

--Je n'ai pas faim, répondit le brigand mal à l'aise. Je sors d'une excellente taverne où j'ai bu et mangé pour trois jours.

--Alors que me veux-tu?

--Je ferais un joli métier, si je ne détroussais les passants que pour leur prendre des poches. Je veux ta bourse.

--Ma bourse! et pourquoi faire, puisque tu n'auras pas faim de trois jours?

--Pour être riche.

Sidoine, stupéfait, prit Mordric dans son autre main. Il le regarda gravement.

--Mon frère, dit-il, les gens de ce pays s'entendent pour se moquer de nous. Dieu ne peut avoir créé des créatures aussi peu sensées. Voici maintenant un imbécile n'ayant pas faim et arrêtant les passants pour leur demander leur bourse, un fou qui a un bon appétit et qui cherche à le perdre en devenant riche.

--Tu as raison, répondit Mordric, tout ceci est parfaitement ridicule. Seulement tu ne me parais pas avoir bien compris quelle sorte de mendiant tu tiens là entre tes doigts. Les voleurs font métier d'accepter uniquement les aumônes qu'ils prennent.

--Écoute, dit alors Sidoine au brigand: d'abord tu n'auras pas ma bourse, et cela pour une excellente raison. Ensuite je crois juste de t'infliger une légère correction. Tout bien examiné, ce qui est dû à toi; je ne puis te laisser manger en paix, lorsque je viens de quitter un pauvre diable mourant de faim. Mon frère Mordric me lira un jour le code, pour que je revienne te pendre dans les formes. Aujourd'hui, je me contenterai de laver ta laide mine dans la mare qui est là, à mes pieds. Bois pour trois jours, mon ami.

Sidoine ouvrit les doigts, et le voleur tomba dans la mare. Un honnête homme se serait noyé; le coquin se sauva à la nage.

Les voyageurs, sans regarder derri?re eux, continu?rent ? marcher, Sidoine tenant toujours sa p?che, M?d?ric songeant aux trois derni?res rencontres.

--Mon mignon, dit soudain ce dernier, tu alignes assez proprement les phrases, maintenant. Jamais tu n'as si bien parl?.

--Oh! r?pondit Sidoine, c'est une simple habitude ? prendre. Je ne me bats plus, je parle.

--Tais-toi, je te prie, j'ai ? te faire part de graves r?flexions. Je reconstruis en pens?e la triste soci?t? qui a pu nous offrir au regard, en moins d'une heure, un honn?te homme mourant de faim, un gueux le ventre plein pour trois jours, un puissant frapp? d'impuissance. Il y a l? un grand enseignement.

--Plus d'enseignement, par piti?, mon fr?re! Je veux croire simplement que nous avons rencontr? aujourd'hui des hommes de race particuli?re, qui n'ont encore ?t? d?crits par aucun voyageur.

--Je t'entends, mon mignon. J'ai lu de bien curieux d?tails dans de vieux livres. Il est des pays dont les habitants n'ont qu'un oeil au milieu du front, d'autres o? leurs corps sont mi-partis homme et cheval, d'autres encore o? leurs t?tes et leurs poitrines, ne font qu'un. Sans doute nous traversons, en ce moment, une contr?e dont les habitants ont l'?me dans les talons, ce qui les emp?che de juger sainement les choses et leur donne une remarquable absurdit? d'actes et de paroles. Ce sont des monstres. L'homme, fait ? l'image de son Dieu, est une cr?ature bien autrement sup?rieure.--

--C'est cela, mon fr?re M?d?ric, nous sommes dans un pays de monstres. H?! regarde. Vois-tu venir ? nous ce quatri?me mendiant que j'attendais? Est-il assez d?guenill?, assez maigre, assez affam?, assez effarouch?? Certes, celui-l? marche sur son ?me, comme tu le disais tant?t.

L'homme qui s'avan?ait suivait le bord du foss?, faisant avec amour des miracles d'?quilibre. Il venait, les mains derri?re le dos, le nez au vent; son pauvre corps flottait dans ses minces v?tements, sa face exprimait je ne sais quel singulier m?lange de b?atitude et de souffrance. Il paraissait r?ver, le ventre vide, d'un large et plantureux festin.

--Je ne comprends plus rien ? la terre, reprit Sidoine, si ce vagabond n'accepte pas ma p?che. Il meurt de faim, et ne me para?t ni un coquin ni un honn?te homme. Le tout est de la lui offrir poliment. Mon fr?re M?d?ric, charge-toi de cette d?licate exp?dition.

M?d?ric descendit ? terre. Comme il ?tait sur le bout du soulier de Sidoine, l'homme vint ? l'apercevoir.

--Oh! dit-il, le joli petit insecte! Mon bel ami, buvez-vous la ros?e, vous nourrissez-vous de fleurs?

--Monsieur, r?pondit M?d?ric, l'eau pure m'indispose, et je ne puis, sans maux de t?te, endurer les parfums.

--Eh! l'insecte parle! L'excellente rencontre! Vous me sauvez d'une

grande disette, mon aimable scarab?e.

--Ainsi, vous avouez que vous avez faim?

--Faim! ai-je dit cela? Certes, j'ai toujours faim.

--Et vous mangerez volontiers une p?che?

--La p?che est un fruit que j'estime pour le velout? de sa peau. Merci, je ne puis manger. J'ai bien autre chose en t?te. Enfin je viens de trouver ce que je cherchais depuis une heure.

--?a, dit Sidoine impatient?, que cherchiez-vous donc, monsieur l'affam?, si ce n'est un morceau de pain?

--Bon! s'?cria le pauvre diable, seconde trouvaille! Un g?ant en chair et en os. Monsieur le g?ant, je cherchais une id?e.

? cette r?ponse, Sidoine s'assit sur le bord de la route, pr?voyant de longues explications.

--Une id?e! reprit-il, quel est ce mets?

--Monsieur le g?ant, continua l'homme sans r?pondre, je suis po?te de naissance. Vous ne l'ignorez pas, la mis?re est m?re du g?nie. J'ai donc jet? ma bourse ? la rivi?re. Depuis cet heureux jour, je laisse aux sots le triste soin de chercher leur repas. Moi, qui n'ai plus ? m'occuper de ce d?tail, je cherche des id?es le long des routes. Je mange le moins possible pour avoir le plus possible de g?nie. Ne perdez pas votre piti? ? me plaindre; je n'ai vraiment faim que lorsque je ne trouve pas mes ch?res id?es. Les beaux festins parfois! Tant?t, en voyant votre petit ami d'une tournure si galante, il m'est venu ? la pens?e deux ou trois strophes exquis: un m?tre harmonieux, des rimes riches, un trait final du meilleur esprit. Jugez si je me suis rassasi?. Puis, quand je vous ai aper?u, franchement, j'ai craint les suites d'un pareil r?gal. Je tenais une antith?se, une belle et bonne antith?se, le plus fin morceau qui puisse ?tre servi ? un po?te. Vous le voyez, je ne saurais accepter votre p?che.

--Bon Dieu! s'?cria Sidoine apr?s un moment de silence, le pays est d?cid?ment plus absurde que je ne croyais. Voil? un fou d'une ?trange sorte.

--Mon mignon, r?pondit M?d?ric, celui-ci est un fou, mais un fou innocent, un mendiant d'?me g?n?reuse, donnant aux hommes plus qu'il ne re?oit. Je me sens aimer comme lui les grandes routes et la jolie chasse aux id?es. Pleurons ou rions, si tu veux, ? le voir grand et ridicule; mais, je t'en prie, ne le rangeons pas parmi les trois monstres de tant?t.

--Range-le comme tu voudras, mon fr?re, reprit Sidoine de m?chante humeur. La p?che me reste, et ces quatre imb?ciles ont tellement troubl? mes id?es sur les biens de la terre, que je n'ose y porter la dent.

Cependant, le po?te s'?tait assis au bord de la route, ?crivant du doigt sur la poussiere. Un bon sourire ?clairait sa figure maigre, donnant ? ses pauvres traits fatigu?s une expression enfantine. Dans son r?ve, il entendit les derni?res paroles de Sidoine. Et, comme

s'aveillant:

--Monsieur, dit-il, êtes-vous véritablement embarrassé de cette pêche? Donnez-la-moi. Je sais, près d'ici, un buisson aimé des moineaux d'alentour. J'irai y déposer votre offrande, et je vous assure qu'elle ne sera pas refusée. Demain, je reprendrai le noyau, je le planterai dans quelque coin, pour les moineaux des printemps à venir. Il prit la pêche, il se remit à crier.

--Mon mignon, dit Mordric, voilà notre aumône donnée. Pour te tranquilliser l'esprit, je veux bien te faire remarquer que nous rendons aux moineaux ce qui appartenait aux moineaux. Quant à nous, puisque l'homme ne jouit pas d'une nourriture providentielle, nous tâcherons de ne plus manger ce que le ciel nous enverra. Notre passage en ce pays a fait naître dans nos esprits de nouvelles et tristes questions. Nous les étudierons prochainement. Pour l'instant, contentons-nous de chercher le Royaume des Heureux.

Le poète écrivait toujours, couché dans la poussière, la tête nue au soleil.

--Hé! monsieur, lui cria Mordric, pourriez-vous nous indiquer le Royaume des Heureux?

--Le Royaume des Heureux? répondit le fou en levant la tête, vous ne sauriez mieux vous adresser. Je me rends souvent dans cette contrée.

--Eh quoi! serait-elle près d'ici? Nous venons de battre le monde, sans pouvoir la trouver.

--Le Royaume des Heureux, monsieur, est partout et nulle part. Ceux qui suivent les sentiers, les yeux grands ouverts, ceux qui le cherchent, comme un royaume de la terre, étalant au soleil ses villes et ses campagnes, passeront à son côté toute leur vie, sans jamais le découvrir. Si vaste qu'il soit, il tient bien peu de place en ce monde.

--Et le chemin, je vous prie?

--Oh! le chemin est simple et direct. Quel que soit le pays où vous vous trouviez, au nord ou au midi, la distance reste la même, et vous pouvez d'une enjambée passer la frontière.

--Bon! interrompit Sidoine, voici qui me regarde. Dans quel sens dois-je faire cette enjambée?

--Dans n'importe quel sens, vous dis-je. Voyons, laissez-moi vous introduire. Avant tout, fermez les yeux. Bien. Maintenant, levez la jambe.

Sidoine, les yeux fermés, la jambe en l'air, attendit une seconde.

--Posez le pied, commanda de nouveau le poète. La, vous y êtes, messieurs.

Il n'avait pas bougé de son lit de poussière, il acheva tranquillement une strophe.

Sidoine et Mordric se trouvaient d'aj au beau milieu du Royaume des

Heureux.

XI

UNE ?COLE MOD?LE.

--Sommes-nous au port, mon fr?re? demanda Sidoine. Je suis las, j'ai grand besoin d'un tr?ne pour m'asseoir.

--Marchons toujours, mon mignon, r?pondit M?d?ric. Il nous faut conna?tre notre royaume. Le pays me para?t paisible. Nous y dormirons, je crois, nos grasses matin?es. Ce soir, nous nous reposerons.

Les deux voyageurs traversaient les villes et les campagnes, regardant autour d'eux. La terre les ayant attrist?s, ils trouvaient un d?lassement dans les purs horizons, dans les foules silencieuses de ce coin perdu de l'univers. Je l'ai dit, le Royaume des Heureux n'?tait pas un paradis aux ruisseaux de lait et de miel, mais une contr?e de clart? douce, de sainte tranquillit?.

M?d?ric comprit l'admirable ?quilibre de ce royaume. Un rayon de moins, et la nuit e?t ?t? faite; un rayon de plus, et la lumi?re aurait bless? les yeux. Il se dit que l? devait ?tre la sagesse, o? l'homme consentait ? se mesurer le bien comme le mal, ? accepter sa condition sous le ciel, sans se r?volter par ses d?vouements ou par ses crimes.

Comme ils avan?aient, lui et son compagnon, ils trouv?rent, au milieu d'un champ, un hangar ferm? de grilles. M?d?ric reconnut l'?cole mod?le fond?e par l'aimable Primev?re, pour ses chers animaux. Depuis longtemps il d?sirait conna?tre les suites de cet essai de perfectibilit?. Il fit coucher Sidoine au pied du mur; puis, tous deux, appuyant leurs fronts aux barreaux, ils purent contempler et suivre dans ses d?tails une sc?ne ?trange qui acheva leur ?ducation.

Au premier regard, ils ne surent quelles cr?atures bizarres ils avaient devant eux. Trois mois de caresses, d'enseignement mutuel, de r?gime frugal, avaient mis les pauvres b?tes sur les dents. Les lions, pel?s et galeux, semblaient d'?normes chats de goutti?re; les loups portaient la t?te basse, plus maigres, plus honteux que des chiens errants; quant aux autres b?tes de complexion plus d?licate, elles gisaient p?le-m?le sur le sol, n'offrant ? la vue que des c?tes saillantes, des museaux allong?s. Les oiseaux et les insectes ?taient encore moins reconnaissables, ayant perdu les belles couleurs de leurs ajustements. Tous ces ?tres mis?rables tremblaient de faim et de froid, n'?tant plus ce que Dieu les avait cr??s, mais se trouvant d'ailleurs parfaitement civilis?s.

M?d?ric et Sidoine, peu ? peu, finirent par reconna?tre les diff?rents animaux. Malgr? leur respect du progr?s et des bienfaits de l'instruction, ils ne purent s'emp?cher de plaindre ces victimes du bien. Il y a tristesse ? voir la cr?ation s'amoinrir.

Cependant, les b?tes de l'?cole mod?le se tra?n?rent en g?missant au centre du hangar; l?, elles se rang?rent en cercle. Elles allaient tenir conseil.

Un lion, comme ayant gardé le plus de souffle, porta le premier la parole.

--Mes amis, dit-il, notre plus cher d'esprit, ? nous tous qui avons le bonheur d'être enfermés ici, est de persévérer dans l'excellente voie de fraternité et de perfection que nous suivons avec des résultats si remarquables.

Un grognement d'approbation l'interrompit.

--Je n'ai que faire, reprit-il, de vous présenter le délicieux tableau des récompenses qui attendent nos efforts. Nous formerons un seul peuple dans l'avenir, nous aurons une seule langue, tandis qu'une suprême joie naîtra pour chacun de n'être plus soi et d'ignorer qui on est. Vous dites-vous bien le charme de cette heure où il n'existera plus de races, où toutes les bêtes auront une pensée unique, un même goût, un même intérêt? O mes amis, le beau jour, et combien il sera gai!

Un nouveau grognement témoigna de l'unanime satisfaction de l'assemblée.

--Puisque nous hâtons de nos vœux la venue de ce jour, continua le lion, il serait urgent de prendre des mesures pour que nous puissions le voir se lever. Le régime suivi jusqu'ici est certainement excellent, mais je le crois peu substantiel. Avant tout, il nous faut vivre, et nous maigrissons avec constance; la mort ne saurait être loin si, dans le but louable de nourrir nos âmes, nous continuons ? négliger de nourrir nos corps. Il serait absurde, songez-y, de tenter un paradis dont nous ne saurions jouir, par la nature même des moyens employés. Une réforme radicale est nécessaire. Le lait est une nourriture très-moralisante, d'une digestion facile, ce qui adoucit singulièrement les mœurs; mais je pense résumer toutes les opinions en disant que nous ne pouvons supporter le lait plus longtemps, que rien n'est plus fade, qu'en fin de compte il nous faut un ordinaire plus varié et moins ?coeurant.

Une véritable ovation de hurlements et de bruits de mâchoires accueillit ces dernières paroles de l'orateur. La haine du lait était populaire parmi ces honnêtes animaux vivant depuis trois mois de cette boisson sucrée. L'écuelle quotidienne leur donnait des nausées. Ah! qu'un peu de fiel leur eût semblé doux!

Lorsque le silence se fut rétabli:

--Mes amis, reprit le lion, le sujet de notre délivration se trouve donc fixé. Nous tenons conseil pour proscrire le lait, pour le remplacer par un aliment nous engraisant, nous aidant tout ? la fois aux bonnes pensées. Ainsi, nous allons proposer chacun notre mets; puis, nous nous déciderons en faveur de celui qui réunira le plus de suffrages. Ce mets constituera d?s lors notre commun ordinaire. Je crois inutile de vous faire observer quel esprit doit vous guider dans votre choix: cet esprit est l'entière abnégation de vos goûts personnels, la recherche d'une nourriture convenant ?galement ? chacun, offrant surtout des garanties de morale et de santé.

A ce point de l'allocution, l'enthousiasme fut au comble. Rien n'est plus doux que de faire cas de la morale, quand le ventre est

pr?alablement rempli. Une m?me pens?e, une touchante unanimit? de sentiments animait l'assembl?e.

Le lion, pour sa part, discourait d'un ton humble et affable. Le regard baiss?, il e?t converti ses fr?res du d?sert, tant il offrait un spectacle ?difiant. Du geste il r?clama l'attention. Il termina en ces termes:

--Je me crois autoris? par ma longue exp?rience ? vous donner le premier mon avis en cette mati?re d?licate. Je le ferai avec toute la modestie qui convient ? un simple membre de cette assembl?e, mais aussi avec toute l'autorit? d'une b?te convaincue. C'est dire que je d?sesp?re de notre unit? future, si mon plat n'est pas accept? ? l'unanimit?. En mon ?me et conscience, ayant longtemps r?fl?chi au mets nous convenant le mieux, prenant en consid?ration l'int?r?t commun, je d?clare, j'affirme hautement que rien ne contentera l'estomac et le coeur de chacun, comme une large tranche de chair saignante mang?e le matin, une seconde tranche ? midi, et une troisi?me le soir.

Le lion s'arr?ta sur cette parole pour recueillir les justes applaudissements que lui semblait m?riter sa proposition. Il ?tait de bonne foi, il demeura tout ?tonn? du manque d'ensemble des grognements. Adieu l'unanimit?! L'assembl?e n'approuvait plus avec un complet abandon. Les loups et autres b?tes fauves, les oiseaux et les insectes d'app?tits sanguinaires, s'extasi?rent sur l'excellence du choix. Mais les animaux de nature diff?rente, ceux qui vivent dans les prairies ou sur le bord des ?tangs, t?moign?rent, par leur silence, par leurs mines contrist?es, du peu de vertu civilisatrice qu'ils accordaient ? la chair.

Quelques minutes s'?coul?rent, pleines de froideur et de malaise. On risque gros ? combattre l'avis des puissants, surtout lorsqu'ils parlent au nom de la fraternit?. Enfin une brebis, plus os?e que ses soeurs, se d?cida ? prendre la parole.

--Puisque nous sommes ici, dit-elle, pour ?mettre franchement nos opinions, laissez-moi vous donner la mienne avec la na?vet? qui sied ? ma nature. J'avoue n'avoir aucune exp?rience. du mets propos? par mon fr?re le lion; il peut ?tre excellent pour l'estomac et d'une rare d?licatesse de go?t; je me r?cuse sur ce point de la discussion. Mais je crois ce mets d'une influence nuisible, quant ? la morale. Une des plus fermes bases de notre progr?s doit ?tre le respect de la vie; ce n'est point la respecter que de nous nourrir de corps morts. Mon fr?re le lion ne craint-il pas de s'?garer en son z?le, de cr?er une guerre sans fin, en choisissant un tel ordinaire, au lieu d'arriver ? cette belle unit? dont il a parl? en termes si chaleureux? Je le sais, nous sommes d'honn?tes b?tes; n'est pas question de nous d?vorer entre nous. Loin de moi cette vilaine pens?e! Puisque les hommes d?clarent pouvoir nous manger, sans cesser d'?tre de bonnes ?mes, des cr?atures selon l'esprit de Dieu, nous pouvons assur?ment manger les hommes et rester de sages, de fraternels animaux, tendant ? une perfection absolue. Toutefois, je crains les mauvaises tentations, les forces de l'habitude, si un jour les hommes venaient ? manquer. Aussi ne puis-je voter une nourriture aussi imprudente. Croyez-moi, un seul mets nous convient, un mets que la terre produit en abondance, sain, rafra?chissant, d'une qu?te amusante et facile, vari? ? l'infini. O les plantureux festins, mes bons fr?res! Luzerne, l?gumes, toutes les herbes des plaines, toutes les herbes des montagnes! J'en parle

savamment, sans arri?re-pens?e, n'ayant que l'innocent d?sir de vivre sans tuer. Je vous le dis en v?rit?: hors de l'herbe, pas d'unit?.

La brebis se tut, constatant ? la d?rob?e l'effet produit par son discours. Quelques maigres adh?sions s'?lev?rent du c?t? de l'assembl?e occup? par les chevaux, les boeufs et autres mangeurs de grains et de verdure. Quant aux b?tes qui avaient approuv? le choix du lion, elles parurent accueillir la nouvelle proposition avec un singulier m?pris, une grimace de mauvais pr?sage pour l'orateur.

Un ver ? soie, de vue basse et priv? de tact, prit alors la parole. C'?tait un philosophe aust?re, s'inqui?tant peu du jugement d'autrui, pr?chant le bien pour le bien.

--Vivre sans tuer, dit-il, est une belle maxime. Je ne puis qu'applaudir aux conclusions de ma soeur la brebis. Seulement, ma soeur me para?t tr?s-gourmande. Pour un mets que nous cherchons, elle nous en offre cinquante; elle para?t m?me se complaire dans la pens?e d'un menu de prince, aux plats nombreux et de go?ts divers. Oublie-t-elle que la sobri?t?, le d?dain des fins morceaux, sont des vertus n?cessaires ? des b?tes se piquant de progr?s? L'avenir d'une soci?t? d?pend de la table: manger peu et d'un seul plat, l'? est l'unique moyen de h?ter la venue d'une haute civilisation, forte et durable. Je propose donc, pour ma part, de veiller sur notre app?tit, surtout de nous contenter d'une seule sorte de feuilles. Le choix n'?tant plus qu'une affaire de go?t, je pense satisfaire celui de chacun en choisissant la feuille du m?rier.

--?a, vieux radoteur, cria un p?lican, ne sommes-nous pas assez maigres, sans risquer des coliques, ? nous nourrir d'herbe humide? Fraternelise avec la brebis. Moi, je pense comme mon fr?re le lion, si ce n'est qu'il me para?t faire un choix regrettable en proposant de la chair saignante. La chair seule donne au corps la force de faire le bien, mais j'entends la chair de poisson, blanche, d?licate; c'est l'? une nourriture d'un manger savoureux, aim?e de tout le monde. Enfin, et ce dernier argument doit vous convaincre, les mers occupant sur le globe deux fois plus de place que les continents, nous ne saurions avoir un plus vaste garde-manger. Mes fr?res comprendront ces raisons.

Les fr?res se gard?rent de comprendre. Ils jug?rent ? propos, pour clore les d?bats, de crier tous ? la fois. Autant d'animaux, autant d'opinions; pas deux pauvres esprits pensant de compagnie, pas deux natures semblables. Chaque b?te se mit ? gesticuler, ? p?rorer, offrant son mets, le d?fendant au nom de la morale et de la gourmandise. A les en croire, si tous les plats propos?s avaient ?t? accept?s, le monde entier aurait pass? en rago?t; il n'est mati?re qui ne fut d?clar?e excellente nourriture, depuis la feuille jusqu'au bois, depuis la chair jusqu'au caillou. Profond enseignement, comme disait M?d?ric, montrant ce qu'est la terre, un f?tus ne vivant encore qu'? demi, o? la vie et la mort luttent dans nos temps ? forces ?gales.

Au milieu du vacarme, un jeune chat s'?vertuait pour faire comprendre ? l'assembl?e qu'il d?sirait lui communiquer une v?rit? d?cisive. Il joua ferme des pattes et du gosier, si bien qu'il finit par obtenir un peu de silence.

--H?! dit-il, mes bons fr?res, par piti?, cessez cette discussion qui afflige ici les ?mes tendres. Mon coeur saigne ? voir cette sc?ne

p?nible. H?las! nous sommes loin de ces moeurs douces, de cette sagesse de paroles que, pour ma part, je cherche depuis mes jeunes ans. Voil? bien un grand sujet de querelle, une m?chante nourriture, soutien d'un corps p?rissable! Rappelez vos esprits; vous rirez de votre col?re, vous laisserez l? cette mis?rable question. Le choix plus ou moins heureux d'un vil aliment n'est pas digne de nous occuper une seconde. Vivons comme nous avons v?cu, n'ayant souci que de r?formes morales. Philosophons, mes bons fr?res, et buvons notre ?cuelle de lait. Apr?s tout, le lait est d'un go?t fort agr?able; je l'estime sup?rieur aux plats par lesquels vous voulez le remplacer.

Des hurlements ?pouvantables accueillirent ces derniers mots. La malencontreuse id?e du jeune chat acheva de rendre les b?tes furieuses, en leur rappelant le fade breuvage dont elles s'?taient lav? les entrailles pendant trois longs mois. Il leur vint une faim terrible, aiguiss?e de toute leur col?re. La nature l'emporta. Elles oubli?rent, en une seconde, les bons proc?ds que se doivent entre eux des animaux civilis?s, elles se saut?rent simplement ? la gorge les uns des autres. Celles qui avaient choisi la chair, ? bout d'arguments, trouv?rent plus commode de pr?cher d'exemple. Les autres, n'ayant ni grain, ni herbe, ni poisson, ni aucun plat pour se venger, se content?rent de servir ? la vengeance de leurs fr?res.

Ce fut, pendant quelques minutes, une m?l?e effrayante. Le nombre des affam?s diminuait rapidement, sans qu'il rest?t un seul bless? ? terre. Singuli?re lutte, dans laquelle les morts tortillaient on ne savait o?. A peine rassasi?, le mangeur ?tait mang?. Tous s'engraissaient mutuellement; la f?te commen?ait au plus faible pour finir au plus fort. Au bout d'un quart d'heure, le plancher se trouva net. Seules, dix ou douze b?tes fauves, assises sur leurs derri?res, se l?chaient complaisamment, les yeux demi-clos, les membres alanguis, ivres de nourriture.

L'?cole mod?le avait donc eu pour r?sultat la plus grande unit? possible, celle qui consiste ? s'assimiler autrui corps et ?me. Peut-?tre est-ce l? l'unit? dont l'homme a vaguement conscience, le but final, le travail myst?rieux des mondes tendant ? confondre tous les ?tres en un seul. Mais quelle rude raillerie aux id?es de notre ?ge qui promettent perfection et fraternit? ? des cr?atures diff?rentes d'instincts et d'habitudes, parcelles de boue o? un m?me souffle de vie produit des effets contraires! Sans philosopher davantage, les lions sont les lions.

--Mon fr?re M?d?ric, dit Sidoine, voici devant nous dix ou douze sc?l?rats qui ont sur la conscience un poids ?norme de p?chs. Ils ont parl? le mieux du monde, mais ils ont agi comme des sacrifiants. Voyons si mes poings ne sont pas rouill?s.

Ce disant, il assena sur le hangar un renforcement formidable qui pulv?risa les poutres et fit voler les pierres de taille en ?clats. Les animaux restante, seul espoir de la r?g?n?ration des b?tes, ne pouss?rent pas un cri. M?d?ric parut chagrin de cette ex?cution.

--H?! mon mignon, cria-t-il, que ne m'as-tu consult?! Voil? un coup de poing dont tu auras tristesse et remords. ?coute-moi.

--Quoi! mon fr?re, n'ai-je pas frapp? justement?

--Oui, selon l'id?e que nous nous faisons du bien. Mais, entre nous,

et ceci je le dis tout bas pour ne pas troubler une croyance nécessaire, le bien et le mal ne sont-ils pas de création humaine? Un loup commet-il vraiment une mauvaise action lorsqu'il mange un agneau? L'homme, ami des agneaux, qui lui porterait un plat de légumes, ne serait-il pas plus ridicule que le loup ne serait coupable?

--Voudrais-tu, frère, induire logiquement de là que le bien et le mal n'existent pas?

--Peut-être, mon mignon. Vois-tu, nous voulons trop souvent devancer l'heure fixée par Dieu. Il est certaines lois, sans doute d'une essence divine, qui échappent à notre intelligence et auxquelles nous avons donné le vilain nom de fatalités. Nous désobéissons sottement à agir contre la nature. Nous admettons, par un rare blasphème, que le mal a pu être créé, et nous voilà nous érigant en juges, récompensant et punissant, parce que nos sens sont trop faibles pour pénétrer chaque chose, pour nous montrer que tout est bien devant Dieu. Remarque l'absurde justice de ton coup de poing. Tu as puni ces bêtes d'agir selon les lois d'après lesquelles elles doivent vivre. Tu les as jugées en conséquence, au point de vue purement humain, surtout poussé par cet effroi de la mort qui a donné à l'homme le respect de la vie. Enfin, tu t'es scandalisé de voir une race en dévorer une autre, lorsque toi-même tu ne te fais aucun scrupule de te nourrir de la chair des deux.

--Mon frère Méridic, parle plus clairement, ou je n'aurai aucun remords de mon coup de poing.

--Je t'entends, mon mignon. Somme toute, je le veux bien: le mal existe; ce qui me dispense de te prouver que le bien absolu est impossible. D'ailleurs, les décombres sur lesquels nous sommes assis en sont la preuve. Mais, dis-moi, voulais-tu manger ces bêtes fauves?

--Certes non. Je n'aime pas le gros gibier.

--Alors, mon mignon, pourquoi les tuer? A cette question, Sidoine demeura fort sot. Il chercha une réponse, qu'il ne trouva pas. Le plus vif étonnement se peignit dans ses gros yeux bleus. Puis, comme un homme qui découvre enfin une vérité:

--Eh! mais, cria-t-il, tu l'as dit, mon coup de poing est absurde. On ne doit tuer que pour manger. Voilà un précepte éminemment pratique, ayant au plus haut point cette justice relative et humaine dont tu m'as parlé. Les hommes devraient le faire inscrire en lettres d'or sur les murs de leurs tribunaux et sur les drapeaux de leurs armées. Hélas! mes pauvres poings! On ne doit tuer que pour manger.

XII

MORALE.

Le soleil venait de disparaître derrière les collines du couchant. La terre, voilée d'une ombre douce, sommeillait d'un demi-rêve et mélancolique. Au-dessus des horizons s'étendait un ciel blanc, sans transparence. Il est une heure, chaque soir, d'une profonde tristesse: la nuit n'est pas encore, la lumière s'éteint lentement, comme ?

regret; et l'homme, dans cet adieu, se sent au coeur une vague inquiétude, un besoin immense d'espérance et de foi. Les premiers rayons du matin mettent des chansons sur les lèvres; les derniers rayons du soir mettent des larmes dans les yeux. Est-ce la pensée d'insolente du labeur sans cesse repris, sans cesse abandonné, l'oppression d'effroi d'un repos éternel? Est-ce la ressemblance de toutes choses humaines avec cette lente agonie de la lumière et du bruit?

Sidoine et Mordric s'étaient assis sur les décombres du hangar. Dans l'effacement de la terre et du ciel, une étoile brillait au-dessus des branches noires d'un chêne. Et tous deux regardaient cette lueur consolatrice trouant d'un rayon d'espoir le voile morne du crépuscule.

Une voix qui sanglotait l'amena leurs regards sur le sentier. Entre les haies, ils virent venir à eux Primevère, blanche dans les ténèbres. Elle s'avancait à petits pas, les cheveux dénoués.

Elle s'assit au côté de Mordric. Puis, appuyant la tête sur son épaule:

--O mon ami, dit-elle, que les bêtes sont méchantes!

Et elle pleurait toutes ses larmes, les laissant couler sur ses joues, les mains jointes, sans les essuyer.

--Les pauvres d'aignées, reprit-elle, je les aimais comme des soeurs. Je croyais par mes caresses leur avoir fait oublier leurs dents et leurs griffes. Est-ce donc si difficile de n'être pas cruel?

Mordric se garda de répondre. La science du bien et du mal n'était pas faite pour cette enfant.

--Dites-moi, demanda-t-il, n'êtes-vous pas l'aimable Primevère, reine du Royaume des Heureux?

--Oui, répondit-elle, je suis Primevère.

--Alors, ma mie, essuyez vos larmes. Je viens pour vous épouser.

Primevère essuya ses larmes. Et mettant les mains dans les mains de Mordric, elle le regarda en face.

--Je ne suis qu'une ignorante, dit-elle doucement. Voilà des yeux mauvais, qui pourtant ne me font pas peur. Il y a de la bonté, sous je ne sais quelle triste raillerie, dans ces yeux-là. Avez-vous besoin de mes caresses pour devenir meilleur?

--J'en ai besoin, répondit Mordric. J'ai couru le monde et je suis las.

--Le ciel est bon, reprit l'enfant. Il ne laisse pas chérir ma tendresse. Je vous épouserai, cher seigneur.

Ce disant, elle s'assit de nouveau. Elle songeait à cette pitié inconnue qui naissait en elle; jamais elle n'avait senti pareil désir de consoler. Dans sa naïveté, elle se demandait si elle ne venait pas de trouver enfin la mission confiée par Dieu en ce monde aux jeunes reines d'une me tendre et charitable. Les hommes jouissent d'une félicité si parfaite, qu'ils se fient au moindre bienfait; les bêtes ont de

m?chants caract?res, malais?s ? comprendre. S?rement, puisque le ciel lui donnait des pleurs et des caresses, elle ne pouvait les donner ? son tour ? aucune cr?ature, si ce n'?tait ? son cher seigneur, qui lui disait en avoir grand besoin. Pour ne rien cacher, elle se sentait tout autre; elle ne pensait plus ? son peuple, elle oubliait m?me compl?tement ses pauvres ?l?ves sur le tombeau desquels elle se trouvait. Son amour, offert ? la cr?ation enti?re et que la cr?ation refusait, venait de grandir encore, en se fixant sur un seul ?tre. Elle s'ab?mait dans cet infini, insoucieuse de la terre, ignorante du mal, comprenant qu'elle ob?issait ? Dieu, et qu'une heure de pareille extase est pr?f?rable ? mille ans de progr?s et de civilisation.

Tous trois, Primev?re, Sidoine et M?d?ric, se taisaient. Autour d'eux, un immense silence, de grandes ombres vagues changeant la campagne en un lac de t?n?bres, aux flots lourds et immobiles; au-dessus de leurs t?tes, un ciel sans lune, sem? d'?toiles, vo?te noire cribl?e de trous d'or. L?, suivant chacun leurs pens?es, ayant le monde ? leurs pieds, ils songeaient dans la nuit, assis sur les ruines de l'?cole mod?le. Primev?re, mince et souple, avait pass? les bras au cou de M?d?ric; elle se laissait aller sur sa poitrine, les yeux grands ouverts, regardant les t?n?bres. Sidoine, renvers? ? demi, honteux et d?sesp?r?, cachait ses poings, pensait en d?pit de lui-m?me.

Soudain il parla, et sa voix rude eut un accent d'indicible tristesse. --H?las! dit-il, mon fr?re M?d?ric, que ma pauvre t?te est vide, depuis le jour o? tu l'as emplie de pens?es! O? sont mes loups galeux que j'assommais de si bon coeur, mes beaux champs de pommes de terre qu'ensemeneaient les voisins, ma brave stupidit? qui me garant des vilains songes?

--Mon mignon, demanda doucement M?d?ric, regrettes-tu nos courses et la science acquise?

--Oui, fr?re. J'ai vu le monde et ne l'ai pas compris. Tu as cherch? ? me le faire ?peler, mais les le?ons ont eu je ne sais quoi d'amer qui a troubl? ma sainte qui?tude de pauvre d'esprit. Au d?part, j'avais des croyances d'instinct, une foi enti?re en mes volont?s naturelles; ? l'arriv?e, je ne vois plus nettement ma vie, je ne sais o? aller ni que faire.

--J'avoue, mon mignon, t'avoir instruit un peu ? l'aventure. Mais, dis-moi, dans ce tas de sciences imprudemment remu?es, ne te rappelles-tu pas quelques v?rit?s vraies et pratiques?

--Eh! mon fr?re M?d?ric, ce sont justement ces belles v?rit?s qui me chagrinent. Je sais ? pr?sent que la terre, ses fruits, ses moissons, ne m'appartiennent pas; je vais jusqu'? mettre en doute mon droit de me distraire en ?crasant des mouches le long des murs. Ne pouvais-tu m'?pargner le terrible supplice de la pens?e? Va, je le dispense maintenant de tenir tes promesses.

--Que t'avais-je donc promis, mon mignon?

--De me donner un tr?ne ? occuper et des hommes ? tuer. Mes pauvres poings, qu'en faire ? cette heure? Sont-ils assez inutiles, assez embarrassants! Je n'aurais pas le courage de les lever sur un moucheron. Nous nous trouvons dans un royaume sagement indiff?rent aux grandeurs et aux mis?res humaines; point de guerre, point de cour, presque point de roi. H?las! et nous voici cette ombre de monarchie.

C'est l' sans doute le châtiment de notre ambition ridicule. Je t'en prie, mon frère Mordric, calme le trouble de mon esprit.

--Ne t'inquiète ni ne t'afflige, mon mignon, nous sommes au port. Il tait crit que nous serions rois, mais c'est l' une fatalité dont nous saurons nous consoler. Nos voyages ont eu cet excellent résultat de changer nos idées premières de domination et de conquêtes. En ce sens, notre règne chez les Bleus a été un apprentissage aussi rude que salutaire. Le destin a sa logique. Il nous faut remercier la fortune de ce que, ne pouvant épargner la royauté, elle nous a donné un beau royaume, vaste et fertile et souhait, où nous vivrons en honnêtes gens. Nous gagnerons tout au moins la liberté, et ce métier de roi honoraire, n'ayant pas les soucis de la charge; nous vieillirons dans notre dignité, jouissant de notre couronne en avares, je veux dire ne la montrant à personne; ainsi, notre existence aura un noble but, celui de laisser nos sujets tranquilles, et notre récompense sera la tranquillité qu'ils nous donneront eux-mêmes. Va, mon mignon, ne te désespère. Nous allons reprendre notre vie d'insouciance, oubliant tous les vilains spectacles, toutes les vilaines pensées du monde que nous venons de traverser; nous allons être parfaitement ignorants et n'avoir cure que de nous aimer. Dans nos domaines royaux, au soleil en hiver, en été sous les chênes, moi j'aurai la mission de caresser Primevère, tandis que Primevère aura celle de me rendre deux caresses pour une; toi, comme tu ne saurais, sans mourir d'ennui, garder tes poings en repos, pendant ce temps, tu laboureras nos champs, les sèmeras de grains, couperas nos moissons, vendangeras nos vignes; de la sorte, nous mangerons du pain, boirons du vin, qui nous appartiendront. Nous ne tuerons jamais plus, même pour manger. En ces questions seules je consens à rester savant. Je te le disais bien au départ: "Je te taillerai une si belle besogne que dans mille ans le monde parlera encore de tes poings." Car les laboureurs des temps à venir s'émerveilleront, en passant au milieu de ces campagnes. A voir leur éternelle fécondité, ils se diront entre eux: "Lui travaillait jadis le roi Sidoine." Je l'avais prouvé, mon mignon, tes poings devaient être des poings de roi; seulement ce seront des poings de roi travailleur, les plus beaux, les plus rares qui existent.

A ces mots, Sidoine ne se sentit pas d'aise. Sa mission, dans la vie commune, lui parut de beaucoup la plus agréable, comme étant celle qui demandait le plus de force.

--Parbleu! frère, cria-t-il, raisonner est une belle chose, quand on conclut sagement. Me voici tout consolé. Je suis roi et je règne sur mon champ. On ne saurait mieux trouver. Tu verras mes légumes superbes, mon blé haut comme des roseaux, mes vendanges à saouler une province. Va, je suis né pour me battre avec la terre. Dès demain, je travaille et dors au soleil. Je ne pense plus.

Sidoine, en terminant, croisa les bras, se laissant aller à un demi-sommeil. Primevère regardait toujours les ténèbres, souriante, les bras au cou de Mordric, n'entendant que les battements du cœur de son ami.

Après un silence:

--Mon mignon, reprit celui-ci, il me reste à faire un discours. Ce sera le dernier, je le jure. Toute histoire, assure-t-on, demande une morale. Si jamais quelque pauvre hère, malade de silence, se met un jour en tête de conter l'étonnant récit de nos aventures, il fera bien

auprès de ses lecteurs la plus sotte mine du monde, en ce sens qu'il leur paraîtra parfaitement absurde, s'il reste vridique. Je crains même qu'on ne le lapide, pour la liberté de paroles et d'allures de ses héros. Comme ce pauvre héros naîtra sans doute sur le tard, au milieu d'une société parfaite en tous points, son indifférence et ses négations blesseront à juste titre le légitime orgueil de ses concitoyens. Il serait donc charitable de chercher, avant de quitter la scène, la moralité de nos aventures, afin d'éviter à notre historiographe le chagrin de passer pour un malhonnête homme. Toutefois, s'il a quelque probité, voici ce qu'il écrira sur le dernier feuillet: "Bonnes gens qui m'avez lu, nous sommes, vous et moi, de parfaits ignorants. Pour nous, rien n'est plus près de la raison que la folie. Je me suis, il est vrai, moqué de vous; mais, auparavant, je me suis moqué de moi-même. Je crois que l'homme n'est rien. Je doute de tout le reste. La plaisanterie de notre apothéose a trop duré. Nous menions effrontément, en nous déclarant le dernier mot de Dieu, la créature par excellence, celle pour laquelle il a créé le ciel et la terre. Sans doute, on ne saurait imaginer une fable plus consolante; car si demain mes frères venaient à s'avouer ce qu'ils sont, ils iraient probablement se suicider chacun dans leur coin. Je ne crains pas d'amener leur raison à ce point extrême de logique; ils ont une inépuisable charité, une copieuse provision de respect et d'admiration pour leur être. Donc, je n'ai pas même l'espoir de les faire convenir de leur néant, ce qui est à une moralité comme une autre. D'ailleurs, pour une croyance que je leur ferais, je ne pourrais leur en donner une meilleure; peut-être essayerai-je plus tard. Aujourd'hui, j'ai grande tristesse; j'ai conté mes mauvais songes de la nuit dernière. J'en rendrai le récit à l'humanité. Mon cadeau est digne d'elle; et, de toutes manières, peu importe une gaminerie de plus parmi les gamineries de ce monde. On m'accusera de n'être pas de mon temps, de nier le progrès, aux jours les plus féconds en conquêtes. Eh! bonnes gens, vos nouvelles clartés ne sont encore que des ténébres. Comme hier, le grand mystère nous échappe. Je me déssole à chaque prétendue vérité que l'on découvre, car ce n'est pas là celle que je cherche, la Vérité une et éternelle, qui seule guérirait mon esprit malade. En six mille ans, nous n'avons pu faire un pas. Que si, à cette heure, pour vous éviter le souci de me juger fou ou lier, il vous faut, absolument une morale aux aventures de mon géant et de mon nain, peut-être vous contenterai-je en vous donnant celle-ci: Six mille ans et six mille ans encore s'écouleront, sans que nous achevions jamais notre première enjambée." Voilà, mon mignon, ce qu'un historien consciencieux conclurait de notre histoire. Mais, tu penses, les beaux cris qui accueilleraient une pareille conclusion! Je me refuse nettement à être une cause de scandale pour nos frères. Dès ce moment, désireux de voir notre légende courir le monde d'autorité et approuvée, j'en rendrai la morale comme suit: "Bonnes gens qui m'avez lu, écrira le pauvre héros, je ne puis vous détailler ici les quinze ou vingt morales de ce récit. Il y en a pour tous les âges, pour toutes les conditions. Il suffit de vous recueillir et de bien interpréter mes paroles. Mais la vraie morale, la plus moralisante, celle dont je compte moi-même faire profit à ma prochaine histoire, est celle-ci: Lorsqu'on se met en route pour le Royaume des Heureux, il faut en connaître le chemin. Êtes-vous différends? J'en suis fort aise." H?! mon mignon Sidoine, tu n'applaudis pas?

Sidoine dormait. Au ciel, la lune venait de se lever; une clarté douce emplissait l'horizon, bleuissant l'espace, tombant en nappes d'argent des hauteurs dans la campagne. Les ténébres s'étaient dissipées; le silence régnait, plus profond. À l'effroi de l'heure précédente avait

succ?d? une sereine tristesse. Dans le premier rayon, M?d?ric et Primev?re apparurent au sommet des d?combres, enlac?s, immobiles; tandis que, ? leurs pieds, gisait Sidoine, ?clair? par de larges pans de lumi?re.

Il ouvrit un oeil, et, moiti? endormi:

--J'entends, dit-il. Mon fr?re M?d?ric, o? est la sagesse?

--Mon mignon, r?pondit M?d?ric, prends une p?che.

--J'entends, dit Sidoine. O? est le bonheur?

Alors Primev?re, lente, repliant les bras, se souleva. Elle allongea les l?vres et baisa les l?vres de M?d?ric.

Sidoine, satisfait, se rendormit, dodelinant de la t?te, tournant les pouces, plus b?te que jamais.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, CONTES A NINON ***

This file should be named cntnn10.txt or cntnn10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, cntnn11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, cntnn10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an

announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South

Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION
809 North 1500 West
Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE

POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is

the case, for instance, with most word processors);
OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?
Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses. Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)